


EX LIBRIS
HENRY
HANNEN



HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS
QUI SE SONT SIGNALÉS DANS LES INDES;

CONTENANT

LE JOURNAL DU VOYAGE
Fait à la Mer du Sud.

Par le Sieur RAVENEAU DE LUSSAN.

TOME TROISIEME.



A LYON,

Chez BENOÎT ET JOSEPH DUPLAIN, Pere & Fils.

M. DCC. LXXIV.

Avec Privilege du Roi.



JOURNAL
DU VOYAGE
FAIT AVEC LES FLIBUSTIERS
A la Mer du Sud, en 1684, & les années ſuivantes.

IL n'eſt pas ordinaire qu'un enfant de Paris aille chercher fortune bien loin, & ſe faſſe de deſſein formé un homme d'aventures. Cette Ville, qui renferme la plupart des merveilles du monde, & qui en eſt peut-être elle-même la plus grande, ſemble lui tenir lieu de toute la terre. Mais qui eſt-ce qui eſt entré dans les ſecrets de la nature, & qui pourroit rendre raiſon de certains penchants qu'elle a donnés aux hommes? Pour moi j'avoue que je ne connois pas le fond de mes inclinations; & tout ce que j'en puis dire, c'eſt que j'ai toujours été paſſionné

pour les voyages. A peine avois-je ſept ans que je commençai par de certains mouvements dont je n'étois pas le maître à m'échapper de la maiſon paternelle. Mes courſes à la vérité n'étoient pas bien longues, parce que mon âge & mes forces ne me le permettoient pas; en récompenſe elles étoient fréquentes, & je donnois ſouvent à mes parents la peine de me venir chercher aux Fauxbourgs ou à la Villette; peu à peu, & à meſure que je croiſſois, je pris l'eſſor, & je m'accoutumai même à perdre Paris de vue.

A cette humeur ambulante ſe joignit bientôt une autre inclination que je n'oſerois appeller martiale; mais qui me faiſoit ardemment ſouhaiter de voir quelque Siege ou quelque Bataille. Je n'entendois le tambour dans les rues qu'avec des tranſports dont le ſouvenir même me donne encore de l'ardeur & de la joie. Le hazard voulut enfin que je rencontraſſe un Officier, qui n'étoit que médiocrement de ma connoiſſance; mais dont le goût qui me dominoit me porta bientôt à faire un ami. Je le regardois comme un homme qui pouvoit m'être utile dans mes deſſeins, & ce fut dans cette vue que je m'attachai à le

ménager. Heureusement on fit alors le Siege de Condé, & il se trouva obligé d'y aller servir à la tête de sa Compagnie. Je lui fis offre d'une épée qui n'avoit encore fait ni bien ni mal à personne; mais que je souhaitois passionnément d'employer. Ce fut dans ce moment que je reçus des preuves de son amitié telles que je les souhaitois, il m'emmena avec plaisir, & me garda toute la Campagne. Elle finit, & je revins avec lui ni lassé ni rebuté de la guerre, comme la plupart de ceux qui en tâtent pour la premiere fois. Ce fut là mon apprentissage.

Ma seconde Campagne ne fut pas tout-à-fait si heureuse par le succès, quoiqu'elle fût également de mon goût & selon mon cœur. Je me fis par rencontre Cadet dans le Régiment de la Marine; mais je tombai entre les mains d'un Capitaine qui avoit une adresse merveilleuse pour tirer de l'argent des enfants de famille. Ainsi de cette Campagne que j'espérois faire au Service du Roi, je n'en fis que les frais. Mon pere donna plus qu'il ne falloit & que je ne valois pour me dégager, & me remit en pleine liberté de prendre parti. Ce n'étoit peut-être pas son inclination; mais

cétoit la mienne, & je ne fus pas longtemps à la ſuivre.

Dieu qui vraiſemblablement ne vouloit pas me dégoûter du métier, m'adreſſa autant bien cette troiſieme fois, que je m'étois mal adreſſé la ſeconde. Monſieur le Comte d'Avegean, que ſon mérite diſtingue aſſez dans le Corps des Gardes-Françoiſes, me reçut avec lui, & me fit voir le Siege de St. Guillain, où je ne laiſſai pas de trouver de nouveaux agréments dans les armes, quelque chaud qu'il y fît. Cette Place coûta la vie à bien des gens, ſans m'ôter le deſir de hazarder la mienne. Mes parents, qui ne ſouffroient qu'avec peine mon humeur vagabonde, avoient eſpéré que les fatigues de la guerre m'en guériroient. Ils y furent trompés, & je ne fus pas plutôt ſur le pavé de Paris, que je me laſſai d'y être. Je n'avois que voyages en tête; les plus longs & les plus périlleux me ſembloient les plus beaux. Ne point ſortir de ſon pays, & ne ſavoir pas comment le reſte de la terre eſt fait, je trouvois cela bien pour une femme; mais il me ſembloit qu'un homme ne devoit pas toujours demeurer dans la même place, & que rien ne lui ſeyoit mieux que de faire connoiſ-

ſance avec tous ſes ſemblables. La choſe eſt longue & difficile par la voie de terre; je crus que le plus prompt & le plus sûr étoit de prendre celle de la mer. Me voilà donc tout prêt à m'embarquer.

Tout ce que des parents pleins de tendreſſe pour un enfant libertin, peuvent tenter pour le détourner de ſa réſolution, les miens le firent. Mais on peut dire des jeunes gens ce que l'on dit ordinairement des femmes, que ce qu'ils veulent, Dieu le veut; & pour dire la vérité, mon inclination me dominoit. Quand on vit que s'y oppoſer abſolument, ce ne ſeroit que m'opiniâtrer davantage, on me propoſa le voyage de St. Domingue, en me promettant que j'y trouverois des amis & de la protection en cas de beſoin. Comme la propoſition donnoit juſte dans mes deſirs & dans mes deſſeins, & que pourvu que je voyageaſſe, je ne me ſouciois point de quel côté, j'obéis de bonne grace.

Le lieu de mon embarquement fut Dieppe, d'où je partis le 5 Mars 1679, plus content que je ne ſaurois dire. Cet élément que les Voyageurs maudiſſent ſi ſouvent, me parut le plus beau & le plus aimable du monde; les vents m'en furent, ſi j'oſe le dire, quelque

gré ; car à quelques petites bourrasques près, ils nous menerent fort heureusement. Je fus si ravi de me voir en cette Isle tant desirée, que j'oubliai les fatigues, & même les aventures de mon voyage. Que l'on ne s'étonne donc point, si l'on n'en trouve rien dans mon Journal ; assez d'autres ont écrit tout ce qu'il peut y avoir de particulier dans ce trajet. Pour moi j'arrivai, graces à Dieu, à St. Domingue ; & si quelqu'un a la curiosité de me suivre dans mes courses, c'est de-là qu'il faut qu'il parte.

J'y demeurai néanmoins plus de trois ans par des conjonctures qui ne me laisserent pas la liberté d'en sortir, je me trouvai là comme enchaîné avec un homme qui étoit François, mais qui ne méritoit pas de l'être ; sa dureté & sa méchanceté étoient bien plus dignes d'un Turc. Quelque mal que j'en aie souffert, je lui pardonne volontiers, résolu d'oublier jusqu'à son nom, que je ne veux pas même rapporter ici ; j'aurai cette charité pour lui, quoiqu'il en ait manqué en toutes manieres à mon égard. Lorsque ma patience fut à bout, lassé de ses cruautés qui ne finissoient pas, je portai enfin mes plaintes à Monsieur de Franquesnay, Lieutenant de Roi,

qui tenoit la place du Gouverneur mort depuis peu. Sa généroſité m'offrit un aſyle favorable, il me retira chez lui, & j'y demeurai ſix mois entiers.

Dans cet intervalle de temps, j'avois emprunté de l'argent, & il étoit d'un honnête homme de le rendre. Peut-être que mes parents euſſent bien voulu payer mes dettes; mais ils n'avoient point de mes nouvelles, ni moi des leurs, & les Lettres qu'ils m'écrivoient, paſſoient par des mains officieuſes qui m'en épargnoient le port. Il falloit donc chercher quelqu'autre moyen de m'acquitter, & je le trouvai en rencontrant de quoi ſatisfaire mon inclination naturelle à voyager. La penſée me vint de me joindre aux Flibuſtiers, d'aller en courſe avec eux, & d'emprunter, ſi je le pouvois, quelque argent aux Eſpagnols, pour payer ce que je devois. Ces ſortes d'emprunts ont cela de commode, qu'ils n'obligent pas comme dans ce Pays-ci, & qu'ils paſſent pour être de bonne priſe. D'ailleurs, comme c'eſt au delà de la Ligne, on n'y parle guere de reſtitution. Il faut encore remarquer, qu'alors il y avoit rupture entre les deux Couronnes, & que Monſieur l'Amiral avoit donné commiſſion pour courre ſus aux Eſpagnols.

Il n'étoit donc plus question que de trouver un Capitaine à qui me donner, & l'affaire fut bientôt faite; car il n'y en avoit pas pour lors beaucoup à choisir. Laurent de Graff me parut à peu près tel qu'il me le falloit; c'étoit un assez bon homme pour un Corsaire, & quoique nouvellement arrivé, il ne demandoit qu'à partir aussi-bien que moi. Nous fûmes en peu d'heures contents l'un de l'autre, & amis comme gens qui vont courre la même fortune, & mourir apparemment ensemble. C'étoit sur quoi nous pouvions compter avec le plus de vraisemblance & de raison; c'étoit pourtant à quoi nous pensions le moins. Le départ occupoit tout mon esprit; je me fournis d'armes & de mes petites nécessités aux dépens de Monsieur de Franquesnay, qui me prêta de l'argent d'une maniere si officieuse, que e ne l'oublierai jamais. Enfin le jour arriva, & je ne ferai point difficulté de dire qu'il me parut un des plus beaux jde ma vie; ce fut le 22 Novembre 1684. Nous partîmes du petit Goave, au nombre de 120 hommes, montés sur un Bâtiment que le Capitaine Laurent de Graff avoit pris quelque temps auparavant aux Espagnols, au sortir du

Port de Carthagene en Amérique, comme ils retournoient en Espagne.

Notre dessein étoit d'aller joindre une Flotte de Flibustiers, que nous espérions trouver en garde devant la Havane, qui est une grosse Ville de l'Isle de Cuba du côté du Nord, distante de l'Isle de Saint Domingue de quatorze lieues.

Le 4 Décembre nous mouillâmes l'ancre à l'Isle de la Tortue, pour y faire de l'eau; nous en repartîmes le 6 pour retourner à la côte de St. Domingue, dont cette Isle n'est éloignée que de trois lieues; nous y arrivâmes le 12, & prîmes fond au Cap François, où nous achevâmes de faire nos eaux & notre bois.

Le 17 nous en sortîmes, & un vent de Nord qui nous prit à deux lieues de la rade, nous fit perdre notre Chaloupe, qui étoit trop grande pour l'embarquer sur notre pont; nous relâchâmes vers le soir à l'abri d'un récif, où nous fûmes obligés de retarder deux jours, pour attendre un Canot que nous avions envoyé acheter au Cap d'où nous étions partis, pour réparer la perte de notre Chaloupe.

Le 20 nous appareillâmes pour tâcher de rejoindre le Victorieux, avec

lequel nous étions sortis du Cap-François. C'étoit un Navire de Nantes, qui reportoit aux Isles du Vent le Commandeur de St. Laurent, Lieutenant-Général des Isles Françoises & des Côtes de terre ferme de l'Amérique, & Monsieur Begon, Intendant de Justice, Police & Finances des mêmes Pays, auxquels nous servions d'escorte, de crainte qu'ils ne fussent attaqués des Pirogues Espagnoles qui rodoient vers ces hauteurs; & c'étoit avec justice qu'on s'intéressoit pour la conservation de ces Messieurs, qui étoit extrêmement chere aux Colonies de toutes ces Isles, par le bon ordre qu'ils y entretenoient, l'exacte police & la tranquillité dont ils les faisoient jouir. Mais il nous fut impossible de découvrir ce Vaisseau, ne sachant la route qu'il avoit faite.

Le 23 nous fîmes la nôtre, & sur le soir nous apperçûmes un Navire sous le vent à nous, auquel nous donnâmes la chasse; il cargua ses voiles pour nous attendre, & après l'avoir joint, nous sûmes que c'étoit le Capitaine le Sueur de Dieppe, qui commandoit une Flûte nommée l'Amarante. Nous le quittâmes pour reprendre notre route.

Le 25, jour & fête de Noël, il se fit

un grand calme. Le 26 nous eûmes vent debout, qui nous obligea de relâcher dans le Port de Platta en la Côte de St. Domingue, & nous y demeurâmes jusqu'au dernier du mois.

Le premier Janvier de l'année suivante 1685, nous doublâmes le Cap-François. Le 2, sur les dix heures du matin, nous doublâmes le Cap-Cabron, & vers le midi celui de Samana, tous situés en la même Côte. Ce jour-là il nous mourut un homme.

Le 4 nous passâmes à la vue de la Mona, & le 5 nous rangeâmes l'Isle de Puerto-Ricco & la Savona, & fîmes ensuite le Sud-est-quart-Sud jusqu'au 11, que nous découvrîmes les Isles d'Ave, sur lesquelles nous courûmes jusqu'au soir. Le 12 nous les doublâmes vers les 11 heures du matin, continuant toujours notre route au même Rumb de Vent, pour arriver à l'Isle de la Roca, où étoit encore un autre rendez-vous de Bâtiment de guerre que nous allions chercher.

Le 13, sur les sept heures du matin, nous découvrîmes la terre ferme de l'Amérique, & le 14 nous eûmes du calme qui dura jusqu'au 15 à midi qu'il fraîchit; nous fîmes le Nord-nord-est jus-

qu'au 17, nous découvrîmes vers le coucher de la Lune deux Navires & quatre Bateaux au vent à nous, éloignés seulement de la portée du Canon, & qui avoient la cape sur nous : ce qui fit que nous virâmes de bord pour nous parer.

Le 18, à la pointe du jour, un de ces Bateaux appareillé en Tartane, commandé par un Capitaine nommé Jean Roze, que nous ne connûmes pas d'abord, nous hâla ; & comme Laurent de Graff notre Capitaine avoit une Commission de M. le Comte de Toulouse Grand-Amiral de France, il fit répondre de Paris, & nous hissâmes Pavillon. Mais Roze qui ne nous connut pas non plus, croyant que nous voulions nous faire Navire de Roi pour échapper de ses mains, nous envoya deux coups de canon pour nous faire amener : si bien que les prenant pour des Espagnols, nous défonçâmes deux quarts de poudre pour nous brûler & faire sauter notre Vaisseau, plutôt que de tomber entre les mains de gens qui ne nous donnent jamais de quartier, & nous font souffrir toutes les cruautés imaginables, commençant ordinairement par le Capitaine qu'ils pendent avec sa Commission attachée à son cou. Mais dans ce moment un des deux Navires

nous haussa, & ayant reconnu le nôtre, nous fit le signal de reconnoissance; ce qui nous rassura d'autant plus que c'étoit justement les Bâtiments que nous cherchions. Nous mîmes donc à la cape, pour passer la journée à nous visiter les uns les autres.

L'un de ces deux Navires, nommé la Mutine, & ci-devant la Paix, appartenoit au Capitaine Michel Landresson; l'autre appellé la Neptune, & ci-devant le St. Francisco, au Capitaine Laurent de Graff; il l'avoit quitté pour venir dans sa prise à St. Domingue demander au Gouverneur une nouvelle Commission, le terme de la sienne étant expiré. Le premier étoit de cinquante pieces de canon, & l'autre de quarante-quatre. Ces deux Vaisseaux avoient été deux Armadillas Espagnols, qui sortant l'année précédente du Port de Carthagene, pour prendre les Vaisseaux que commandoient tant ces mêmes Capitaines Laurent & Michel, que les Capitaines Jean Quet & le Sage, se trouverent pris eux-mêmes par ceux qu'ils vouloient prendre. Et à l'égard des quatre Bateaux, ils étoient commandés par d'autres Capitaines nommés Roze, Vigneron, la Garde, & un Traiteur Anglois de la Ja-

maique. Ils nous apprirent qu'ils étoient en garde en cet endroit, pour attendre la Patache de la Marguerite, & son escorte, Vaisseaux Espagnols, qu'ils croyoient devoir passer par-là, afin de tâcher de les prendre.

Le 19, nous résolûmes de quitter ce poste, & nous fîmes servir tous ensemble pour gagner l'Isle de Curassol, dont la plus grande partie appartient à la Compagnie d'Hollande. Nous passâmes à la vue de celles de Bonnaire & de Roube. Vers les deux heures après midi du même jour nous donnâmes la chasse à un Bateau Flamand qui venoit du Port de la Guaira en terre ferme, & qui s'en retournoit à la Ville de Curassol, deux lieues sous le vent de laquelle nous prîmes fond le soir au Port de Sancta Barba.

Le 20, nous dépêchâmes le Bateau commandé par la Garde, pour aller à la Ville demander au Gouverneur permission de traiter des mâts pour le Navire du Capitaine Laurent, qui avoit été démâté par un ouragan vers l'Isle de St. Thomas. Il nous refusa tout à plat, & fit fermer les portes de sa Ville. Le Bateau étant de retour, & nous ayant fait rapport du refus de ce Gouverneur, je lui portai une copie de notre commis-

sion, espérant par-là l'engager de nous accorder ce que nous lui demandions; mais il persista dans son refus. Durant cet intervalle une partie de nos gens ne laissa pas de descendre à terre, & même d'entrer dans la Ville après avoir laissé leurs épées aux portes.

Le 23, nos Navires leverent l'ancre pour aller mouiller à Sancta-Crux, sept lieues sous le vent de cette Ville. Ils passerent devant le Fort, qu'ils saluerent, & qui leur rendit coup pour coup: mais le Gouverneur nous voyant environ 200 hommes dans la Ville, nous fit dire le 24 à son de tambour, d'en sortir & de retourner incessamment à nos bords, nous promettant de nous donner des Chaloupes pour nous y porter, moyennant deux pieces de huit par tête. Je m'apperçus alors qu'il vouloit nous empêcher d'y retourner par terre; & en effet, comme il falloit pour cela traverser un Lagon qui est au pied du Fort, il avoit défendu de nous passer. J'allai donc le trouver, pour lui dire que nous n'avions pas besoin de ses Chaloupes, que si nous eussions eu le dessein d'aller par mer joindre nos Vaisseaux, nous avions des Pirogues pour nous y porter, & que nous ne desirions y retourner par terre

que pour nous promener. Il me répondit que c'étoient les Habitants eux-mêmes qui faisoient difficulté de nous laisser voir leur Isle : cependant il ne laissa pas de nous faire passer le Lagon, & de-là nous fûmes deux jours en chemin pour arriver le 26 à Sancta-Crux, où nos Navires nous attendoient.

Nous apprîmes depuis, que le motif de l'indignation de ce Gouverneur contre nous, venoit de ce que quelque temps auparavant les Navires des Capitaines Laurent & Michel avoient pris devant la Havane deux Vaisseaux Hollandois fretés de l'Espagnol, qui portoient 200000 pieces de huit, dont moitié appartenoit à la Compagnie d'Hollande, & l'autre moitié aux Espagnols. Ces derniers, contre lesquels nous étions en guerre, ayant seuls été pillés, en furent dédommagés par les Hollandois qui conduisoient ces deux Vaisseaux, & qui partagerent avec eux les 100000 pieces de huit appartenantes à leur Compagnie, auxquelles les Flibustiers n'avoient pas touché, n'ayant point de guerre avec elle. Ils persuaderent ensuite aux Commis de la Compagnie, que le tout avoit été pris, & nous portâmes ainsi la peine de la fripponnerie que ces Hol-

landois avoient faite à leur propre Nation.

Quoique l'Isle de Curassol soit assez connue en France, je remarquerai en passant, qu'elle est de la même température que celle de St. Domingue, & qu'il y croît les mêmes fruits; que le terrain y est uni presque par-tout, & le pays fort découvert par le peu de bois qu'on y rencontre. La terre en bien des endroits y est presque stérile, & rapporte peu à ses maîtres, qui ne recueillent pour leurs vivres que du mays & du petit mil. Elle est néanmoins arrosée de plusieurs sources & de quelques rivieres. La Ville est petite, mais fort jolie, ceinte d'une muraille très-haute & fort mince; son Port est beau & sûr. Le Fort qui le commande, aussi-bien que la Ville, est assez réguliérement fortifié. On y professe librement plusieurs sortes de Religions, dont les principales sont celles des Calvinistes, des Juifs & des Quacres, pour chacune desquelles il y a dans la Ville un Temple particulier. Leur commerce consiste dans le sucre qui croît chez eux, & dans la laine qui provient de la grande quantité des moutons qu'ils nourrissent. Outre les cuirs qu'ils retirent de ces animaux, & d'un grand nombre de

bœufs & de vaches qui paiſſent dans les lieux les plus bas & les plus arroſés de l'Iſle où les pâturages ſont abondants. Ils ſont tous portés d'inclination pour la Nation Eſpagnole, avec laquelle ils font leur plus grand négoce.

Le 27, nous appareillâmes & nous fîmes route vers le Cap la Vella, qui fait partie de la terre ferme de l'Amérique, où nous avions deſſein de nous poſter pour attendre la Patache de la Marguerite, dont j'ai parlé ci-devant. Le même jour le Bateau du Capitaine Vigneron ſe ſépara d'avec nous, & partit pour retourner à la Côte de St. Domingue, parce qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour faire la guerre, n'ayant que vingt hommes dans ſon bord.

Le 30, nous mouillâmes à ce Cap, & nous fîmes monter ſur ſon ſommet une Vigie ou Sentinelle de quinze hommes, pour nous avertir quand ils appercevroient la Patache; mais le lendemain on jugea plus à propos de ſe ſervir du moyen ſuivant pour en apprendre des nouvelles. Le premier Février nous envoyâmes le Bateau du Capitaine Roze à l'embouchure de la riviere de la Hache en terre ferme, habitée par les Eſpagnols, & diſtante du lieu où nous étions de

vingt lieues ou environ, ſous prétexte de traiter de marchandiſes avec eux; mais en effet à deſſein d'en faire quelques-uns priſonniers, pour ſavoir ſi la Patache étoit paſſée ou non, parce qu'elle avoit coutume de prendre une partie de ſa charge dans cette Riviere.

En attendant le retour du Bateau, je deſcendis à terre accompagné de quelques autres, pour conſidérer & reconnoître les environs du Cap. J'appris qu'il eſt habité par une nation d'Indiens, cruelle, barbare & ſauvage, qui ne lie amitié ni ſociété avec aucun autre peuple, non pas même avec les Eſpagnols qui les environnent; ils mangent indifféremment tous ceux qu'ils peuvent attraper, ils ne craignent que les armes blanches; car pour ce qui eſt des armes à feu, elles ne les épouvantent pas. Nous nous contentâmes d'en voir quelques-uns en nous retirant, ſans nous donner la curioſité d'éprouver leurs dents, en pénétrant plus avant dans une terre où il n'y avoit rien à gagner.

Je ne puis oublier de donner ici un exemple ſurprenant de ce que je viens de dire, & de ce que ces gens ſont capables de faire; je le tiens des plus anciens Flibuſtiers de l'Amérique. Le

Marquis de Maintenon, Gouverneur de l'Isle Marie Galante, qui commandoit pour le Roi une Frégate nommée la Sorciere, ayant fait une prise armée de quatorze pieces de canon sur laquelle il s'embarqua, se trouva un jour efflotté de son Navire de guerre, & fut obligé pour faire de l'eau de mouiller à Boca-del-Drago en terre ferme de l'Amérique, habitée par une nation d'Indiens, semblable à celle du Cap la Vella. Il approcha son Navire le plus près de terre qu'il put, & passa tous ses canons d'un bord, à la faveur desquels il envoya sa Chaloupe à terre avec vingt-deux hommes armés, pour remplir ses futailles. Ces Sauvages, qui étoient cachés sur le bord de la Mer, ne donnerent pas le temps à la Chaloupe de terrir; mais se jetant à l'eau avec précipitation, ils fondirent dessus, & malgré le feu perpétuel du canon du Navire, ils l'enleverent avec les vingt-deux hommes, à plus de cinquante pas avant en terre, où après les avoir tués, ils en chargerent chacun un sur leur dos, & les emporterent. Ensuite ils allerent à la nage entre deux eaux couper les cables du Navire pour le faire venir à la côte, espérant en faire autant à

ceux de dedans, qui par bonheur eurent le temps de déferler leurs voiles, & d'appareiller pour s'éloigner de terre.

Le 2 du même mois nous mîmes nos Vaisseaux à la bande pour épalmer, & le 8 le Bateau de Roze étant de retour, nous rapporta qu'après avoir mouillé à l'embouchure de la riviere de la Hache, ils avoient envoyé un petit Canot à terre avec six Anglois de leur équipage; (cette nation étoit alors en paix avec les Espagnols, & on étoit convenu que le lendemain au soleil levant, le bateau tireroit un coup de canon pour avertir les Espagnols de venir traiter à bord) que cependant on avoit mis pendant la nuit trente hommes à terre pour surprendre ceux qui iroient & viendroient; mais que les Espagnols s'étant apperçus du piege qu'on leur tendoit, avoient tiré toute la nuit, pendant laquelle ils avoient toujours été en alarme; que le matin nos gens tirerent le coup de canon dont on étoit convenu pour le signal, & hisserent pavillon Anglois, mais que ce stratagême n'avoit servi de rien, parce que selon toutes les apparences, les Espagnols n'étoient pas en goût pour les marchandises dont ils s'étoient apperçus qu'on vou-

loit traiter avec eux. De ſorte que notre deſſein étant éventé, nos gens avoient levé l'ancre & étoient venus nous rejoindre.

Enfin comme nous crûmes qu'il n'y avoit plus d'eſpérance que la Patache dût paſſer, nous tînmes conſeil à notre bord pour former un autre deſſein; mais n'ayant pu faire notre accommodement avec le Capitaine Laurent, (qui étoit Bourgeois des deux tiers du Navire le Neptune) parce qu'il vouloit faire avec nous une Chaſſe-partie qui nous parut déſavantageuſe, nous nous ſéparâmes d'avec lui, & ayant débarqué au nombre de quatre-vingt-ſept, nous remontâmes dans la priſe avec laquelle nous étions ſortis de St. Domingue. Il leva l'ancre le 23, & fit route pour y retourner. Les Capitaines Michel & Jean Roze la leverent auſſi, & prirent celle de Carthagene. Pour nous qui étions irréſolus de ce que nous devions faire, nous ſuivîmes ces derniers.

Le 15 nous trouvâmes une forte priſe d'Eſt, qui nous fit dépaſſer une Riviere de terre ferme, que les Eſpagnols nomment Riogrande, & où nous devions faire de l'eau; car elle ſe trouva douce dans la mer à trois & quatre

lieues

lieues de ſon embouchure, pour peu qu'il pleuve, & pourvu qu'on la puiſe ſur la ſuperficie. Sur les trois heures après midi du même jour, nous vîmes Notre-Dame de la Poupa auſſi en terre ferme, & nous mouillâmes le 16 aux Iſles St. Bernard. Nous en partîmes le ſoir avec trois Pirogues ſeulement, pour aller au vent de Carthagene, & tâcher de nous emparer des vivres qu'on y porte inceſſamment. En effet notre deſſein nous réuſſit.

Le 18 nous en revînmes avec ſept Pirogues chargées de Mays que nous y avions priſes. Les Eſpagnols, qui les conduiſoient, nous apprirent qu'il y avoit dans le Port de Carthagene deux Galions; que la Flotte Eſpagnole étoit à Puerto-Bello, & qu'il en devoit ſortir dans peu deux Bâtiments, l'un de vingt pieces de canon, & l'autre de vingt-quatre. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de les épier, parce qu'ils ne purent pas nous apprendre en quel temps ils ſortiroient.

Le 22 à midi nous levâmes l'ancre & ſur le ſoir nous découvrîmes la pointe Picaron en terre ferme, & les Iſles de Palmas; après quoi vers les deux heures de nuit, nous doublâmes

la pointe de la plus grande de ces Isles. Le 23 au matin, nous nous trouvâmes efflottés des Capitaines Michel & Rose ; & le même jour nous résolûmes de tenter la voie de traverser la terre ferme, afin de passer à la Mer du Sud. Pour y parvenir nous fîmes route pour la baie de l'Isle d'Or, habitée par les Indiens des Sambes, qui étoient nos amis, afin de savoir d'eux quel succès avoient eu d'autres Flibustiers, qu'on nous avoit dit y avoir passé quelques mois auparavant.

La nuit du 23 au 24, nous mîmes à la Cape, appréhendant d'entrer dans le Golfe d'Arien. Le 24, à la pointe du jour nous approchâmes la terre pour la reconnoître, & nous trouvâmes que c'étoit la pointe du vent de ce Golfe que nous avions doublée.

Entre ce Golfe & le Cap de Matance, il arriva une chose assez remarquable ; nous avions dans notre bord un soldat des Galions d'Espagne, que nous avions pris au vent de Carthagene dans l'une des Pirogues où étoit le mayis ; cet homme au désespoir de se voir prisonnier, quoiqu'on le traitât doucement & humainement, prit la résolution, comme il parut par la suite, de

se jeter à la mer, & monta cinq à six fois sur le bord sans pouvoir exécuter son dessein, apparemment par une secrete résistance qu'il trouvoit en lui-même. Mais enfin après plusieurs tentatives il s'y jeta; il s'étoit défait d'un Scapulaire qu'il portoit sur lui, & l'avoit posé sur l'affut d'un canon; contre l'ordinaire des corps pesants qui enfoncent tout d'un coup dans l'eau, il fut porté long-temps sur le dos à côté du Vaisseau, quoiqu'il fît à nos yeux tous ses efforts pour se noyer; la compassion nous ayant engagés de lui jeter des manœuvres pour le sauver, non-seulement il ne voulut pas s'en servir; mais même il se tourna sur le visage & coula enfin à fond.

Le 25, à onze heures du matin, nous mouillâmes à l'Isle d'Or, & en donnant fond nous tirâmes un coup de canon, afin d'avertir les Indiens de notre arrivée. En même temps nous allâmes à terre pour reconnoître un pavillon que nous y avions découvert de loin, & nous y trouvâmes trois hommes des équipages des deux Capitaines nommés Grogniet & Lescuyer, qui nous apprirent qu'ils étoient demeurés là, parcequ'ils n'avoient pu suivre les

autres Flibuſtiers, qui étoient en chemin pour gagner la mer du Sud, ſous la conduite de ces deux Capitaines; & que dès qu'ils nous avoient apperçus, ils avoient arboré ce pavillon, pour nous faire ſignal de venir à eux.

Le 26 il vint des Indiens à notre bord nous apporter des lettres qui s'adreſſoient aux premiers Flibuſtiers qui viendroient mouiller dans cette rade, pour leur donner avis qu'ils étoient paſſés au nombre de cent ſoixante & dix hommes dans cette mer, & peu de temps avant eux environ cent-quinze Anglois. Ils donnoient encore quelques avertiſſements ſur la conduite que devoient tenir à l'égard des Indiens, ceux qui paſſeroient par leurs terres; mais ſur-tout qu'il falloit avoir une grande complaiſance pour eux. Ces avis nous confirmerent entiérement dans le projet que nous avions fait d'entreprendre ce voyage; & quoique nous ne fuſſions que quatre-vingt-ſept hommes, nous nous préparâmes pour partir. Pendant ce temps-là d'autres Indiens vinrent auſſi à notre bord, & nous informerent que les Capitaines Grogniet & Leſcuyer étoient encore dans leurs terres, & qu'ils n'étoient pas deſcendus à la mer du Sud,

ce qui nous obligea de leur écrire par un de ces Indiens, pour leur mander que nous allions les joindre.

Le 27, à midi, nous vîmes entrer dans ce même Port les Capitaines Michel & Rose, nous allâmes à leur bord pour apprendre d'eux ce qui les avoit obligés de venir mouiller en cette rade. Ils nous dirent qu'ils venoient de chasser un Navire Espagnol nommé le Hardi, qui sortoit de St. Iago en la côte de Cuba, & alloit à Carthagene; & que ne l'ayant pu joindre, ils étoient entrés en ce port, comme le plus proche pour y faire de l'eau. Nous leur communiquâmes les lettres dont je viens de parler: ce qui fit naître à plusieurs d'entr'eux l'envie d'augmenter notre nombre; de maniere qu'il se débarqua du Vaisseau de Michel cent dixhuit hommes, & l'équipage entier de Rose, consistant en soixante-quatre, qui brûlerent leur Bateau après en avoir payé le prix à ces Bourgeois. De sorte que le 29 nous quittâmes nos bords, & descendîmes à terre où nous campâmes au nombre de deux cents soixante-quatre hommes. Quant à notre Vaisseau, nous le laissâmes entre les mains du Capitaine Michel, plutôt que de le brûler.

PASSAGE

AU TRAVERS DE LA TERRE ferme de l'Amérique, pour aller gagner la Mer du Sud.

LE Samedi premier jour du mois de Mars de l'annee 1685, après avoir recommandé notre voyage à Dieu, nous nous mîmes en chemin sous le commandement des Capitaines Rose, Picard & Desmarais, guidés par deux Capitaines Indiens, & environ quarante hommes de leurs gens, pour soulager les plus chargés d'entre nous. Nous ne pûmes faire pendant cette journée que trois lieues de chemin, & nous campâmes sur le bord d'une rivière, après avoir passé dans un pays qui nous parut d'abord fort affreux, & ensuite très-difficile pour la marche, à cause des montagnes, des précipices & des forêts impénétrables dont il est rempli, & dont la difficulté augmenta encore par une grosse pluie qui tomba toute la journée suivante; outre qu'en grimpant ces montagnes, qui sont d'une prodigieuse

hauteur, nous étions accablés par la peſanteur des munitions, des armes & des ferrements que nous portions. A la deſcente nous tombâmes dans une plaine dont le pays, quoique ſans aucun chemin tracé, nous eût paru aſſez aiſé, s'il n'eût pas fallu traverſer quarante-quatre fois en deux lieues de chemin une même riviere, laquelle ne coulant qu'entre des roches fort gliſſantes, nous cauſoit une extrême peine, quand nous la paſſions, étant toujours en danger de tomber.

Le 4 nous couchâmes à un Carbet d'Indiens, qui eſt un logement ſpacieux, fait à peu près comme une grange, dans lequel ils ont coutume de s'aſſembler. Nous y séjournâmes le 5 pour aller à la chaſſe, que nous trouvâmes très-abondante par la quantité de bêtes fauves & d'oiſeaux de toutes ſortes, dont ce pays eſt peuplé. Nous y vîmes entr'autres des animaux appellés par les Indiens *Manipourys*, & que nous appellions Treſles, parce qu'en marchant, chacun de leurs pieds imprime ſur la terre la figure de ce ſimple. Cet animal eſt auſſi gros qu'un Bouvillon, d'un poil plus court & plus liſſé; il a les jambes courtes & la tête faite comme celle

d'un âne; mais le nez eſt plus pointu, & il marche au fond de l'eau comme ſur la terre. Nous y vîmes encore des cochons, qui ont ſur le dos une ouverture en maniere de nombril; des Agoutils & des Ouiſtitils, qui ſont à peu près comme ce que nous appellons en France des *Cochons d'Inde*, mais plus gros: des Singes qui ſont preſque auſſi gros que des moutons, leſquels habitent les forêts, & ne deſcendent que rarement des arbres ſur leſquels ils trouvent toujours leur nourriture. Ils ont la vie ſi dure, que quand on veut les avoir, ſi on ne leur donne le coup de fuſil dans la tête, ou qu'il ne leur traverſe les deux épaules, ils ne tombent point à terre; ſouvent malgré cela ils ont l'adreſſe en tombant de tortiller leur queue, qu'ils ont fort longue, autour d'une branche d'arbre où ils demeurent ſuſpendus juſqu'à ce qu'ils ſechent, étant impoſſible de les y aller prendre, parce qu'ils choiſiſſent ordinairement les arbres les plus élevés pour leur retraite.

Je ne puis me ſouvenir ſans rire de l'action que je vis faire à un de ces animaux. On lui avoit tiré pluſieurs coups de fuſil qui lui emportoient une partie du ventre, & toutes ſes tripes ſortoient;

je le vis ſe tenir d'une de ſes mains à une branche d'arbre, tandis que de l'autre il ramaſſoit ſes inteſtins qu'il ſe refouroit dans ſon corps. Un autre à qui j'avois donné un coup de fuſil chargé de menu plomb au travers du muſeau, ſe trouvant aveuglé par le ſang qu'il perdoit, eût l'induſtrie de ſe débarbouiller avec des feuilles de l'arbre ſur lequel il étoit.

Nous trouvâmes encore des Harats, qui ſont des oiſeaux deux fois auſſi gros que des Perroquets, & ils leur reſſemblent preſque en tout, juſqu'au cri; mais ils ont un plumage infiniment plus beau; car leurs ailes & leur queue, qui eſt fort longue, ſont d'une couleur de feu ſi vive & ſi brillante, qu'on ne peut fixer la vue ſur eux un peu longtemps ſans en être ébloui. Nous vîmes auſſi des Oecos, qui ſont à peu près comme nos poules d'Inde; mais avec cette différence qu'ils ont la tête ornée d'un plumet fait comme une crête de coq, & le tour des yeux jaune. La différence des couleurs diſtingue leur ſexe, le plumage du mâle tirant ſur le roux; au lieu que la femelle l'a noir, & on ne les trouve jamais l'un ſans l'autre. Les Perdrix y ſont plus groſſes qu'en

Europe, d'une chair plus blanche & moins bonne, & leur chant est différent de celui des nôtres. Les Faisans y sont plus petits que ceux de l'Europe, & d'une chair beaucoup moins agréable au goût; mais leur chant est presque le même. Il y a encore une multitude d'autres sortes d'oiseaux, dont il seroit inutile de grossir ce Journal; parce que les Isles de l'Amérique en sont remplies, & que les Relations en traitent amplement. J'ajouterai seulement qu'on y trouve des Lézards en quantité, & de différentes grandeurs. Ils ressemblent à peu de choses près à ces animaux qu'on appelle Cayemans, & dont j'aurai occasion de parler dans la suite. Leur chair est très-bonne à manger, & leurs œufs, qui sont de la grosseur de ceux du pigeon, sont d'un goût excellent & beaucoup meilleurs que ceux de nos poules. Cette chasse nous fut d'un grand secours dans la faim que nous endurions, parce que c'étoit le premier repas que nous avions fait depuis notre marche. Mais je compte cela pour peu de chose au prix des miseres que nous eûmes à souffrir dans une infinité d'autres rencontres.

Enfin après six jours d'une marche fatigante & pénible au delà de tout ce

qu'on peut s'imaginer, nous arrivâmes à une riviere que les Indiens & les Espagnols appellent Boca-del-chica, laquelle va se rendre à la mer du Sud.

Le 7, les Indiens de ce lieu nous menerent voir des arbres propres à faire des Canots, pour nous servir à descendre le long de cette riviere jusqu'à la mer du Sud. Nous nous mîmes aussitôt à travailler pour les construire avec les outils & les ferrements que nous avions apportés avec nous, après nous être accommodés avec les Capitaines de ces Indiens pour nous fournir de vivres ; c'est-à-dire de Mayis, de Patates, de Bananes & de racines de Manioc, jusqu'à l'achevement de l'ouvrage ; moyennant quoi nous leur donnâmes de la toile, des couteaux, du fil, des aiguilles, des épingles, des ciseaux, des haches, des serpes, des peignes, & quelques autres petites merceries dont ils font beaucoup de cas ; car quoique Sauvages ils ne laissent pas de connoître l'utilité qu'ils en peuvent retirer.

Ce fut en partie avec ces bagatelles que nous vécûmes en bonne intelligence avec eux pendant notre passage sur leurs terres ; mais ce qui rendoit pour nous la conjoncture encore plus

favorable, c'étoit le ressentiment qu'ils avoient en ce temps-là des mauvais traitements qu'ils avoient reçus des Espagnols, dont ils étoient si outrés qu'ils imploroient notre secours pour les venger. Sans cela il nous eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, de traverser leur pays malgré eux; non-seulement à cause de leur grand nombre qui les eût rendus infailliblement les plus forts; mais encore à cause de leurs grandes forêts, & de la difficulté du pays, qu'on ne peut trouver sans les prendre eux-mêmes pour Guides. Cependant nous ne nous trouvions pas si fort en sûreté avec ces gens-là, que nous ne fussions continuellement sur nos gardes; parce que nous étions bien informés que ce sont des misérables, toujours prêts à se livrer à qui leur donne le plus, & que, quoiqu'ils parussent nos amis dans ce moment, ils pouvoient le devenir un moment après des Espagnols dont ils sont proches voisins. Leur trahison a coûté cher à quelques Flibustiers qui se sont trop fiés à eux en passant sur leurs terres. Comme ils ne savent pas compter, ils les examinoient dans un défilé, & mettoient dans une calebasse un grain de Mays

pour chaque homme qui paſſoit, ils portoient enſuite la calebaſſe aux Eſpagnols, qui ſur le nombre des grains prenoient leurs meſures.

Ils n'ont parmi eux aucune trace de Religion, ni aucune connoiſſance de Dieu; on tient qu'ils ont communication avec le Diable, & il eſt vrai que quand ils en veulent ſavoir quelque choſe, ils vont paſſer la nuit dans les forêts pour le conſulter, & qu'ils nous ont quelquefois rapporté des prédictions dont l'événement s'eſt trouvé conforme de point en point aux circonſtances qu'ils avoient marquées. Ils menent une vie errante & vagabonde, & ne ſe fixent en aucun lieu; ils conſtruiſent ordinairement leurs Ajoupas ou Baraques le long d'une riviere où ils demeurent, juſqu'à ce qu'ils en aient conſommé les nourritures qu'ils y trouvent; quand il n'y en a plus, ils en vont faire autant le long d'une autre riviere, & paſſent ainſi le cours de leur miſérable vie. Ils vont nus, excepté qu'ils cachent une partie de leur nudité d'un morceau d'argent ou d'or qui a la forme d'un étaignoir de chandelle; & ſi je n'étois pas bien aſſuré qu'ils n'en ont jamais vu, je croirois que cet uſtenſile leur a ſervi de modele.

Quand ils font des festins ou d'autres assemblées, ils se couvrent d'une robe de coton qui est toute d'une piece, & ont coutume de porter pour parade un morceau d'or ou Caracoli en ovale, pendu à leur nez qui est percé. Avec cela ils se croient magnifiquement parés; & quoiqu'ils soient fort poltrons, ils ne font pas un pas sans leurs fleches & leurs lances. A l'égard de leurs femmes, elles se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux pieds d'une toile faite d'herbe ou de coton qu'elles font elles-mêmes, & pour paroître plus belles elles se colorent le visage de roucou, qui est une petite graine qui teint en rouge.

Le 23, comme nous achevions de construire nos Canots, nous reçûmes des nouvelles par un Indien qui venoit de conduire à la mer du Sud les cent quinze Anglois dont j'ai déja parlé; il nous dit qu'en arrivant ils avoient pris sous le commandement d'un nommé Toussé qui les conduisoit, deux Bâtiments chargés de vivres, qui arrivoient de Lima, & il nous amena un homme de l'équipage du Capitaine Grognier, qui s'étoit égaré dans les bois en chassant, pendant que ses camarades fai-

soient leurs Canots à la riviere où nous fabriquions les nôtres.

Le 28 nous eûmes encore d'autres nouvelles par un Capitaine Indien qui avoit conduit les Capitaines Grogniet & Lescuyer à la mer du Sud. Ils nous mandoient par une lettre, qu'ils nous attendoient aux Isles des Rois, & nous exhortoient de ne point perdre de temps à venir prendre notre part de la Flotte du Perou qu'ils gardoient; mais quelque diligence que nous pûmes faire, nos Canots ne purent être achevés que le dernier de Mars, que nous les traînâmes à la riviere.

Le premier Avril nous partîmes avec quatorze Canots de vingt avirons chacun, guidés par une vingtaine d'Indiens qui se servirent de cette occasion pour profiter du butin qu'ils croyoient que nous allions faire sur les Espagnols, dès que nous serions entrés à la mer du Sud.

Le 4 nous séjournâmes pour attendre ceux de nos gens qui étoient restés derriere, & pour raccommoder nos Canots qui avoient été endommagés par les roches & les hauts-fonds qui regnent tout le long du cours de cette riviere. Nous eûmes des peines incroyables à les

conduire jusqu'à la grande Eau, parce que nous trouvions des endroits où ils demeuroient à sec; en sorte que nous étions presque obligés de les porter. Il nous mourut cette journée un homme du flux de sang, qui étoit fort commun parmi nous, tant à cause des jeûnes que nous faisions, qu'à cause des mauvais aliments & de notre marche continuelle dans les eaux.

Le 5 nous repartîmes, & sur le soir nous trouvâmes la riviere plus profonde, mais si remplie & si embarrassée d'arbres que le débordement y avoit apportés, qu'à toute heure nos Canots étoient en danger de se perdre. Il nous mourut cette journée deux hommes. Le 6 nous arrivâmes à la grande Eau, où la riviere est plus large & plus profonde; nous passâmes la journée sur ses bords à sécher nos sacs, qui étoient tout trempés d'une grande pluie qui étoit tombée la journée précédente. Ce jour-là même il nous mourut encore un homme.

Depuis le 6 jusqu'au 11, nous fîmes tous nos efforts avec nos avirons pour arriver au plutôt à l'embouchure de cette riviere, d'où nous avions eu avis par un Indien, qui étoit venu dans une navette à notre rencontre, que les Flibus-

tiers François & Anglois avoient envoyé mettre à terre dans la baie de Boca-del-chica, de la farine pour notre rafraîchiſſement, lorſque nous y ſerions deſcendus; car ils jugeoient bien par eux-mêmes qui y avoient paſſé, de la néceſſité de vivres où nous pourrions être, & en effet nous en avions ſi peu, que nous étions réduits à une poignée de Mays crud par jour pour chacun.

Le même jour 11, nous reçûmes des nouvelles bien différentes par d'autres Indiens, qui avertirent nos Guides que mille Eſpagnols informés de notre deſcente, montoient le long de la riviere par terre dans le deſſein de nous dreſſer une embuſcade. Sur cela nous reſolûmes de ne partir que la nuit & ſans bruit, afin de les éviter; ce qui nous réuſſit; mais nous tombâmes dans un autre embarras. Comme nous ne connoiſſions pas le pays, & que nous ignorions auſſi-bien que nos Guides, juſqu'à quelle hauteur montoit le flux & le reflux de la mer dans cette riviere, il nous ſurprit comme il s'en retournoit, & entraîna fort loin nos Canots & nous, en ſorte qu'il y en eut un qui tourna à la rencontre d'un gros arbre qui étoit tombé dans la riviere, & ſur lequel la rapidité

du courant l'avoit jeté. Mais heureuſement perſonne ne ſe noya, on en fut quitte pour des armes & quelques munitions qui furent perdues; ce qui ne laiſſa pas de nous donner du chagrin, car c'étoit toujours une partie de nos gens déſarmés dans un pays où nous preſſentions que nous en aurions grand beſoin. Mais pour nous délivrer de cette inquiétude, Dieu diſpoſa de quelques-uns d'entre nous, qui laiſſerent leurs armes à ceux qui avoient perdu les leurs.

Après que nous fûmes ſortis de ces dangers, nos Guides nous avertirent de nager doucement, de crainte de nous faire entendre des Indiens Eſpagnols qui ſont nos ennemis, & qui nous attendoient pour nous attaquer, quelques lieues en deçà de l'embouchure de la riviere, en un lieu nommé Leſtocada. Nous ſuivîmes leur conſeil, & lorſque nous fûmes vis-à-vis de ce lieu où la riviere eſt fort large, ils diſpoſerent nos Canots de telle ſorte, qu'à la faveur de la nuit il en paroiſſoit beaucoup moins qu'il n'y en avoit. Les Indiens Eſpagnols ayant entrevu quelque choſe, demanderent ce que c'étoit; à quoi nos Guides répondirent que ce qu'ils appercevoient

n'étoit que des petites Navettes à eux, dans leſquelles il y avoit des Indiens qui alloient faire du ſel à la mer du Sud ; & moyennant cette défaite ils nous épargnerent la peine de nous battre avec des canailles.

Le 12 au matin, comme la marée montoit, & qu'elle étoit contraire, nous mouillâmes. Sur les dix heures nous appareillâmes, & vers le midi l'air s'obſcurcit tellement, qu'on avoit peine à diſtinguer un homme d'un bout du Canot à l'autre ; ce qui fut ſuivi d'une ſi grande abondance de pluie, que nous étions à tous moments dans l'appréhenſion de couler bas, quoiqu'il y eût toujours deux hommes dans chaque Canot occupés à vuider l'eau ; & pendant ce temps-là il nous mourut un homme.

Le même jour nous arrivâmes à minuit à l'embouchure de la riviere, & nous entrâmes dans la mer du Sud ; nous fûmes droit à la baie de Boca-del-chica, pour y prendre les vivres qu'on nous y avoit laiſſés ; mais nous avions déja rencontré un Canot du Capitaine Grogniet, qui nous attendoit avec deux Barques. Les Anglois nous les avoient envoyées exprès, tant pour touer nos Canots juſqu'au lieu où étoit la Flotte des Flibuſtiers, que pour

nous apporter encore de nouveaux vivres.

Le 13, au matin, nous portâmes nos malades à bord de deux Barques pour être plus à leur aise, & ensuite nous levâmes l'ancre pour aller tous ensemble à une Isle qui est à quatre lieües de l'embouchure de la riviere, où nous nous rafraîchîmes pendant deux jours des vivres frais que les Anglois venoient de nous apporter; ce qui nous fut d'un grand soulagement.

Le 16, nous en partîmes pour aller trouver une Flotte Françoise & Angloise, dont le rendez-vous étoit à croiser; ou devant Panama, ou aux Isles des Rois, qui ne sont pas loin de cette riviere.

Le 18, nous arrivâmes à ces Isles, qui sont trente lieues à l'Est de Panama, & nous trouvâmes que la plus grande ressemble plutôt à la terre ferme, qu'à une Isle, tant elle est spacieuse & montagneuse. Elle est habitée par des Negres Marrons ou fugitifs de l'Espagnol, lesquels s'y réfugient quand ils se sauvent de chez leurs Maîtres de Panama & des environs. Ce jour-là il nous mourut un homme.

Nous fîmes notre entrée en cette mer

dans une saison très-incommode; car vers cette hauteur il y a des années où il pleut tous les jours pendant six mois de suite, & nous tombâmes malheureusement justement dans cette circonstance.

Il semble que c'eût été ici l'endroit, où avant que de passer au récit de nos aventures, il eût fallu donner une description ample & exacte de la mer du Sud, & de cette quatrieme partie du monde qui est baignée. Mais comme mon dessein n'est que d'écrire ce que nous y avons fait, & que d'ailleurs ce pays est assez exactement détaillé sur les Cartes Géographiques, le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoie, s'il veut s'en éclaircir.

Les Espagnols sont les seuls étrangers qui possedent ces pays depuis l'injuste usurpation qu'ils en ont faite sur les originaires, dont ils se rendirent maîtres par les tyrannies & les cruautés que tout le monde sait. Ils ont de bonnes Villes sur le bord de cette mer, qui s'étendent depuis la hauteur des Isles Dom Fernandès, qui sont à l'entrée du débouquement de Magellan, ou pour mieux dire, depuis le Chili jusque vers le milieu d'un détroit qui est entre la terre ferme

& les Isles de Californie, que les Espagnols nomment Mar Bermejo, par où l'on croit qu'il pourroit y avoir communication entre les mers du Nord & du Sud, sans être obligés d'aller chercher le détroit d'Arien. Les principales de ces Villes, à commencer par le Sud, sont Atrica, Sagna, Nasca, Pisca, Pachacama, ou Cidade de Los Reies, le port de Callao qui est son embarcadere, c'est-à-dire, le lieu où mouillent les Navires du Roi d'Espagne qui composent la Flotte du Perou; Truxillo, Paita, Queaquille, la Barbacoa, qui est une mine ouverte d'où les Espagnols tirent beaucoup d'or; Panama, le Realeguo, Tecoantepeque, Acapulco, & plusieurs autres qui sont tant au bord de la mer que dans les terres.

Il y a dix ans que les Espagnols qui habitent tout ce Continent, ne savoient ce que c'étoit que la guerre; ils vivoient dans une grande & profonde tranquillité, & les armes à feu n'étoient pas même en usage chez eux. Mais depuis que nous avons trouvé le moyen de les aller voir, ils en ont fait venir de chez les Anglois de la Jamaïque, & cependant quoiqu'ils en aient à présent un grand nombre, ils n'en sont pas beaucoup plus

aguerris, comme on verra par la ſuite de ce diſcours. Ils ont néanmoins pour ennemis certains Indiens blancs qui habitent une partie du Chili; ce ſont des gens d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſe. Ils leur font toujours la guerre, & quand ils en prennent quelques-uns, ils leur levent l'eſtomac, comme on leve le plaſtron d'une tortue, & ils leur arrachent le cœur.

Le 22, qui étoit le jour de Pâque, la Flotte de ceux qui nous avoient précédés en cette mer, arriva aux Iſles des Rois où nous étions. Elle étoit compoſée de huit voiles carrées, qui avec les deux Barques qui étoient venues nous attendre à notre arrivée, faiſoient en tout la quantité de dix Vaiſſeaux, dont je vais faire la deſcription.

Le premier qui ſervoit d'Amiral, étoit une Frégate de trente-ſix pieces de canon, commandée par un Capitaine nommé David.

Le ſecond ſervant de Vice-Amiral, étoit une petite Frégate de ſeize pieces de canon, commandée par un autre Capitaine, nommé Suams.

Le troiſieme & quatrieme étoient deux Bâtiments commandés par Touſlé.

Le cinquieme étoit un Navire qui auroit

pu porter trente pieces de canon; mais qui n'en avoit point, il étoit commandé par le Capitaine Grogniet.

Le ſixieme étoit un petit Bâtiment commandé par Brandy.

Le ſeptieme étoit un Brûlot commandé par Samely.

Le huitieme étoit une Barque longue, commandée par un Quartier-Maître, avec un détachement de la Flotte.

Enfin les neuvieme & dixieme étoient les deux Barques qui étoient venues au devant de nous, dont l'une étoit commandée par Pitre-Henry, & l'autre par un Quartier-Maître.

De tous ces Commandants il n'y avoit que le Capitaine Grogniet qui fût François; tous les autres étoient de la Nation Angloiſe, excepté David qui étoit Flamand. Quant aux équipages, ils ſe trouverent monter à environ onze cents hommes, lorſqu'ils nous eurent partagés dans leurs bords.

Reſte maintenant à dire de quelle ſorte tous ces Bâtiments étoient tombés entre leurs mains, par quelles voies, & en quels temps ils étoient arrivés en cette mer; & voici ce que j'en ai appris de tous ceux de cette Flotte.

Les Maîtres de notre Amiral étoient des

des Anglois, qui en l'année 1602, enleverent par ſurpriſe de la Côte de Saint Domingue une Barque longue appartenant à un Capitaine François nommé Triſtan, tandis qu'il étoit á terre avec partie des François de ſon équipage, attendant le vent propre à faire voile pour aller tous enſemble en guerre contre les Eſpagnols, ſous la commiſſion de Monſieur de Pouançay, qui étoit Gouverneur de cette Iſle en ce temps-là. Ces Anglois ſe voyant les plus forts, chaſſerent ce qui reſtoit de François dans cette Barque, avec laquelle ils paſſerent à l'Iſle de la Tortille, où il va tous les ans quantité de Vaiſſeaux pour y ramaſſer du ſel. Ils y prirent un Navire Hollandois, dans lequel ils s'embarquerent tous, & allerent enſuite à la Côte de Guinée, où ils firent encore pluſieurs priſes, de toutes leſquelles ils ne conſerverent que ce Bâtiment Hollandois, qui ſervit depuis d'Amiral, & qu'ils montoient encore quand nous quittâmes la mer du Sud. On croyoit que ce Vaiſſeau étoit de la Ville de Hambourg. Ces Anglois ſe rendirent Forbans ſous la conduite d'un Capitaine de leur Nation, & ſe pervertirent tellement par un nombre infini d'actions

odieuſes , qu'ils exerçoient non-ſeulement ſur les Etrangers , mais même ſur ceux de leur Nation , quand ils en rencontroient , que pour éviter la chaſſe qu'on leur auroit infailliblement donnée , ils paſſerent de la mer du Nord à celle du Sud , où ils entrerent par le détroit de Magellan.

Ils y furent environ huit mois en compagnie d'une petite Frégate de vingt-huit pieces de canon , qu'ils y rencontrerent peu de temps après y être arrivés , & qui avoit pour équipage des François , des Flamands , & des Anglois. Mais leur bonne intelligence avec le Forban ne fut pas de longue durée ; parce qu'ayant eu quelque démêlé avec lui , il arriva qu'un matin en ſe ſouhaitant le bon jour à la maniere Angloiſe , que tout l'équipage ſe leve ſur le pont , la petite Frégate qui alloit incomparablement mieux que le Forban , l'approcha , & ayant paſſé tous ſes canons d'un bord , lui envoya ſa volée , accompagnée d'une décharge de menues armes , & enſuite retint le vent. Les gens du Forban y perdirent leur Capitaine & vingt de leurs hommes , & depuis ce temps-là la Frégate ne parut plus. Ils élurent en ſa place

un autre Capitaine, qui fut David.

La petite Frégate de 16 pieces de canon étoit arrivée en cette mer quelque temps après la précédente, & par le même détroit de Magellan. Un des Ingénieurs qui étoient dedans, me dit qu'elle appartenoit au Duc d'York, & que sous prétexte de venir traiter avec les Espagnols, elle n'étoit envoyée que pour prendre le plan & la situation des Villes & des Ports de cette mer. Le Capitaine David qui la rencontra, avoit fait venir à son bord le Capitaine Suams qui la commandoit, & le menaça de l'enlever, s'il ne vouloit faire la guerre comme lui, & avec lui; de maniere qu'étant le plus foible, il aima mieux céder au Forban que d'en être pris. Ils firent ensemble quantité de prises qu'ils brûlerent après en avoir enlevé ce qui leur convenoit.

Environ un an après, le Capitaine Toussé arriva avec cent quinze Anglois; mais qui avoient passé par terre. Ceux-ci en arrivant en cette mer, avoient fait aux Isles des Rois, la prise des deux Bâtiments chargés de vivres & de rafraîchissements, dont j'ai parlé, & qui venoient du Perou.

Un mois après, les Capitaines Grogniet,

& Lefcuyer arriverent auffi par terre avec deux cents foixante & dix hommes, qui ayant appris que la Flotte Angloife étoit devant Panama, allerent terrir la nuit à Tavoga, (Ifle qui en eft à deux lieues) d'où ils apperçurent un Navire en feu, & à la pointe du jour ils virent les Anglois fous voiles. Ils allerent à leurs bords, où ils apprirent que David ayant pris le Navire la Sainte Rofe chargé de farine & de vin, qui venoit de Truxello, & alloit entrer dans Panama, le Préfident lui avoit envoyé demander à le racheter, & lui avoit donné rendez-vous pour cet effet aux Ifles de Pericos, qui font à une lieue du Port. Mais au lieu de lui envoyer l'argent, dont ils étoient convenus pour le rachat de ce Vaiffeau, il lui avoit envoyé un brûlot, qui fe confuma lui-même par le peu de hardieffe & d'habileté de celui qui le commandoit; ce qui fut caufe que David donna ce Vaiffeau la Sainte Rofe au Capitaine Grogniet, & à l'équipage de Lefcuyer, qui avoit déja perdu fon Capitaine.

Quant aux cinq autres Bâtiments que commandoient Brandy, Samely, Pitre-Henry, & les deux Quartiers-Maîtres,

ils avoient été pris aussi en cette mer sur les Espagnols par les deux premieres Frégates, qui les avoient conservés pour ceux qui viendroient par terre. Mais de tous ces Vaisseaux il n'y avoit que les deux premiers qui portassent du canon, les huit autres n'en avoient pas une piece; c'étoit des Navires Marchands, qui ne s'en servoient point sur cette mer du Sud, où depuis long-temps il n'y avoit qu'eux qui navigeassent. Voilà ce qui s'étoit passé avant que nous eussions joint cette Flotte, & voici ce qui se passa depuis notre jonction.

Le vingt-cinquieme du même mois d'Avril, nous prîmes l'avis de la Flotte du Perou, qui étoit pour lors mouillée au Port du Callao. Cet avis portoit à Panama les paquets de Madrid, & les lettres du Vice-Roi de Lima, qui marquoient de combien de Navires de guerre, Brûlots & Marchands, leur Flotte étoit composée, & en quel temps à peu près elle pourroit arriver à Panama. Le vingt-six nous interrogeâmes le Capitaine de l'avis, lequel ne voulut rien avouer au delà de ce que je viens de dire, sinon que, lorsqu'il s'étoit vu prêt d'être abordé, il avoit jeté à la mer les paquets du Roi d'Espagne, & une caf-

ſette de Pierreries. Le vingt-ſeptieme nous fîmes les mêmes queſtions au Pilote, qui à l'exemple de ſon Commandant ne voulut rien découvrir; parce qu'ils avoient tous deux juré ſur l'Evangile, de perdre plutôt la vie que de déclarer quelque choſe de leur ſecret, ou de laiſſer tomber les paquets de Madrid entre les mains des Flibuſtiers. Le 28 il nous mourut quatre hommes.

Le ſoir du même jour nous partîmes avec vingt-deux Canots de guerre armés de cinq cents hommes, pour aller prendre la Seppa, qui eſt une petite Ville à ſept lieues au vent de Panama. Le vingt-neuf ſur les dix heures du matin nous apperçûmes deux voiles, qui portoient ſur nous. Après les avoir approchées, nous reconnûmes que c'étoient deux Pirogues armées de Grecs, qui ſont des gens ramaſſés de diverſes nations, dont les Eſpagnols qui leur ont impoſé ce nom, ſe ſervent dans leurs guerres, & qu'ils avoient depuis peu fait paſſer de la mer du Nord en celle-ci, pour s'en ſervir contre nous, parce qu'ils les eſtiment meilleurs ſoldats qu'eux-mêmes. Nous détachâmes auſſitôt deux de nos Canots les meilleurs voiliers, armés de vingt hommes chacun.

Ces Grecs, qui nous connurent d'abord pour ce que nous étions, c'est-à-dire, pour des Flibustiers, ne se firent pas prier de se sauver sur une de ces Isles, dont la baie de Panama est semée. En y abordant ils perdirent une de leurs Pirogues, qui s'y brisa, & nous abandonnerent l'autre; ensuite ils gagnerent une éminence avec leurs armes, & ce qu'ils purent sauver de munitions; & se battirent contre nous très-vigoureusement sous un pavillon sans quartier. Et comme le lieu, où nous nous débarquâmes, étoit commandé de cette éminence par leurs armes, & qu'il étoit trop escarpé pour y monter du côté où nous étions, nous fûmes contraints de faire un grand circuit pour les prendre par un autre endroit, où nous trouvâmes le terrain plus avantageux. Enfin après un combat d'une bonne heure, nous les forçâmes à se sauver dans les bois, nous en fîmes deux prisonniers, nous gagnâmes leur pavillon, & nous en trouvâmes vingt-cinq à trente étendus sur la place.

Ces deux prisonniers nous apprirent que ceux qui s'étoient sauvés ne pouvoient être que cent au plus, que nous les aurions facilement si nous voulions,

y en ayant quantité de bleſſés. Ils nous apprirent auſſi, qu'on étoit informé à Panama du renfort qui étoit venu de la mer du Nord joindre la Flotte des Flibuſtiers; que ſur cela le Préſident de Panama avoit envoyé un avis à Lima, pour engager le Vice-Roi à retenir les Vaiſſeaux Marchands dans les Ports juſqu'à nouvel ordre, & d'envoyer au plutôt la Flotte de guerre pour combattre la nôtre, & nous chaſſer de cette mer. On ſe défit de ces deux priſonniers pour avoir mis pavillon ſans quartier, étant trois fois plus de monde que nous.

Après cette action nous rejoignîmes nos Canots, & nous continuâmes notre deſſein ſur la Seppa; mais comme avant que d'y arriver, il faut monter près de deux lieues dans une très-belle & très-large riviere, qui porte le même nom, & qui eſt toujours bordée de vigies, nous ne pûmes manquer d'être bientôt découverts, & de trouver toute la Ville en alarme & en défenſe; cependant nous donnâmes dedans tête baiſſée, & nous la prîmes ſans perdre plus d'un homme; mais n'y ayant trouvé que très-peu de choſe, parce qu'ils avoient tout ſauvé, nous retournâmes à nos Canots.

Comme je ferai obligé de parler plusieurs fois de vigier & de vigies, il est à propos que je fasse entendre que vigier est proprement faire sentinelle sur mer ou sur terre, & que ceux qui la font sont nommés vigies. Les Espagnols en entretiennent un grand nombre ; car toutes les Villes, Bourgs, Villages, & même les maisons seules ont des gens gagés qu'ils envoient sur les lieux les plus éminents des environs & sur le bord des rivieres, où ils tiennent leurs chevaux jour & nuit tout prêts ; de maniere que quand ils découvrent l'ennemi, ils courent en avertir les Espagnols, lesquels se préparent non pas à se battre, mais à sauver leur butin.

Le premier Mai nous allâmes rejoindre nos Bâtiments, qui nous attendoient à une Isle très-jolie, que l'on appelle Sipilla, distante d'une lieue de l'embouchure de la riviere de la Seppa. Cette Isle est accompagnée d'une quantité d'autres, qui remplissent tellement le Canal qui fait l'accul ou baie de Panama, qu'elles forment comme une longue barre qui partage le Canal en deux autres Canaux, l'un à l'Est & l'autre à l'Ouest. Les douceurs que nous trouvâ-

mes en ces lieux, méritent bien que je m'en ſouvienne, & que j'en faſſe ici une petite deſcription.

Toutes ces Iſles ſont ſi agréables & ſi belles, qu'on les nomme communément les jardins de Panama. En effet, les particuliers de cette Ville à qui elles appartiennent, y ont chacun leurs maiſons de plaiſance avec des vergers délicieux, arroſés de quantité de ſources d'eau vive, ornés & embellis d'une confuſion prodigieuſe de fleurs & de berceaux de jaſmin à perte de vue, & remplis d'un nombre preſque infini de toute ſorte de fruits du pays, parmi leſquels j'en remarquai particuliérement quatre eſpeces différentes, qui ſont la Sapota, la Sapotilla, l'Avocata & Las-Cayemites.

La Sapota eſt un fruit fait à peu près comme nos poires. Il eſt de différente groſſeur, la peau en eſt griſe, & renferme dans ſon centre deux noyaux en ovale, polis & liſſés, qui ſont dans les plus plantureux de ces fruits un peu plus gros chacun qu'une de nos noix ordinaires. Quand ce fruit eſt mûr, il eſt fort mou, & la peau en étant ôtée, on découvre une chair d'un très-beau rouge, fort ſucrée, & d'un goût raviſſant.

La Sapotilla a la même forme que la précédente ; mais elle ne passe guere la grosseur d'une poire de Rousselet, elle est sous la peau de couleur blanche, & d'une bonté admirable.

L'Avocata a la figure de nos coins, excepté que la peau en est plus verte : il faut que ce fruit soit parfaitement mûr, & tout-à-fait mou, pour être bon ; c'est alors qu'on le trouve sous la peau d'une blancheur de neige ; les Espagnols le mangent avec une cuillier comme de la crême, & en effet il en a le goût.

Le dernier de ces fruits est semblable aux grosses prunes de damas violet, & est extrêmement savoureux.

Outre ceux-ci, & un grand nombre d'autres dont ce pays est particuliérement favorisé, il en porte encore une grande quantité qui sont communs à toute l'Amérique, cnmme les prunes de Monbain, les prunes de Sirvellas, les abricots du pays, les grenades, les goyaves, les papayes, les momins, les junipas, les pommes d'Acajou, les cocos, les combaris, les cachimens, les cacaos, les bananes, les ananas, les figues du pays & de Provence, les melons d'eau, les melons d'Espagne & de France, & toutes sortes d'oranges, citrons

& limons, dont je ne fais point la deſcription, non plus que des arbres qui les portent. Ceux qui voudront ſatisfaire leur curioſité ſur ce ſujet, peuvent lire l'Hiſtoire des Antilles que Mr. de Rocheſort a écrite en 1668. Il en avoit une parfaite connoiſſance; & il en parle fort ſavamment. Tous ces riches préſents de fruits & d'eau claire, que la nature nous offroit dans ces Iſles, nous étoient d'un merveilleux ſecours, après les fatigues que nous venions d'eſſuyer en traverſant la terre ferme, ſans compter une abondante moiſſon de mays & de riz, dont nous trouvâmes la terre de ces Iſles couverte, & que les Eſpagnols n'avoient pas, je crois, eu intention de ſemer pour nous. Mais ces mêmes Iſles où nous avions rencontré tant de douceurs, nous causerent auſſi dans la ſuite le chagrin que je dirai un peu plus bas.

Le 8 Mai au matin nous mîmes à la voile, & nous paſsâmes devant l'ancienne & la nouvelle Ville de Panama. L'ancienne eſt celle qui fut priſe par le Général Morgan Anglois en 1670: les Egliſes, & les maiſons nous en parurent très-belles, autant que nous en pûmes juger d'une lieue loin. Il n'y a que la

nouvelle qui ſoit fortifiée, étant entourée d'une belle enceinte de murailles, & de pluſieurs autres fortifications; mais cela n'eſt obſervé que du côté de la mer. Cette Ville a une grande incommodité, comme elle eſt ſituée dans le fond d'une baie, & que la mer ſe retire fort loin en ce pays, les grands Vaiſſeaux y demeureroient à ſec, s'ils vouloient y mouiller plus près que d'une lieue; nous en approchâmes le plus que nous pûmes avec nos pavillons & flammes dehors, & de-là nous allâmes prendre fond à Tavoga, qui nous paroiſſoit une petite Iſle enchantée, tant ſes maiſons & ſes jardins étoient agréables & enjolivés.

Le 9 nous épalmâmes tous nos Navires, & ce jour-là il nous mourut un homme. Le 10, nous envoyâmes croiſer notre Barque longue, pour être avertis lorſqu'elle appercevroit la Flotte Eſpagnole. Le 13, nous fîmes choix des Bâtiments qui devoient l'attaquer. Les Capitaines David & Grognier devoient aborder l'Amiral Eſpagnol; les Capitaines Suams & Touſlé, le Vice-Amiral; le Capitaine Pitre-Henry & une des priſes à Touſlé, la Patache; notre Brûlot devoit ſe tenir ſous la hanche

de notre Amiral ; nos autres Bâtiments devoient attaquer le reſte de la Flotte ſelon leurs forces , & nos Pirogues armées devoient défendre l'abordage des Brûlots ennemis.

Cette journée on tira grande quantité de coups de canon à Panama , dont nous ne pûmes deviner la cauſe. Le 14, nous mîmes à terre ſur cette Iſle de Tavoga , quarante priſonniers qui nous embarraſſoient dans nos Navires , & enſuite nous levâmes l'ancre pour aller vigier la Flotte au Cap Pin. Mais cette garde étoit fort à contre-temps , puiſque la Flotte qui avoit voulu nous diſpenſer de cette peine & de celle de l'attaquer , s'étoit déja rendue Pàanama , ſans que nous l'euſſions apperçue , étant entrée par l'un des deux Canaux dont j'ai parlé , ſous le couvert de ces Iſles délicieuſes , qui la déroberent à nos yeux , tandis que nous croiſions par l'autre Canal, où nous eſtimions qu'elle dût paſſer.

Comme nous ne ſavions encore rien de cette aventure , & que notre Barque longue qui nous vint rejoindre , nous dit qu'elle n'avoit rien découvert, nous allâmes mouiller aux Iſles des Rois , où l'on fit prêter le ſerment accoutumé à toute

la Flotte, de ne point se faire tort les uns aux autres de la valeur d'une piece de huit, au cas que Dieu nous rendît victorieux de celle des Espagnols. Le 17 il nous mourut un homme.

Le 19 nous levâmes l'ancre, & nous allâmes mouiller entre la grande terre & les Isles, dans le Canal de l'Est, où nous croyions que la Flotte attendue devoit passer. Le 28, il nous mourut encore un homme. Le 29, nous appareillâmes & fîmes route pour le Cap Pin. Le 31, nous chassâmes deux voiles que nous perdîmes la nuit, & qui nous ramenerent en les poursuivant, aux petites Isles de Panama, où nous prîmes fond le premier Juin, & le même jour nous prîmes deux Grecs sur l'Isle, où nous les avions battus en allant prendre la Seppa. Le 4, nous envoyâmes deux Canots à l'Isle de Sapilla, pour tâcher à faire quelques prisonniers qui nous apprissent des nouvelles. Ils y prirent une Barque chargée de planches que les Espagnols alloient porter à Panama, pour y faire deux Pirogues à la place de celles que nous leur avions prises. Ceux qui les conduisoient nous apprirent que leur Flotte étoit entrée le 12 Mai à Panama; que le 13, ils avoient tiré quantité

de coups de canon en ſigne de réjouiſſance, & que ſi-tôt qu'ils ſe ſeroient rafraîchis, épalmés & pris du monde, elle devoit ſortir pour nous venir combattre, & en effet ils n'y manquerent pas.

Le 7 vers le midi le Capitaine Grogniet, qui étoit mouillé plus au large de l'Iſle que nous, nous fit ſignal qu'il voyoit la Flotte Eſpagnole compoſée de ſept voiles ; ce qu'il nous marqua en hiſſant & amenant ſept fois ſon pavillon. Nous appareillâmes auſſi-tôt, & en doublant la pointe de l'Iſle, où nous étions mouillés, nous apperçûmes ſept gros Navires qui venoient largue ſur nous avec pavillon ſans quartier en poupe, & Royaliſte à leurs mâts. Alors nos équipages ſentirent renaître dans leurs cœurs l'eſpérance qu'ils avoient perdue, quand ils apprirent que la Flotte étoit entrée dans Panama ; & l'envie qu'ils avoient de profiter des richeſſes qu'elle portoit, les anima tellement, que la plupart jeterent leurs chapeaux à la mer, croyant déja tenir ceux des Eſpagnols. Nous pavoisâmes nos Navires, enſuite nous diſputâmes le vent qui étoit pour lors rangé à l'Oueſt. Sur les trois heures après midi nous le leur gagnâmes à l'exception du Capitaine Grogniet,

qui pour avoir attendu ſon Canot qui venoit de terre, & fait deux chapelles, ne put le gagner comme nous. Notre Amiral ſe voyant au vent du Vice-Amiral Eſpagnol, qui étoit éloigné de ſon Amiral, nous fit ſignal de le ſuivre pour aller l'aborder, & pour cet effet nous allongeâmes nos civadieres; mais notre Vice-Amiral amena ſon pavillon, pour marquer qu'il vouloit remettre la partie au lendemain, eſpérant que Grogniet gagneroit auſſi le vent pendant la nuit. Vers le Soleil couchant le Vice-Amiral Eſpagnol, qui étoit ſous le vent à nous, nous ſalua de ſept coups de canon ſans boulet; auquel ſalut notre Amiral répondit de toute ſa volée à balle. La nuit étant venue les Eſpagnols mouillerent, connoiſſant mieux que nous les courants qui regnent entre ces Iſles, & envoyerent un petit Navire avec un Fanal, prendre fond deux lieues ſous le vent à nous, pour nous amuſer & nous faire prendre de fauſſes meſures; & en effet nous louvoyâmes bord ſur bord toute la nuit, pour être le lendemain matin au vent du Fanal que nous croyions être la Flotte entiere.

Le 8 à la pointe du jour nous reconnû-

mes notre erreur, & nous fûmes tout étonnés de nous trouver ſous le vent de la Flotte ennemie, à l'exception des Vaiſſeaux des Capitaines Grogniet, Touſlé & ſa priſe, qui étoient au vent; mais malheureuſement c'étoient, comme j'ai remarqué, des Navires ſans canon. La Flotte Eſpagnole étant encore mouillée à une heure de Soleil, nous fîmes tous nos efforts pour regagner le vent; mais leur Vice-Amiral, dont l'ancre étoit à pic, & qui n'avoit ſes voiles ferlées qu'avec des amarres légeres, les éventa tout d'un coup, & ayant le vent arriere, fut à l'inſtant ſur notre Amiral. Notre Vice-Amiral força de voiles pour venir à ſon ſecours, parce que la volée de l'Eſpagnol l'avoit déja fort incommodé. Ce renfort obligea le Vaiſſeau ennemi à retenir le vent, que nous efforçâmes encore inutilement toute la journée de vouloir gagner; cependant les Eſpagnols ſous le canon deſquels nous nous trouvâmes, nous maltraitoient beaucoup; ce qui obligea notre Amiral & notre Vice-Amiral de s'amarrer enſemble, & de ſe réſoudre à périr plutôt en ſe battant courageuſement, que de laiſſer prendre aucun Bâtiment de leur Flotte, quoiqu'ils euſſent

pu ſe ſauver tous deux s'ils l'euſſent voulu, puiſqu'ils alloient incomparablement mieux que les Eſpagnols.

Sur l'après midi le Capitaine Touſlé, qui étoit au vent de la Flotte ennemie, envoya ſa Pirogue à bord de notre Amiral pour recevoir ſes ordres; celui qui la gouvernoit eut les jambes emportées d'un boulet de canon. Vers les deux heures après midi les Eſpagnols détacherent un Navire de vingt-huit pieces de canon, pour empêcher le Capitaine Grogniet de nous rejoindre, étant connu par quelques Eſpagnols, qui avoient été nos priſonniers, pour le plus fort en menues armes qui fût en notre Flotte, & qu'ils redoutoient d'autant plus, qu'ils ſavoient que l'équipage de ſon Vaiſſeau n'étoit compoſé que de François. Enfin nous voyant à la veille d'être ruinés à coups de canon (car pour l'abordage, l'Eſpagnol n'en veut point,) nous virâmes de bord à la faveur du vent d'un grain, pour aller aborder le Vice-Amiral Eſpagnol, qui étoit celui qui alloit le mieux, & qui nous talonnoit de plus près. Mais nous n'eûmes pas ſi-tôt amarré, que le vent rechangea. Ce qui nous fit grand tort, car nous étions arrivés ſur ce Vaiſſeau ennemi, qui ne s'étant

point ſenti du vent qui nous avoit fait changer de bord, avoit toujours porté ſur nous; de maniere que quand nous eûmes reviré cette ſeconde fois, il étoit ſi proche de nous, qu'il fut contraint de carguer le point de ſa grand'voile, de crainte de donner de ſon mât de Beaupré dans notre Arcaſſe. Cela nous força de larguer nos Canots, qui étoient à notre Toue pour mieux aller, & nous réſiſtâmes en cet état juſques à la nuit.

Le Navire de Pitre-Henry, dans lequel j'étois, ayant reçu plus de cent vingt coups de canon, fut contraint de faire vent arriere. Notre Amiral & notre Vice-Amiral s'en étant apperçus, mirent le vent dans leurs Perroquets, qui avoient toujours été braſſés au vent pendant le combat, pour nous attendre, parce que nous allions très-mal. Les ennemis voyant notre manœuvre, détacherent & envoyerent après nous leur plus petit Navire; mais comme nous revirâmes ſur lui, il nous envoya dix-huit coups de canon, & rejoignit ſa Flotte.

Durant le combat notre Barque longue ayant été fort maltraitée, ſon équipage fut obligé de l'abandonner, & n'ayant

pas eu le temps de la couler à fond, il jeta à la mer quelques pieces de canon que notre Amiral y avoit mis, & enſuite ſe ſauva à bord d'un de nos Bâtiments. Les priſonniers Eſpagnols qu'on avoit laiſſés dedans, ſe voyant libres, allerent ſe rendre au Vice-Amiral Eſpagnol; mais ce Navire qui prit cette Barque pour notre Brûlot, la coula bas à coups de canon ſans vouloir la laiſſer approcher, ne penſant pas que ce fuſſent des gens de leur nation.

Le 9 nous ne vîmes ni notre Flotte, ni celle des Eſpagnols; ce qui nous obligea de faire route pour gagner l'Iſle St. Jean de Cueblo, qui eſt à quatre-vingts lieues à l'Oueſt de Panama, & nous y arrivâmes le quatorze favoriſés d'une Briſe d'Eſt. Nous allâmes auſſi-tôt nous échouer, & il étoit grand temps, ayant toujours eu depuis le combat cinq pieds d'eau dans notre fond de cale. Nous travaillâmes à nous raccommoder pour remonter enſuite devant Panama, afin d'y apprendre ce qu'étoit devenue notre Flotte, dont nous étions fort en peine, lorſque le 26, elle nous en tira, en venant mouiller au lieu où nous étions. Nos gens nous apprirent qu'ils ne s'étoient plus battus depuis que nous les avions

quittés. Que le 9 au ſoir la Flotte Eſpagnole avoit mouillé à une portée de canon de la nôtre, & qu'ayant appareillé le 10, les uns & les autres, les Eſpagnols avoient fait voile pour rentrer dans le Port de Panama; que le Capitaine David avoit été fort incommodé du canon des Eſpagnols, ſurtout de deux coups qui lui emporterent la moitié de ſon gouvernail; mais qu'il n'avoit eu que ſix hommes bleſſés dans ſon Navire, & un ſeul tué; que le Capitaine Suams n'avoit pas été moins maltraité; que preſque toute ſon Arcaſſe étoit raſée; qu'il avoit eu quantité de coups de canon à l'eau; que ſon Contre-Maître avoit eu la tête emportée d'un boulet; qu'il n'avoit eu que trois bleſſés; qu'enfin les autres petits Bâtiments n'avoient perdu perſonne, & qu'ils avoient fort peu de bleſſés. Sur quoi je puis dire avec vérité & ſans exagération, que c'eſt une choſe ſurprenante, & qui tient du miracle, qu'étant ſi peu de monde, & montant d'auſſi chétifs Vaiſſeaux qu'étoient les nôtres, nous ayions pu eſſuyer le feu, réſiſter & combattre contre une Flotte auſſi conſidérable, en comparaiſon de la nôtre, pourvue d'auſſi bons Vaiſſeaux, & mon-

tés d'autant d'hommes qu'étoit celle des Espagnols, dont l'Amiral étoit un Navire de soixante & dix canons; mais qui n'en avoit que cinquante-six de montés, parce qu'il étoit trop vieux. Le Vice-Amiral n'en avoit que quarante, quoiqu'il fût percé pour soixante. C'étoit un fort beau Navire & bon voilier; mais vieux aussi. La Patache qui étoit de quarante, n'en avoit que vingt-huit. La Conserve en avoit dix-huit, & étoit percée pour quarante comme la Patache; les trois autres étoient presque aussi gros, & étoient armés en Brûlots: ils leur faisoient porter du canon, afin que ne les prenant pas pour ce qu'ils étoient, ils pussent nous approcher & nous surprendre avec plus de facilité, que si nous nous en étions défiés.

Si nous eussions joint cette Flotte, comme nous l'avions esperé, avant qu'elle se fût fortifiée à Panama, ou que nous eussions seulement eu le vent à elle, quand nous en fûmes attaqués, je ne doute pas que les choses n'eussent pris une autre face, & que nous n'eussions pris quelques-uns de leurs Vaisseaux pour nous en retourner par le détroit, avec assez de richesses pour nous mettre à notre aise: ce qui nous auroit délivré

tout d'un coup d'une ſuite continuelle de peines & de fatigues que nous ſouffrîmes encore pendant plus de trois ans, dans ces lieux, & dans notre retour par terre à la mer du Nord; mais la divine providence en avoit ordonné autrement.

Le 29, nous partîmes de cette Iſle Saint Juan au nombre de trois cents hommes dans cinq Canots, pour aller ſurprendre le Pueblo Nuevo, Bourg qui en eſt diſtant de dix lieues, & tâcher en même temps d'avoir des vivres dont nous commençions à manquer. Le 31, ayant mis à terre nous prîmes une vigie; mais une autre ſe ſauva, ce qui fut cauſe que nous fûmes découverts. Pour arriver à ce Bourg il faut monter deux lieues dans une fort belle riviere, & profiter des marées quand elles montent. Avant que d'y aborder, on trouve un retranchement pour ſa ſûreté; mais mal gardé. Le Bourg n'eſt pas des mieux ſitués, quoiqu'aſſis ſur le bord de la riviere, étant tout environné de marécages; nous n'y trouvâmes ni hommes, ni vivres, & nous en repartîmes le 3 Juillet. Le 4, comme nous revenions avec nos Canots joindre nos Navires, nous chaſſâmes une Barque

que nous prîmes ; elle étoit chargée de quelques soieries, & le 5 nous arrivâmes à nos Bâtiments.

Dans la descente que nous fîmes à ce Bourg, nous eûmes un différent avec les Anglois, qui étant en bien plus grand nombre que nous, en vouloient tirer avantage, & se rendre maîtres de tout, jusques-là que peu de temps auparavant, Touslé, un de leurs Capitaines, avoit prétendu démonter le Capitaine Grogniet du Vaisseau que lui avoit donné David, & lui donner en échange le sien, qui couloit bas. Mais comme il vit qu'il avoit affaire à des gens, quoiqu'inférieurs en nombre, qui n'auroient pas souffert si facilement ce troc, il fut obligé malgré lui de s'en désister. Enfin comme ils continuoient à vouloir prendre sur nous les mêmes airs de hauteur, nous les quittâmes au nombre de cent trente François, sans y comprendre l'équipage du Capitaine Grogniet, qui étoit de deux cents autres ; & après avoir fait bande à part, nous dégradâmes sur l'Isle.

Une des principales raisons qui faisoit que nous ne sympathisions pas ensemble, & que nous avions eu plusieurs autres démêlés, c'étoient leurs impiétés

contre notre Religion, ne faiſant point ſcrupule, lorſqu'ils entroient dans les Egliſes, de couper à coups de ſabre les bras des Crucifix, & de leur tirer des coups de fuſil & de piſtolet, briſant & mutilant avec les mêmes armes, les images des Saints en dériſion du culte que nous autres François leur rendions; & c'étoit particuliérement de ces horribles déſordres que procédoit la haine que les Eſpagnols avoient conçue indifféremment contre nous tous, comme nous l'apprîmes par pluſieurs de leurs lettres qui nous tomberent entre les mains, & que j'ai fait traduire en François, comme on le verra dans la ſuite.

Le 9, les Anglois leverent l'ancre, & allerent mouiller à cinq ou ſix lieues ſous le vent de l'endroit où nous étions pour y faire des Canots, afin de remplacer ceux qu'ils avoient perdus auſſi bien que nous pendant le combat contre la flotte. Nous allâmes auſſi chercher des arbres pour en conſtruire, & nous entrâmes pour cela dans les bois qui ſont en ces quartiers fort voiſins de la mer; nous choisîmes les plus gros, qui ſont ordinairement de Mapou & d'Acajou, & en même temps les plus tendres & les plus aiſés à travailler.

nous en avons mis en œuvre de si puissants, qu'un seul tronc étant façonné & creusé, a porté jusques à quatre-vingts hommes.

Comme nous étions à fabriquer les nôtres, une vigie que nous avions posée sur un arbre fort élevé, qui étoit sur le bord de la mer de notre Isle, tant pour découvrir si les Anglois qui nous savoient occupés aux travaux de nos Canots, ne viendroient point enlever notre Bâtiment, que pour voir s'il ne passeroit point quelque Navire Espagnol entre la Terre ferme & l'Isle, où nous étions, vint nous dire le 15, qu'il y avoit une voile au large, qui gouvernoit au Sud-Ouest Quart-Ouest. Nous allâmes aussi-tôt après, & nous la joignîmes : c'étoit un petit Bâtiment commandé par le Capitaine Wil-Net Anglois, qui avoit quarante hommes de sa nation & onze François d'équipage, dont jusques-là nous n'avions eu aucune connoissance. Ils nous dirent qu'il y avoit néanmoins long-temps qu'ils étoient passés par terre en cette mer ; que depuis peu ils avoient pris le Bâtiment qu'ils montoient, chargé de farine, dans le Port de Sansonnat en Terre ferme, qui est l'embarcadere de Guati-

mala trente lieues à l'Eſt de l'Iſle Saint Juan ; & qu'enſuite montant à la côte du Sud, ils avoient appris que le Vice-Roi de Lima avoit envoyé la Flotte Eſpagnole exprès pour chaſſer & battre des Flibuſtiers ; que ſur cela il avoit jugé qu'il y en avoit d'autres qu'eux en cette mer, & que ſur cette bonne nouvelle ils étoient venus nous chercher pour ſe trouver à la priſe de cette Flotte, qu'ils croyoient immanquable : mais qu'ils avoient ſu devant Panama, où ils eſpéroient nous rencontrer, que le combat s'étoit déja donné, & que nous étions allés à l'Iſle Saint Juan. Les autres Anglois, qui comme j'ai dit étoient mouillés à cinq ou ſix lieues ſous le vent à nous, avoient auſſi envoyé un Canot reconnoître cette Barque, & il arriva auſſi-tôt que le nôtre. Ce qui ne nous fit pas grand plaiſir ; car la Barque étant chargée de vivres, ces Anglois perſuaderent ſi bien les nouveaux arrivés, qu'ils les emmenerent mouiller avec eux, à l'exception des onze François qui les quitterent, & que nous emmenâmes avec nous.

Cette Iſle Saint Juan de Cuebo a environ douze lieues de circuit ; elle eſt établie Eſt & Oueſt, & Nord & Sud à

cinq lieues de la grande terre par le Canal le plus étroit. Elle eſt inhabitée, fort montagneuſe, remplie de bois, & arroſée de très-belles rivieres; elle n'eſt utile à l'Eſpagnol que pour des mâtures de vaiſſeaux de bois marie dont elle abonde. Quand nous reſtâmes ſur cette Iſle, nous eſpérions y faire grande chere, tant elle étoit peuplée de Cerfs, Benades, Singes, Agoutifs & Lézards, & les Anſes friſonnantes, de Tortues; mais nous fûmes privés de ces commodités par deux inconvénients. 1°. Les Anglois en moins de quinze jours avoient détruit tant de Tortues par le moyen de leurs Vareurs, pour les ſaler, qu'il n'en terriſſoit que très-peu. 2°. Après avoir été à la chaſſe pendant les premiers jours ſeulement, nous la défendîmes à qui que ce fût d'entre nous; parce qu'ayant à demeurer en ce lieu plus que nous n'avions projeté, il falloit conſerver notre poudre, de crainte que l'ayant uſée les Eſpagnols ne nous euſſent eus à trop bon marché; de maniere que nous fûmes un mois entier ſur cette Iſle à ne manger, à trois cents trente hommes, que deux Tortues en deux fois vingt-quatre heures. Nous cherchions dans les bois des graines ſur les arbres pour nous ſuſtenter, &

quelques-uns en moururent, parce que nous n'en connoiſſions pas les propriétés.

Il y a ſur cette Iſle une ſorte de ſerpents ſi dangereux, que ſi lorſqu'on en eſt mordu, on n'a pas ſur ſoi un certain fruit pour le mâcher, & en mettre auſſi-tôt le marc ſur la morſure, il eſt impoſſible de ſe garantir d'une prompte mort. Nous en fîmes la triſte expérience ſur deux hommes que nous perdîmes de cette maniere, & qui ſouffrirent en mourant de très-grandes douleurs, par l'activité & la violence du feu que ce venin leur avoit allumé dans le corps. L'arbre qui porte ce fruit croît ſur le lieu même, auſſi-bien qu'en d'autres endroits de ces pays-là; il eſt fort approchant de nos Amandiers pour ſa hauteur & pour ſes feuilles, le fruit eſt ſemblable aux châtaignes de mer; mais il eſt de couleur griſe, d'un goût un peu amer, & renferme dans ſa pulpe une amande blanchâtre. On mâche tout enſemble avant que de l'appliquer, & il n'a point d'autre nom que celui de graine à ſerpent.

Il s'y trouve auſſi beaucoup de Cayemans à deux & trois lieues avant dans la terre. C'eſt une eſpece de Crocodile,

& ceux-ci ſe tiennent indifféremment dans la mer, dans les rivieres & ſur la terre; ils ſont tellement carnaciers, que nous avons eu de nos gens qui en ont été dévorés.

Le 27, les Anglois, qui nous avoient quittés, nous envoyerent un Quartier-Maître pour nous demander ſi nous voulions nous aſſocier de nouveau avec eux, ſe croyant trop foibles pour aller prendre la Ville de Léon, ſur laquelle ils avoient formé une entrepriſe. Nous reconnûmes en cette occaſion, que l'extrême miſere eſt une choſe ſi affreuſe, qu'il eſt preſque impoſſible que trouvant l'occaſion d'en ſortir on la laiſſe échapper, quelque répugnance que la raiſon y trouve. Nous avions abandonné les Anglois dont les impiétés nous faiſoient horreur, & nous conſentons à leur accorder la propoſition qu'ils nous font de nous rejoindre à eux. Ils avoient tous les vivres de leur côté, & c'étoit un charmant attrait pour des gens qui mouroient de faim. Nous leur demandâmes d'abord de quoi manger, & comme nous n'avions qu'un Bâtiment qui ne nous pouvoit pas contenir tous, nous leur proposâmes de nous en donner encore un; parce que nous ne voulions

plus nous disperser dans leurs bords, comme ci-devant ; à quoi ils ne voulurent pas consentir. Cependant comme nous étions fermes à ne nous pas relâcher là-dessus, la faim força treize de nos gens à nous abandonner pour aller joindre ces Anglois, ne pouvant s'accoutumer à observer les jeûnes que nous étions contraints de faire, & le 4 Août il nous mourut quatre hommes.

Le 9, sachant que les Anglois étoient partis, nous nous embarquâmes cent vingt hommes dans cinq Canots commandés par le Capitaine Grogniet, & nous en laissâmes deux cents six autres tant à bord du Bâtiment que sur l'Isle ; nous leur donnâmes ordre de faire encore d'autres Canots, & ensuite nous traversâmes à la grande terre.

Le 11, y étant descendus nous arrivâmes à un hato, qui est une espece de métairie où les Espagnols nourrissent du bétail. Celui-ci est voisin d'une Ville nommée Saint Iago, qui est distante de l'Isle Saint Juan de vingt lieues. Nous prîmes les gens qui se trouverent en ce hato, entre lesquels étoit le Maître, qui nous indiqua & nous mena prendre une sucrerie dans la riviere de Saint Iago, où nous fûmes découverts. Nous sondâmes

ces prisonniers les uns après les autres, pour voir s'ils savoient notre séparation d'avec les Anglois, en nous disant que nous arrivions de la mer du Nord, & nous les priâmes de nous enseigner des Flibustiers qu'on nous avoit dit être en cette mer. Ils nous répondirent qu'il en étoit venu à l'Isle saint Juan raccommoder le dommage que la Fotte du Pérou leur avoit fait, & d'autres circonstances que nous savions mieux qu'eux, sans nous parler de ce qui étoit arrivé entre les Anglois & nous; d'où nous conjecturâmes qu'ils n'en savoient rien, & nous eussions bien voulu aussi que les autres Espagnols n'en eussent pas eu plus de connoissance, dans l'appréhension que notre désunion ne les rendît plus hardis à nous attaquer.

Après cet éclaircissement nous détachâmes un Canot que nous avions pris sur cette riviere, pour porter à nos gens quelques vivres, qui s'étoient trouvés dans le hato, & pour les avertir que nous allions vers Panama épier l'occasion de prendre quelques Barques, pour tâcher à sortir de cette Isle Saint Juan; parce que, comme je viens de le dire, notre Bâtiment ne nous suffisoit pas, & que dès qu'ils auroient des Canots prêts,

ils allaſſent reprendre le Pueblo-Nuevo, pour y avoir des vivres, afin de les faire ſubſiſter juſqu'à notre retour.

Le 15, nous mîmes à terre quarante lieues ſous le vent de Panama; & quoique nous n'euſſions point de conducteur, nous nous rendîmes au chant des coqs, qui nous y appellerent, à une fort belle Eſtencia, (c'eſt une maiſon particuliere) où nous prîmes cinquante priſonniers tant hommes que femmes, entre leſquels il y avoit un jeune homme & une fille de qualité, qui nous promirent rançon. Nous les emmenâmes ſur une Iſle nommée *Iguana*, à une lieue de la grande terre, ſur laquelle il n'y a de l'eau qu'au moyen de la pluie qui s'arrête dans des trous de rochers.

Nous attendîmes cette rançon juſques au 28, qu'ils nous la payerent exactement. Nous les relâchâmes après qu'ils nous eurent avertis qu'à huit lieues au vent il y avoit une riviere, dans laquelle étoient deux Barques chargées de Mays. Nous partîmes la nuit, & étant arrivés le 29; dès le matin à leur bord, nous les enlevâmes, de-là nous nous remîmes en route pour aller rejoindre nos gens à l'Iſle Saint Juan, où nous arrivâmes le 3 Septembre. Ils nous

apprirent que cent d'entr'eux, dont il y en avoit quatre-vingt dix-huit de retour, étoient partis le 25 du mois précédent, pour aller au Pueblo-Nuevo, comme nous leur avions mandé : que le 27, ils y étoient arrivés, & que quoiqu'ils eussent été découverts par la vigie de ce Bourg, ils s'en étoient rendus maîtres, & y avoient séjourné deux jours malgré les continuelles & diverses attaques des Espagnols : que le Commandant du lieu étoit venu avec un Trompette parler à eux, & leur avoit demandé pourquoi ils portoient pavillon blanc, puisqu'ils étoient Anglois (il le croyoit ainsi) mais ne voulant pas satisfaire sa curiosité là-dessus, ils l'obligerent à s'en retourner : que huit d'entr'eux s'étant un peu écartés de la place d'armes, il y en eut deux de massacrés par cent cinquante Espagnols, qui les voyant en si petit nombre, fondirent généreusement sur eux ; & avec tout l'avantage qu'ils avoient, ils ne purent néanmoins empêcher les six autres de regagner le Corps-de-garde en se battant en retraite avec une vigueur extraordinaire.

Le 4 nous repartîmes avec six Canots armés de cent quarante hommes ;

nous en détachâmes deux pour envoyer au hato que nous avions pris le 11 d'Août, y chercher la rançon du Maître que nous tenions prisonnier ; & nous, avec les quatre autres, retournâmes à la sucrerie de Saint Iago, afin d'y prendre les chaudieres à sucre dont nous avions besoin. Nous apprîmes que le Gouverneur de Saint Iago y étoit venu après notre départ, (la premiere fois que nous l'avions prise) accompagné de huit cents hommes. Nous y demeurâmes jusqu'au 9, pour attendre la réponse d'un prisonnier que nous avions envoyé à ce Gouverneur, par lequel nous lui mandions, que s'il souhaitoit revenir avec ses huit cents hommes, nous l'attendrions. Mais ne nous donnant point de ses nouvelles, nous en repartîmes après que nos deux Canots nous furent venus rejoindre, & nous arrivâmes le 11 à bord de notre Bâtiment & de nos deux Barques à l'Isle Saint Juan.

Le 15, nous épalmâmes nos vaisseaux, & prîmes nos eaux & notre bois. Nous serions partis de cette Isle dès ce temps, sans une pluie continuelle qui dura 18 jours, & un temps si mauvais, qu'il nous étoit impossible de paroître seulement sur le pont, n'ayant pas fait

un rayon de soleil pendant tout cet intervalle, & c'est pour cette raison que les Espagnols nomment l'égout de la mer du Sud, la distance qui se trouve depuis la baie de la Gurgona jusqu'à cette Isle Saint Juan. Il ne regne en cet endroit pendant toute l'année, que quatre mois de beau temps, qui sont Décembre, Janvier, Février & Mars; les autres huit mois sont accompagnés d'une forte pluie, qui ne cesse ni ne discontinue que très-peu, & qui, outre le flux de sang qu'elle produit, est si pernicieuse, que quand un homme en a essuyé quelques ondées sans changer aussi-tôt de linge, il se forme entre cuir & chair des vers gros comme le tuyau d'une plume, & long comme la moitié du doigt.

Le 4 Octobre le temps s'étant éclairci, nous raccommodâmes nos voiles, qui étoient presque pourries, & nous achevâmes de nous préparer à partir. Le même jour un de nos gens fut mordu d'un serpent à la jambe, & mourut aussi-tôt après, n'ayant pas pris la précaution de porter sur lui le remede dont j'ai fait mention.

Le 8, nous appareillâmes & fîmes voile pour le Realego, qui est un Port & une Ville à cent quatre-vingts lieues

à l'Oueſt Quart Nord-Oueſt de l'Iſle Saint Juan, & à deux cents ſoixante lieues à l'Oueſt de Panama ; nous eûmes un petit vent de Sud-Eſt juſqu'au 11, les 12 & 13, nous fîmes l'Oueſt Nord-Oueſt, & le ſoir nous apperçûmes la terre; le 14 nous eûmes un grain envoyé par le Sud, qui nous fit amener nos voiles, juſqu'à minuit, & enſuite du calme juſqu'au 17 que vers midi nous fûmes ſurpris d'un coup de vent de Sud-Oueſt, accompagné d'une grande pluie, qui nous efflotta de nos deux Barques. Ce coup de vent fut ſi violent & ſi fort, que la mer, qui en devint affreuſe, fit larguer à notre Bâtiment. un about de deſſous ſa premiere ceinte, & que nous penſsâmes faire naufrage. Mais le temps s'étant heureuſement appaiſé, nous mîmes à la bande où nous paſsâmes le 19 à y remédier, auſſi bien qu'à raccommoder nos voiles avec nos chemiſes & nos caleçons, quoique nous en fuſſions déja aſſez mal pourvus. Sur le ſoir nous vîmes la terre, & nous reconnûmes que c'étoit la baie de la Caldaira, dont je parlerai bientôt. Le 20 nous paſsâmes à la vue de celle de Colebra ; de-là nous eûmes le beau temps & le vent de Sud-Eſt. Le 21 nous étions à la

hauteur des Mornes, appellées par les Espagnols Papegaies.

Le 22 nous nous trouvâmes vis-à-vis le Realeguo, lieu fort remarquable par les hautes montagnes qui l'environnent, & particuliérement par une souffriere fort élevée, qui en est quelques lieues au vent, qui brûle toujours & dont la fumée se voit de fort loin; mais la nuit suivante les marées nous en avoient mis vingt lieues au vent. Le 24 nous mîmes quatre Canots dehors armés de cent hommes, pour tâcher de faire quelques prisonniers, qui pussent nous instruire & nous donner des adresses pour cette côte, où nous n'étions jamais venus.

Le 25 nous terrîmes & descendîmes à terre; après avoir marché trois heures, nous arrivâmes à un hato, où nous surprîmes des gens qui nous dirent que les Anglois avoient pris la Ville de Léon, & brûlé celle du Realeguo; que les Habitants de Segovia, de Granada, de Sansonnat, de Saint Michel, de Saint Salvador & de la Villa-Nueva, qui sont des Villes voisines de ces deux premieres, avoient envoyé un secours considérable à ceux de la Ville de Léon; lequel n'avoit osé attaquer les Anglois, qui y

étoient demeurés cinq jours entiers, pendant lesquels ils avoient envoyé plusieurs fois offrir à ces gens de secours, le combat en rase campagne ; ce qu'ils avoient toujours refusé, disant qu'ils n'étoient pas encore tous ramassés : ce qui vouloit dire, qu'ils n'étoient encore que six contre un, & qu'ils attendoient que leur nombre fût doublé.

Le 26 un de nos Quartiers-Maîtres, Catalan de Nation, se rendit aux Espagnols ; ce qui nous empêcha pour lors d'aller prendre la Ville de Granada, dont je parlerai en son lieu ; parce que nous ne doutions pas qu'il ne leur donnât avis de notre dessein sur cette place. Le 27 nous nous rembarquâmes dans nos Canots, & fîmes route pour le Port du Realeguo, où étoit le rendez-vous de notre Navire. Nous ne pûmes jamais mettre à terre en aucun endroit de la côte, parce que la mer y brise avec tant de violence lorsqu'il vente Sud, comme il faisoit, qu'il est impossible d'en approcher : cependant six hommes y allerent à la nage pour tâcher de remplir quelques futailles d'eau, parce qu'elle nous manquoit. Mais ils ne purent le faire, les Espagnols nous suivant toujours par terre le long de l'Anse, &

le malheur voulut qu'un de nos gens y fût noyé.

Le 1 Novembre nous arrivâmes dans le Port du Realeguo, où nous trouvâmes notre Navire mouillé. Ce Port a deux paſſes, dont celle du vent eſt la meilleure; elle eſt fort étroite. Il y a outre cela deux mornes ou petites montagnes, qui en font les deux pointes, ſur l'une deſquelles l'Eſpagnol avoit deſſein de faire un fort. Il deſcend dans ce Port une très-belle riviere qui porte le nom de la Ville, on y eſt à couvert de tous vents, & il renferme dans ſon circuit cinq Iſles fort commodes pour caréner des Navires, de-là on ne monte que trois lieues pour trouver la Ville. Avant que d'y arriver avec nos Canots, nous rencontrâmes trois retranchements extrêmement forts pour ſa conſervation, qui étoient conſtruits ſur le bord de la riviere à la diſtance d'un quart de lieue l'un de l'autre, & que les Anglois avoient à demi brûlés. Les Eſpagnols ont, à une portée de mouſquet de la Ville, de très-beaux atteliers où ils fabriquent des vaiſſeaux. Elle eſt baignée de la riviere dont je viens de parler, & ſituée dans un très-beau pays arroſé de pluſieurs autres petites rivieres. Les Egliſes & les

maiſons, quoiqu'auſſi à demi brûlées, nous parurent avoir été très-belles. Le plus grand négoce que les Habitants y font, eſt de Brai & de Goudron. Il faut encore remarquer que cette riviere dont nous parlons, a huit bras qui conduiſent commodément à quantité de Bourgs, ſucreries & hatos, dont tout ce pays eſt rempli, & qui appartiennent aux Bourgeois tant de cette Ville qu'à ceux des autres Villes voiſines, dont celle de Léon, qui n'en eſt qu'à quatre lieues, eſt aſſiſe dans une très-belle plaine. Le 2 nous allâmes prendre deux de ces hatos, d'où nous rapportâmes des vivres à bord pour ceux qui carénoient notre Navire.

Le 6 nous partîmes cent cinquante hommes pour aller prendre les vigies de la Ville de Léon, & le 8 les ayant ſurpriſes, elles nous apprirent qu'il y avoit dans cette place deux mille hommes, qui ne ſe confiant pas en leur nombre, en avoient enlevé toutes les richeſſes pour les envoyer dehors à couvert de notre vue. Le 9 nous revînmes à bord, & le 10 nous en repartîmes pour aller à une grande ſucrerie, qui eſt à deux lieues de la Ville; nous y arrivâmes à minuit; mais nous n'y trouvâmes perſonne, le

monde s'étant ſauvé à la Ville, par le bruit qui s'étoit répandu que nous en avions enlevé les vigies ; & comme nous ſortions de ce lieu pour rejoindre le bord de la mer, notre Avant-garde trouva un détachement de Cavalerie, ſur lequel elle fit feu, & qu'elle obligea de prendre la fuite. Mais le Capitaine, qui demeura priſonnier, nous dit après l'avoir interrogé, qu'il y avoit déja long-temps qu'il nous écoutoit, & que n'ayant pu diſtinguer quelle langue nous parlions, il nous avoit pris pour une Compagnie de deux cents quatre-vingts Mulatos, qui nous cherchoient pour nous combattre, nous ſachant à terre, & qui ce ſoir-là même devoient ſe trouver à la ſucrerie. Nous demandâmes à cet homme quelles gens il conduiſoit : il nous répondit que c'étoit une Compagnie de Cavalerie de Léon, qui gardoit l'embarcadere de la ſucrerie, & que le Gouverneur de la Ville ayant ſu que nous étions dans le Port du Realeguo, leur avoit donné ordre de ſe retirer ; de maniere qu'il nous fit connoître que nos ennemis faiſoient bonne garde quand il n'y avoit rien à craindre, & que dès qu'ils nous ſentoient proche d'eux, ils ſe retiroient. C'étoient juſtement des gens

comme il nous les falloit; car en vérité s'ils avoient eu tant ſoit peu de réſolution & de fermeté, vu le nombre qu'ils étoient, ils nous auroient exterminés toutes les fois que nous faiſions quelque deſcente chez eux; ainſi nous trouvions auſſi ſouvent notre ſûreté dans leur poltronnerie, que dans notre courage.

Le 23 notre même Compagnie de cent cinquante hommes, partit de bord pour aller prendre un Bourg à trois lieues au deſſus de la Ville du Realeguo, nommé le *Pueblo Viejo*. Nous paſsâmes au travers de cette Ville que nous trouvâmes entiérement déſerte, car les Habitants l'avoient abandonnée à cauſe de l'excommunication qu'ils avoient eux-mêmes fulminée contre elle.

On ſera peut-être ſurpris de cette extravagance, mais il n'eſt rien de plus vrai; quand les Flibuſtiers ont pluſieurs fois pris ſur eux un même lieu, leurs Prélats l'excommunient & prononcent malédiction ſur lui; alors les Habitants le quittent tous, & n'enterrent pas même les morts que nous leur avons tués, les jugeant par cette ſeule raiſon indignes de la ſépulture. Le 14 au matin nous arrivâmes à ce Bourg du Pueblo Viejo, d'où les Vigies nous avoient dé-

couverts dès le 13 au ſoir, ce qui fit que nous trouvâmes les ennemis retranchés dans l'Egliſe Major, & environ cent cinquante Cavaliers ſur la place d'armes. Nous donnâmes d'abord ſur ceux-ci, qui après nos décharges faites, ſe mirent en déroute & prirent la fuite. Ceux qui étoient dans l'Egliſe ſe défendirent environ une demi-heure, après quoi ils gagnerent au pied par une porte de derriere de la Sacriſtie que nous ne gardions pas. Nous ſéjournâmes un jour & demi dans ce Bourg, & nous emportâmes tout ce que nous pûmes de vivres, tant ſur les chevaux que nous leur avions pris, que ſur notre dos; & le 16 nous arrivâmes à bord de notre Navire.

Le 18 nous retournâmes prendre une Eſtancia qui étoit à une lieue & demie du Bourg, & le Maître qui fut fait priſonnier, nous apprit, que le jour que nous en étions partis, ſix cents hommes nous avoient dreſſé une embuſcade dans le chemin par où nous étions venus; mais ſans le ſavoir, nous en avions pris un autre pour revenir. Le 21 nous arrivâmes à bord avec ce priſonnier, qui nous promit des vivres pour ſa rançon; & le 22 nous envoyâmes

à terre un autre prisonnier pour nous la faire payer au plutôt.

Le 24 un officier Espagnol nous apporta une Lettre de la part du Vicaire Général de la Province, & selon toutes les apparences, par l'ordre du Général de celle de Costa-Rica. Il nous mandoit que la paix étoit conclue entre les deux Couronnes de France & d'Espagne pour vingt ans, & qu'elles s'étoient unies ensemble pour faire la guerre aux Infideles; que cela étant, nous ne la leur devions plus faire; & que si notre dessein étoit de retourner à la Mer du Nord, nous pouvions en toute sûreté nous mettre entre leurs mains, ajoutant qu'ils nous feroient repasser en Europe sur les Galions de Sa Majesté Catholique. Nous lui fîmes une réponse convenable à sa proposition, ne connoissant que trop la mauvaise disposition du cœur des Espagnols, qui sous ce faux prétexte espéroient nous attirer à eux d'autant plus facilement, qu'ils avoient su l'extrême peine que nous souffrions, par le récit de ceux de nos gens qui s'étoient rendus à eux pour s'exempter des longs jeûnes qu'ils faisoient avec nous.

Le 26 nous épalmâmes notre Na-

vire. Le 27 nous mîmes trente prisonniers à terre, à une partie desquels nous donnâmes la liberté, & le 28 nous appareillâmes pour retourner chercher nos deux Barques, auxquelles nous avions donné rendez-vous à l'Isle de St. Juan de Pueblo, en cas de séparation. En sortant du Port, les Espagnols avertirent par des fumées qu'ils firent le long de la côte, de la route que nous faisions. Le 3 Décembre nous nous trouvâmes plus de cent lieues au large, où la brise de Nord-Est nous avoit jetés. Nous reportâmes à terre, & le 5 nous terrîmes; nous mîmes trois Canots dehors, armés de soixante & onze hommes, par le travers de la baie de la Colebra, pour tâcher de prendre des vivres le long de la côte, & pour décharger notre Navire d'autant de bouches, n'étant déja que trop peu envitaillé pour ceux qui y restoient, & qui alloient le conduire à l'Isle Saint Juan. Car pour les vivres que nous avions pu ramasser pendant que nous fûmes à terre dans le Port du Realeguo, ils étoient en très-petite quantité; parce que les Espagnols nous ayant prévenus, les avoient fait transporter si loin dans les terres, que nous n'osions les y aller prendre avec

aussi peu de monde que nous étions, ne connoissant pas encore assez à fond leur poltronnerie.

Depuis le Realeguo jusqu'à Panama, il y a quantité de petits Ports dont il faut avoir une parfaite connoissance pour les trouver ; car la bouque en est fort cachée, & si on les manque, il est absolument impossible de mettre à terre le long de la côte; la mer y étant toujours émue, & très-affreuse aux moindres vents de Sud-est & Sud-Ouest qui y battent.

J'ai observé en cette mer, à la différence de celle du Nord, que quelque violent qu'ait été le vent, dès le moment qu'il cesse, la mer devient aussi calme que s'il n'avoit jamais soufflé ; au lieu que dans l'autre, quoiqu'il soit tombé, elle ne laisse pas de demeurer plusieurs jours dans la même agitation où le vent l'avoit mise. J'ai aussi remarqué que les grains qui se forment sous le vent, sont beaucoup plus à craindre dans la premiere, que ceux qui paroissent au vent ; au lieu que dans l'autre un Vaisseau ne se défie ordinairement que de ceux qui s'élevent au vent à lui, à moins que les vents ne soient dans une extrême variation. Ces

deux

deux mers ont encore cette différence entr'elles, que celle du Sud est assez pacifique au large, & extrêmement impétueuse le long de la côte; au lieu que celle du Nord est souvent fort grosse au large, & presque toujours calme le long des terres.

La mer du Sud nourrit en plusieurs endroits de son sein une très-grande quantité de serpents marbrés, & qui ont la plupart environ deux pieds de longueur. Leur morsure est tellement vénimeuse & mortelle, que quand on en est une fois atteint, il n'y a aucun remede humain qui puisse garantir le malade d'une mort prompte & subite; & il y a ici une particularité assez surprenante, c'est que quand la mer, par l'impétuosité de ses vagues, jette ces reptiles contre quelque banc, ils n'ont pas plutôt touché le sable, que quoiqu'ils ne sortent point de l'eau, ils meurent sur le champ.

Le 9 ayant toujours fait route le long de la côte, nous descendîmes à terre cinquante hommes de nos trois Canots pour aller prendre la Ville de l'Esparso, à trois lieues de la Caldaira, qui est son embarcadere. Nous en prîmes au tiers du chemin les Vigies qui

nous apprirent qu'outre les Habitants de la Ville, il étoit venu de Carthagene à leur secours cinq cents hommes qu'ils y avoient appellés, sur l'alarme qu'ils avoient prise de nos deux Barques qui avoient pris fond en cette Baie, dont elles ne faisoient que de partir. Cela nous obligea, nous voyant peu de monde, de remettre cette expédition à une autre fois, & nous retournâmes sur nos pas; mais ce fut dans une si grande nécessité de vivres, que nous fûmes contraints de tuer & de manger les chevaux de ces Vigies, après quatre jours d'une abstinence fort étroite; & ce festin qui n'étoit pas le premier que nous avions fait de cette sorte de mets, ne fut pas aussi le dernier.

La Caldaira est une baie qui porte le nom de six magasins, qui sont à trois lieues ou environ à l'Est de sa bouque, & sur le bord de l'embarcadere de l'Esparso. Cette baie, que quelques Géographes nomment *Nicoya*, est un des beaux Ports du monde. Son entrée est pourtant fort large; mais en récompense elle a au moins douze lieues de profondeur, & elle renferme quantité d'Isles de diverses grandeurs. Il n'y a de tous les vents que celui d'Est qui

y peut nuire, le fond de la baie est ouvert par de très-belles rivieres qui s'y déchargent, & qui conduisent à plusieurs Bourgs, Hatos & Sucreries dont ce pays est tout rempli. On peut choisir les mouillages selon la longueur des cables, c'est-à-dire, depuis dix brasses en augmentant par cinq jusqu'à cent, & le fond y est aussi très-bon. J'oubliois à remarquer que les six magasins de la Caldaira, dont je viens de parler, ont été bâtis en partie par les Habitants de Carthagene, qui en font aussi leur embarcadere, pour l'utilité du commerce qu'ils faisoient avec ceux de la côte du Perou, avant que nous fussions venus les effaroucher.

Le 10 nous étant rembarqués dans nos Canots, nous allâmes à une grosse Bananerie qui est dans la même Baie : c'est un plant d'arbres fruitiers qu'on nomme *bananiers*, & les fruits *bananes*, & nous en chargeâmes nos Canots pour notre subsistance. En y mettant à terre nous prîmes les vigies de la petite Ville de Nicoya ; mais comme nous en étions éloignés, nous n'eûmes pas pour l'heure le dessein d'y aller, & nous fîmes route pour la pointe Borica, où nous arrivâmes le 14. Ce lieu est fort plaisant &

fort agréable. Nous y admirâmes entr'autres choſes une allée à cinq rangs d'arbres de cocos, qui regnent le long de l'Anſe, l'eſpace de plus de quinze lieues de chemin, avec tant de ſymmétrie, qu'encore que ce ne ſoit qu'un ſimple ouvrage de la nature, & ſans aucun ſecours de l'art, ils ſemblent y avoir été plantés à la ligne.

Ce fruit qui nous fut d'un grand ſecours dans une infinité de rencontres, croît ſur le tronc d'un arbre, qui eſt une eſpece de Palmier de vingt ou vingt-cinq pieds de haut. Il a la forme d'une noix; mais c'eſt ſans faire de comparaiſon pour la groſſeur; car il y a tel de ces fruits qui peſe quelquefois douze à quinze livres : il a la coque fort dure & aſſez épaiſſe, elle eſt couverte d'une groſſe enveloppe toute de filaments, dont l'Eſpagnol ſe ſert pour calfater les Navires, étant incomparablement meilleure que l'étoupe, qui n'eſt pas un an dans l'eau ſans ſe pourrir; au lieu que l'autre s'y nourrit & y reverdit. Quand on a fait un trou à cette noix, il en ſort un grand verre d'une liqueur qui à peu de choſe près reſſemble au petit lait pour la couleur; mais d'un goût médiocrement piquant & fort agréable;

& lorſqu'on caſſe la coque, on trouve une matiere de l'épaiſſeur d'un bon doigt, blanche & nourriſſante, adhérante & aſſez fermement attachée au dedans. Nous partîmes de ce lieu - là le 20, continuant toujours notre route le long de la terre ferme.

Le 22 n'ayant plus rien de quoi manger, nous deſcendîmes à terre ſoixante hommes de nos trois Canots, pour en aller chercher, & après avoir fait une lieue de chemin, nous prîmes une très-belle ferme avec deux priſonniers; qui nous dirent que nous étions à une lieue & demie de la petite Ville de Chiriquita, & qu'il y avoit là ſept cents hommes; ce qui fit que nous nous emparâmes au plus vîte de ce que nous pûmes de vivres, pour les porter où étoient nos Canots. Mais en y retournant nous trouvâmes quatre cents Cavaliers qui nous avoient coupé chemin, & qui nous attendoient. Nous nous battîmes contre eux toujours en retraite juſqu'au bord de la Mer, ſans avoir perſonne de bleſſé qu'un ſeul homme au doigt. Ils nous firent quantité d'appels, & nous défioient avec menaces d'aller à leur Ville; à quoi nous ne manquâmes pas de ſatisfaire quelques

jours après. Cependant nous reprîmes la route de notre Isle Saint Juan, où étant arrivés le premier Janvier 1689, nous trouvâmes notre Navire, & nos deux Barques mouillées.

Le 5 nous partîmes huit Canots armés de deux cents trente hommes, pour aller voir en face les Bourgeois de Chiriquita, & leur rendre la visite qu'ils nous avoient faite. Comme l'Isle de S. Juan n'est éloignée d'eux que d'environ vingt lieues, nous allâmes à terre de nuit dès le six jusqu'à dix ou onze heures, sans être apperçus; & comme nous n'avions point de Guide, nous marchâmes jusqu'au jour sans rien découvrir. Nous demeurâmes cachés toute la journée du 7, dans un bois, d'où si-tôt que la nuit fut venue, nous sortîmes pour nous mettre en marche, sans avoir le 8, à la pointe du jour fait plus de découverte que la nuit précédente. Nous nous recachâmes de nouveau dans une petite raque de bois, & nous y passâmes tout le jour, pendant lequel nous reconnûmes que nous nous étions mépris, en mettant à terre d'un côté de la riviere, au lieu qu'il falloit mettre de l'autre. Cette méprise ne plaisoit guere à des gens fatigués comme

nous étions, néanmoins nous ne laissâmes pas, dès qu'il fut nuit, de retourner à nos Canots, dans lesquels nous repassâmes la riviere. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, nous prîmes la Vigie de la Ville, qui nous apprit que les Espagnols en avoient sauvé tous leurs effets depuis que nous avions été à leurs Hatos.

Le 9 nous arrivâmes à Chiriquita deux heures avant le jour, nous en surprîmes tous les Habitants qui étoient depuis deux jours en contestation entre eux, pour décider à qui feroit la ronde; & après nous être assurés de leurs personnes, nous leur dîmes que c'étoit à nous à la faire, & que nous venions les en dispenser. Nous surprîmes aussi en même temps leur Corps-de-Garde, qui passoit le temps à jouer. Dès que les Factionnaires nous virent parmi eux, ils se jeterent sur leurs armes pour se mettre en défense; mais comme c'étoit un peu trop tard, nous les relevâmes encore de cette peine. Nous apprîmes d'eux qu'il y avoit dans le haut de la riviere une petite Frégate, laquelle ayant touché sur une barre de sable qui est à son embouchure, & voulant s'en débarrasser, avoit été obligée de rentrer, &

de mettre à terre les vivres dont elle étoit chargée.

Vers les deux heures après midi nous apperçûmes quelques Eſpagnols dans une maiſon écartée de la Ville, & nous partîmes au nombre de cinq pour les en faire déloger. Mais lorſque nous approchâmes de cette maiſon, ceux que nous y avions vu paroître ne s'étant montrés que pour nous attirer, en diſparurent, & dans le même moment cent vingt autres ſortirent de quelques bouquets de bois où ils s'étoient cachés, & nous inveſtirent de telle ſorte, que ne voyant nulle apparence de nous en dédire, nous réſolûmes de ne nous point laiſſer prendre vivants; & de leur vendre chérement nos vies. D'abord nous nous adoſſâmes les uns contre les autres pour faire face de tous côtés, & nous nous battîmes en cet état contre eux plus d'une heure & demie; au bout de laquelle ne reſtant plus que deux de nous en état de combattre, Dieu permit que nos gens qui étoient au Corps-de-Garde, vinrent à notre ſecours, attirés plutôt par les cris que faiſoient les Eſpagnols pour nous épouvanter, que par le bruit des armes à feu; parce qu'ils s'imaginoient, avant que d'avoir entendu

ces cris, que nous nous exercions à tirer au blanc. Quand les ennemis virent le renfort qui nous venoit, ils ſe ſauverent d'une ſi grande vîteſſe, qu'il fut impoſſible de les attraper. Ce ſecours venu ſi à propos nous ſauva infailliblement la vie; car les ennemis nous ayant déja tué deux hommes, & eſtropié un autre, il étoit impoſſible de tenir plus long-temps contre la grêle de coups dont ils nous aſſiégeoient de toutes parts. Ainſi je puis dire que je l'échappai belle, & que je ne fus garanti du maſſacre, ſans être ſeulement bleſſé, que par une protection du Ciel toute manifeſte. De la part des Eſpagnols ils en furent quittes pour trente hommes qui demeurerent ſur la place; auſſi nous défendîmes-nous en déſeſpérés, & pour tout dire en Flibuſtiers.

Cette même journée nous brûlâmes toutes les maiſons de la Ville, de crainte qu'à leur abri nos ennemis ne ſurpriſſent nos ſentinelles, & ne vinſſent la nuit nous inſulter; après quoi nous nous retirâmes tous dans la grande Egliſe, où ils n'oſerent nous venir attaquer, ſe contentant de nous tirer de temps en temps quelques coups de mouſquet, & même de fort loin.

Chiriquita eſt une petite Ville aſſiſe dans une plaine de Savanas, dont la vue n'eſt bornée que par de petits bouquets de bois fort agréables ; pluſieurs petites rivieres la coupent en divers endroits, & s'écoulent enſuite doucement dans ces Savanas pour les arroſer. Elle eſt environnée d'un grand nombre de Hatos, & ne fait d'autre négoce que celui de ſuif & de cuirs; ſon embarcadere eſt dans une riviere paſſablement grande, qu'il faut remonter près d'une lieue pour y arriver ; elle n'a qu'une paſſe à ſon embouchure, & ſans une balize les Eſpagnols même n'y oſeroient entrer. Lorſqu'on a mis à terre à cet embarcadere, il reſte encore trois lieues à faire juſqu'à la Ville, & cela par un ſi beau chemin, qu'il ne pouvoit ennuyer que des gens comme nous, qui ne penſions qu'aux moyens de recouvrer des vivres pour appaiſer la faim dont nous étions preſſés ; car, depuis le 5 que nous partîmes de notre Vaiſſeau, juſqu'au 9 que nous prîmes cette Ville, nous n'avions point mangé.

Le 10 nous en partîmes avec les priſonniers que nous y avions faits, pour aller attendre leur rançon ſur une Iſle qui eſt dans la même riviere. Nous

choiſiſſions des Iſles plutôt que la grande terre, où étant obligés de ſéjourner long-temps, par les remiſes que nous faiſoient les Eſpagnols, nous leur euſſions donné le temps de s'aſſembler, & de nous payer tout d'un coup en nous accablant de leur grand nombre; au lieu que de ces Iſles où ils ne pouvoient venir que par Chaloupes & à découvert, nous pouvions facilement leur épargner la peine de ſe rembarquer à meſure qu'ils auroient mis à terre. Mais comme nous retournions à nos Canots, qui nous attendoient à l'embarcadere de Chiriquita, nous trouvâmes en chemin une embuſcade que nous avoient dreſſée les Habitants de cette Ville pour nous couper. Nous la forçâmes, & après que les ennemis ſe furent retirés, ils nous envoyerent un Parlementaire nous demander leurs priſonniers, proteſtant qu'ils vouloient les recouvrer, ou périr à la peine. Nous répondîmes que nous étions tout prêts à les leur rendre, s'ils vouloient venir en raſe-Savana les reprendre, & que s'ils nous tiroient un ſeul coup de mouſquet, il n'y auroit point de quartier pour eux; ce qui rabattit ſi bien leur orgueil, qu'ils ne parurent plus.

Dès que nous fûmes arrivés à cette Isle, nous envoyâmes chercher par une partie de nos Canots la Cargaison de la petite Frégate dont les Espagnols de Chiriquita nous avoient donné avis; ils y trouverent plus de cent hommes retranchés; qui néanmoins ne purent les empêcher de rapporter ce qu'ils étoient allés chercher: ils trouverent parmi le bagage des lettres qui nous apprirent entr'autres choses, que l'Amiral de la Flotte du Perou, qui étoit retourné à Lima, avoit été brûlé dans le Port du Callao d'un coup de tonnerre avec son équipage, qui n'étoit pour lors que de quatre cents hommes. C'étoit une chose d'autant plus surprenante & prodigieuse, que de mémoire d'homme on n'avoit entendu tonner dans ce pays-là, comme on n'y voit jamais pleuvoir.

Le 16 la rançon de nos prisonniers arriva, & après les avoir élargis, nous retournâmes à bord de notre Navire qui étoit toujours mouillé à l'Isle Saint-Juan. Le 20 nous arrêtâmes entre nous, qu'il étoit nécessaire de faire de grandes Pirogues, ne pouvant plus nous servir de notre Navire, faute de voiles ou de quoi en faire, encore moins de

pouvoir prendre des Vaisseaux sur les Espagnols en cette côte de l'Ouest, où ils avoient entiérement arrêté la navigation depuis que nous y courions. Le 22, nous allâmes choisir des arbres propres à faire des Canots & des Pirogues sur le bord d'une très-belle riviere qui arrose cette Isle.

Le 27, nous apperçûmes sept voiles au large, nous armâmes cinq Canots pour les aller reconnoître; & comme nous doublions une des pointes de l'Isle, nous apperçumes douze Pirogues & trois Barques longues qui en faisoient le tour terre à terre; nous estimâmes que c'étoit la Flotte du Perou qui nous cherchoit. Nous vînmes aussi-tôt en avertir nos gens, & au même temps on résolut de mettre tout ce qui étoit à bord de notre Navire dans nos deux Barques, & d'entrer dans la riviere où étoient nos atteliers, afin d'attendre les ennemis en cet endroit, où ils ne pouvoient venir nous attaquer sans perdre quantité de monde. Ce projet fut à l'instant exécuté, & après avoir abandonné notre Navire, qui ne pouvoit entrer dans la riviere, nous l'échouâmes, de crainte que les Espagnols n'en profitassent, & ne le remissent en état de naviguer, bien

persuadés que nous étions, qu'ils ne manquoient pas comme nous de voiles pour cela.

Le 28 nos Vigies nous vinrent avertir que six Pirogues venoient le long de la terre. En même temps nous mîmes cent cinquante hommes en embuscade des deux côtés de la riviere, ensuite nous en sortîmes avec deux de nos Canots, & après les avoir apperçus, nous feignîmes de vouloir nous sauver en rentrant dans la riviere, pour les obliger de chasser après nous; mais se doutant du piege, ils allerent droit à notre Navire échoué, sur lequel ils firent un fort grand feu, quoiqu'il n'y eût personne dedans, excepté un chat que nous y avions laissé. Alors ne doutant point qu'ils ne couroient aucun risque, ils l'aborderent courageusement & le brûlerent pour en avoir la ferraille, qui est une marchandise autant rare que chere en certains lieux du Perou. Le premier Février la Flotte Espagnole partit, & nous laissa en repos achever notre ouvrage, à quoi nous employâmes le reste du mois.

Nous sûmes depuis, que les ordres de l'Amiral de cette Flotte portoient, de mettre du canon de Campagne à terre,

pour démolir les fortifications qu'ils croyoient que nous avions faites en quelques endroits de cette Isle, sur le rapport que leur en faisoient les prisonniers que nous leur renvoyions, après les avoir abusés les premiers, en leur demandant lorsque nous les prenions, s'il n'y avoit point parmi eux de Maçons pour travailler à nos ouvrages, & les obligeant même quelquefois à nous donner de la brique pour leur rançon, quoique nous n'en eussions pas besoin. Il nous mourut pendant tout le mois de Février quatorze hommes.

Le 14 de Mars nous partîmes de l'Isle Saint Juan avec nos deux Barques, une demi-Galere de quarante avirons, dix grandes Pirogues, & quatre Canots légers; le tout de mapou, à l'exception de nos deux Barques. Nous gagnâmes la pointe du vent de l'Isle pour faire revue de notre monde, qui étoit affoibli de trente hommes depuis notre séparation d'avec les Anglois; en même temps on forma de nouveau le dessein qu'on avoit interrompu depuis plus de quatre mois, d'aller prendre la Ville de Grenade, distante du lieu où nous étions de deux cents lieues; ou en-

viron. Pour cela il falloit avoir des vivres pour ſubſiſter pendant le voyage, & nous n'en avions pas; ce qui nous obligea de détacher notre demi-Galere & quatre Canots, pour aller au Pueblo Nuevo en chercher, tandis que le reſte de notre monde iroit nous attendre à l'Iſle Saint Pedro, qui eſt deux lieues au vent de la riviere de Chiriquita, pour achever de mettre leurs Canots en état.

Le 6 Avril, trois heures avant le jour, étant arrivés près de la riviere du Pueblo Nuevo, par un beau clair de Lune, nous apperçumes à ſon embouchure une petite Frégate, une Barque longue & une Pirogue: nous nous approchâmes à la portée du piſtolet, dans la penſée que nous avions que c'étoit quelques-uns de nos Flibuſtiers Anglois, dont nous nous étions ſéparés. Mais nous fûmes bientôt détrompés; car après nous avoir reconnus, ils nous répondirent de toute leur volée de canon, pierriers & mouſquets; ce qui nous fit juger qu'il falloit que ce fût, comme il n'étoit que trop vrai, un détachement que la Flotte Eſpagnole avoit laiſſé en cet endroit, (après nous avoir quittés à l'Iſle Saint Juan) pour garder deux petits Bâti-

ments qui chargeoient à l'embarcadere de ce Bourg, des vivres qu'elles devoient transporter à Panama. Notre erreur fut cause que nous eûmes vingt-hommes hors de combat par cette premiere décharge, avant que nous pussions nous reconnoître. Cependant, après nous être un peu remis de notre surprise, nous nous acharnâmes contre eux avec opiniâtreté pendant plus de deux heures de temps, quoique nous n'eussions que nos fusils sans une seule piece d'artillerie. De leur côté ils se défendirent d'autant plus vigoureusement, qu'ils croyoient, après l'étonnement où ils nous avoient mis, que nous lâcherions plutôt pied. Durant le combat ils firent tous leurs efforts pour appareiller; mais nous les en empêchâmes, ne paroissant personne dans leurs enfléchures que nous ne jetassions bas, aussi-bien que leurs Grenadiers qui étoient dans leurs hunes. Mais voyant que le clair de la Lune finissoit, nous nous retirâmes hors de la portée de leur canon, tant pour panser nos blessés, qui étoient au nombre de trente-trois, outre quatre de nos hommes qui furent tués, qu'afin d'attendre le jour pour décider cette affaire dont nous ne voulions pas avoir le dé-

menti. Mais pendant cet intervalle les ennemis se mirent à couvert sous le retranchement qu'ils ont au bord de cette riviere, où les gens de terre, qui avoient entendu la nuit le combat, s'étoient aussi rendus; ce qui nous fit juger qu'allant les attaquer en cet endroit, nous n'aurions pas tout l'avantage que nous avions résolu de prendre sur eux; de maniere que le jour étant venu, nous fimes route pour aller rejoindre nos Canots à l'Isle Saint Pedro, où nous arrivâmes le huitieme.

Le 9, nous nous trouvâmes dans une extrême disette de vivres, n'ayant quoi que ce soit à manger, & nous en souffrîmes beaucoup, sur-tout nos blessés, que nous envoyâmes par notre demi-Galere (pour être plus à couvert) à bord de nos deux Barques, auxquelles nous avions donné rendez-vous dans la Baie de Boca-del-Toro. Après cela nous allâmes mettre à terre à un Bourg, dix lieues sous le vent de Chiriquita, pour y chercher des vivres. Mais n'y en ayant point trouvé, nous le quittâmes, & le 11, en revenant joindre nos Canots, nous trouvâmes, pour nous fortifier dans l'abattement où la faim nous réduisoit, le régal d'une embuscade de cinq cents

hommes, contre lesquels, malgré notre débilité, nous ne laissâmes pas de nous défendre; si bien que nous les obligeâmes de nous laisser le chemin libre, avec perte toutefois de deux des nôtres. Nous nous rembarquâmes le soir pour aller joindre nos Barques dans cette Baie de Boca-del-Toro; nous y arrivâmes le 13, & nous descendîmes à terre, où nous employâmes le temps jusqu'au 16 à chasser, principalement pour la nourriture de nos blessés, y trouvant en abondance les bêtes fauves & le gibier, dont j'ai fait mention en traversant la terre ferme.

Le même jour 16, nous en partîmes pour aller dans la Baie de la Caldaira, après avoir renouvellé notre entreprise sur la petite Ville de Lesparso dont j'ai déja parlé. Le 19, étant arrivés en cette Baie, nous mîmes à terre deux heures avant le jour, & nous arrivâmes à cette petite Ville sur les onze heures du matin; nous la trouvâmes presque abandonnée depuis que nous en avions pris les vigies, qui, comme j'ai remarqué, nous dégoûterent d'y aller par l'avis qu'ils nous avoient donné du renfort de Carthagene. Nous y fîmes néanmoins quelques prisonniers, qui nous di-

rent que tout le monde s'étoit retiré dans cette derniere Ville, qui en est distante de vingt-quatre lieues. Ainsi notre peine ayant été inutile, nous retournâmer le 20 au bord de la mer, rejoindre nos Canots.

On fait les trois lieues de distance qu'il y a de Lesparso jusqu'au bord de la mer, par un très-méchant chemin, on n'y marche pas une portée de fusil en Pays plat & uni, tout y est raboteux, & rempli de petites montagnes & de collines, de dessus lesquelles néanmoins on découvre un très-agréable Paysage. La Ville est bâtie sur une éminence, d'où l'on apperçoit assez facilement tout ce qui entre & tout ce qui sort de la Baie. Cette Ville est enfermée par une petite riviere qui en fait le tour, & quand on sort du côté de Carthagene, on rencontre de très-belles plaines coupées par des chemins Royaux, qui sont aussi-bien dressés qu'en Europe.

Le 21, nous allâmes nous envitailler des fruits de la Bananerie de cette Baie, dans laquelle nos deux Barques vinrent nous joindre. Le 22, nous fîmes assembler nos gens à terre sur une des Isles qui y sont encloses, tant pour résoudre de quelle façon on attaqueroit Grenade,

que nous voulions prendre, que pour faire la revue de la poudre qu'ils pouvoient avoir, appréhendant que plusieurs n'eussent usé la leur à la chasse. Nous fîmes ensuite des Ordonnances, par lesquelles nous condamnions à perdre leur part de ce qui se prendroit en ce lieu, ceux d'entre nous qui seroient convaincus de lâcheté, de viol, d'ivrognerie, de désobéissance, de larcin, & d'être sortis du gros sans être commandés. Après cela nous partîmes le soir de la Baie, & un coup de vent d'Est qui survint pendant la nuit nous écarta les uns des autres. A la pointe du jour nous comptâmes treize voiles, ce qui nous étonna, parce qu'il n'y en avoit que douze en toute notre Flotte ; nous fîmes signal à nos Canots, pour chasser avec nous sur celle que nous croyions être d'augmentation, & quand nous l'eûmes chassée près d'une heure, nous en apperçûmes encore cinq autres : nous joignîmes la premiere & nous apprîmes que c'étoit le Capitaine Toussé qui venoit de la côte d'Acapulco. Il avoit laissé son Navire à la cape vis-à-vis la boutique de la Baie dans laquelle nous étions, & il alloit avec ces cinq Canots chercher des Bananes, comme

nous venions de faire, n'ayant plus que très-peu de vivres à ſon bord. Il nous apprit que le Capitaine David étoit avec ſa Flotte à la côte du Sud, & que le Capitaine Suams étoit allé aux grandes Indes avec ſa Frégate.

Alors nous trouvant les plus forts, nous nous reſſouvînmes des pieces qu'il nous avoit faites, & pour lui en marquer notre reſſentiment nous l'arrêtâmes priſonnier, auſſi-bien que ſes gens qui étoient dans les quatre autres Canots que nous avions joints. Nous allâmes auſſi aborder ſon Navire, dont nous nous rendîmes les Maîtres, faiſant ſemblant de vouloir l'enlever: (notre deſſein n'étoit pourtant que de les intimider) nous les laiſsâmes quelque temps dans cette peur, après quoi nous fîmes connoître à Touſlé, que nous étions plus honnêtes gens que lui, & qu'encore que nous euſſions le deſſus, nous ne voulions pas profiter de notre avantage pour nous venger; que nous le remettions auſſi-bien que ſes gens en poſſeſſion de ce que nous leur avions ôté depuis quatre ou cinq heures. Cette modération que nous lui fîmes paroître, avec ce qu'il avoit appris de quelques-uns de nos gens, du deſſein que

nous avions fait sur Grenade, l'engagea à nous prier de souffrir son association & celle de cent quinze Anglois qu'il avoit dans son bord, à quoi nous consentîmes.

Le 25, nous partîmes tous ensemble, François & Anglois, dans nos Pirogues & nos Canots, & nous laissâmes leur Navire & nos deux Barques à l'abri du Cap blanc, qui est vingt lieues au vent du lieu où nous devions mettre à terre; donnant ordre à ceux qui étoient destinés à les garder, de partir six jours après nous, & de venir le long de la côte mouiller à l'endroit où ils verroient que nous aurions laissé nos Canots.

Le 7 Avril nous mîmes à terre en pleine côte au nombre de trois cents quarante-cinq hommes, conduits par un guide fort habile, qui nous mena au travers des bois pour n'être point découverts. Nous y marchâmes jusqu'au neuf, tant le jour que la nuit; mais malgré nos précautions nous ne laissâmes pas d'être apperçus par quelques-uns des Habitants qui pêchoient dans une riviere à quinze lieues de la Ville, & qui coururent promptement pour avertir les Espagnols de notre marche. Malgré cela ils n'auroient jamais eu assez

de temps pour détourner tous leurs biens, (marchant comme nous faiſions ſur leurs pas) ſi malheureuſement pour nous ils n'avoient pas été avertis trois ſemaines auparavant par ceux de Leſparſo, qui ayant vu notre grand nombre de Canots, s'étoient doutés de notre deſſein.

La fatigue où nous étions, jointe à une grande faim, nous obligea de demeurer le 9 au ſoir, & de coucher dans une grande ſucrerie qui n'eſt qu'à quatre lieues de Grenade, & qui étoit ſur notre chemin. Elle appartenoit à un Chevalier de Saint Jacques, que nous manquâmes de faire priſonnier en arrivant, nos jambes n'étant pas dans ce moment aſſez bien diſpoſées pour courir après lui. Le 10, nous en ſortîmes, & en approchant de la Ville nous apperçûmes de deſſus une éminence qui n'en eſt qu'à une lieue, deux Navires ſur le lagon de Nicaragua, qui emportoient, comme nous le ſûmes après, toutes les richeſſes de Grenade dans une Iſle qui en eſt à deux lieues. Nous fîmes un priſonnier dans un Bourg que nous rencontrâmes chemin faiſant. Il nous dit que les Habitants de cette Ville s'étoient retranchés ſur la place d'armes, & qu'ils

qu'ils l'avoient entourée d'une forte muraille, depuis que notre Quartier-Maître, qui s'étoit rendu à eux, les avoit avertis que nous pourrrions y aller. Il nous dit encore que ce lieu étoit muni de quatorze pieces de canon & de six pierriers; qu'enfin ils avoient détaché six Compagnies de Cavalerie, pour attaquer notre arriere-garde dans le temps que notre tête auroit attaché le combat, supposé que nous allassions à eux.

Ces avis, qui auroient sans doute donné de la terreur à tous autres qu'à des Flibustiers, ne ralentirent pas d'un moment notre dessein, & n'empêcherent point que vers les deux heures après midi du même jour, nous n'arrivassions à la Ville, où nous trouvâmes dès l'entrée du Fauxbourg une forte embuscade, sur laquelle après une heure de combat nous fondîmes avec tant de résolution, que nous passâmes sur le ventre de tous ceux qui la composoient, sans autre perte de notre côté que d'un seul homme; de-là nous entrâmes dans la Ville, à l'entrée de laquelle nous fîmes alte pour attendre la réponse de plusieurs de nos gens que nous avions détachés pour aller reconnoître les environs d'un fort que nous voyions en

droite ligne de la rue par où nous étions entrés. Un moment après il en revint une partie nous informer que le fort étoit quarré, & qu'outre la rue où nous étions, ils en avoient encore remarqué trois qui aboutiſſoient aux trois autres faces du fort, d'où les ennemis pouvoient découvrir tout ce qui venoit à eux par ces avenues, qui d'ailleurs étoient toutes commandées par leurs canons & leur mouſqueterie.

Nous ne fûmes pas long-temps à conſulter ſur le parti que nous avions à prendre. Il nous étoit aiſé de voir que nous étions trop peu de monde pour faire nos attaques par ces différents endroits. Ainſi, après avoir fait revenir le reſte de ceux que nous avions envoyés reconnoître la place, & qui s'étoient attachés à quelque légere eſcarmouche ; nous nous diſposâmes tous à donner par la ſeule rue où nous nous étions d'abord préſentés, & bien nous en prit ; car ſi nous nous fuſſions diſperſés dans les autres, les Compagnies de Cavalerie, qui étoient à notre queue & qui nous obſervoient, n'auroient pas manqué de nous enfermer ; ce qu'ils n'oſerent faire, nous trouvant tous enſemble.

Après nous être exhortés les uns les autres à combattre courageusement, nous avançâmes à grands pas vers ce lieu fortifié. Dès que ceux qui le défendoient nous virent à leur portée, ils firent un grand feu sur nous; mais s'appercevant qu'à tous les coups de canon qu'ils nous tiroient, nous faisions un salut jusqu'à terre pour laisser passer le boulet & la mitraille, ils s'aviserent de mettre de fausses amorces sur leurs canons, afin que nous relevant après cette feinte, le coup nous surprît en le faisant partir tout de bon. Lorsque nous vîmes cette ruse, nous nous rangeâmes le long des maisons, & ayant gagné une petite élévation qui formoit le parterre d'un jardin, nous les bâtimes de là si à découvert pendant une heure & demie, qu'ils furent obligés d'abandonner le terrain. A quoi nous autres Enfants perdus qui étions au pied de leurs murailles, contribuâmes de notre mieux, en les accablant de grenades que nous leur jetions incessamment, & qui les forcerent enfin à gagner l'Eglise Major, où du haut de la Tour ils nous blesserent quelques hommes. Dès que nos gens, qui étoient sur cette éminence, s'apperçurent que les ennemis

lâchoient pied, ils nous crierent de ſauter pardeſſus les murailles ; ce qu'ayant fait ils nous ſuivirent de fort piès. Ainſi nous nous rendîmes les maîtres de leur Place d'armes & par conſéquent de la Ville, d'où ils s'enfuirent après avoir perdu beaucoup de monde; de notre part il n'y eut que quatre hommes de tués & huit de bleſſés, dont à la vérité peu réchapperent. Lorſque nous fûmes entrés dans ce Fort, nous le trouvâmes d'une étendue à pouvoir contenir ſix mille hommes en bataille : il étoit environné d'une muraille telle que le priſonnier nous l'avoit rapporté, percée de quantité de meurtrieres qu'ils avoient bien garnies de monde & de mouſquets. La face qui regardoit la rue par où nous les attaquâmes, étoit gardée par deux pieces de canon & quatre pierriers qui en défendoient l'approche, ſans compter pluſieurs autres ouvertures que cette muraille avoit au pied, & par leſquelles ils avoient paſſé des croiſſants pour couper les jambes à ceux qui en auroient voulu approcher de trop près. Mais nous les rendîmes inutiles par le moyen de nos grenades qui les empêcherent de s'en ſervir.

Après avoir chanté le *Te Deum* dans l'Egliſe Major, & mis quatre vigies dans la Tour, nous dreſſâmes nos Corps-de-Garde dans de fortes maiſons, qui ſont auſſi enfermées dans la Place d'armes, & nous ramaſſâmes les munitions de guerre qui y étoient. Enſuite nous allâmes viſiter les maiſons de la Ville, dans leſquelles nous ne trouvâmes que quelques marchandiſes & des vivres que nous portâmes dans nos Corps-de-Garde.

Le lendemain au ſoir nous détachâmes un parti de cent cinquante hommes pour aller chercher les femmes, afin de les mettre à rançon, & pour nous ſaiſir des effets qu'elles avoient emportés avec elles dans une ſucrerie à une lieue de la Ville. Mais elles en étoient parties quand on y arriva, ne s'y croyant pas en ſûreté; en ſorte que le parti s'en revint ſans rien faire. Ce jour-là même nous envoyâmes un priſonnier aux Eſpagnols leur demander rançon pour la Ville, ſans quoi nous menacions de la brûler. Ils envoyerent un Padre ou Religieux parlementer, qui nous dit que les Officiers & les Habitants s'aſſembleroient pour en délibérer; mais un de nos gens qu'ils avoient pris, &

que la fatigue avoit fait demeurer en chemin, ſans que celui qui conduiſoit notre queue s'en fût apperçu, les aſſura que nous ne la brûlerions pas, parce que notre deſſein étoit de repaſſer quelques mois après à la mer du Nord par le Lagon, & de reprendre dans cette Ville les choſes néceſſaires pour notre paſſage, que nous n'aurions pas retrouvées ſi nous y avions mis le feu; de maniere que cet homme les ayant raſſurés; ils ne ſe mirent plus en peine de nous faire de répdnſe à la propoſition du rachat de la Ville; ce qui obligea enfin quelques-uns des nôtres les plus déterminés, d'y mettre le feu par dépit.

L'occaſion qui ſe préſentoit de repaſſer à la mer du Nord par ce Lagon qui va s'y rendre, nous eût été alors très-favorable, & nous ne l'euſſions pas manquée, ſi nous euſſions trouvé des Canots en ce lieu pour aller prendre les deux Bâtiments & les richeſſes de la Ville, qu'ils avoient tranſportées dans l'Iſle dont j'ai parlé & qui eſt dans le même Lagon. Nous euſſions été entiérement conſolés du chagrin que nous avions d'avoir manqué la Flotte devant Panama: mais le terme des miſeres & des périls que notre deſtinée nous réſer-

voit n'étant pas encore accompli, nous ne pûmes profiter d'une occasion si avantageuse pour nous tirer de ces régions-là, qui, quoique très-charmantes & très-agréables pour ceux qui y sont établis, paroissoient bien différentes à une petite poignée de gens comme nous, sans Vaisseaux, la plupart du temps sans vivres, & errants au milieu d'une foule d'ennemis qui nous obligeoient de nous tenir perpétuellement sur nos gardes, & qui nous enlevoient, autant qu'ils pouvoient, les moyens de subsister.

Grenade est une Ville grande & spatieuse, située dans un fonds, en l'abordant par le côté de la mer du Sud; les Eglises y sont magnifiques, & les maisons assez bien bâties; il y a plusieurs Couvents de l'un & de l'autre sexe; la grande Eglise Major est renfermée dans l'une des extrêmités de la Place d'armes, le Pays d'alentour est assez destitué d'eau, n'y en ayant point d'autre que celle du Lagon de Nicaragua sur le bord duquel la Ville est assise. On voit aux environs quantité de belles sucreries, qui ressemblent plutôt à de petites bourgades, qu'à des maisons particulieres; entr'autres celle qui appartenoit à ce Chevalier de Saint Jacques,

chez qui nous avions couché, & dans laquelle il y a une Eglise fort jolie & fort enrichie.

Le 15 nous partîmes de cette Ville emmenant avec nous une piece de canon & quatre pierriers, comptant bien que nous trouverions de l'opposition à notre passage, avant que d'arriver au bord de la mer, dont nous étions éloignés de vingt lieues, & nous ne fûmes pas trompés dans notre attente; car les Espagnols nous attendoient au nombre de deux mille cinq cents hommes à un quart de lieue de la Ville. Ils firent d'abord leur décharge sur nous: mais ne s'imaginant pas que nous avions emmené de l'artillerie, ils en furent tellement épouvantés, qu'après avoir tiré deux coups de canon dans leur premiere embuscade, ils nous laisserent le chemin libre en cet endroit seulement. Cependant quoiqu'ils vissent quantité des leurs étendus sur la poussiere, ils ne laisserent pas toute la journée de nous dresser de distance en distance de nouvelles embuscades; mais elles n'eurent pas plus de succès que la premiere. Nous enlavâmes un de leurs hommes, qui nous dit, que dans le logis du Condador de Grenade, il y

avoit un million & demi de pieces de huit, deſtiné depuis long-temps pour le rachat de la Ville, au cas qu'elle fût priſe, & que ce tréſor étoit enſeveli dans la muraille, de façon qu'il n'y paroiſſoit rien. L'envie ne nous prit pourtant pas de retourner chercher cet argent, étant tous aſſez en peine de nous tirer des mains d'un nombre auſſi conſidérable d'ennemis que celui que nous avions ſur les bras.

Le ſoir nous fûmes obligés d'abandonner notre canon après la'voir encloué; parce que les bœufs qui le traînoient moururent de ſoif, ayant marché par une grande chaleur pluſieurs lieues ſans trouver une goutte d'eau, & par une pouſſiere qui étouffoit & les hom- & les bêtes. Mais nous réſervâmes nos pierriers, que nous chargeâmes ſur des mulets qui réſiſterent davantage à cette incommodité. Enſuite nous allâmes coucher à un très-beau Bourg nommé Maſſaya, qui eſt ſur le bord du Lagon; mais de ce lieu juſqu'à l'eau il y a tant à deſcendre, que du haut un homme ne paroît pas plus gros qu'un enfant. Les Indiens nous y reçurent à bras ouverts; mais les Eſpagnols qui s'en étoient retirés, ſachant l'extrême

ſoif qui nous tourmentoit, avoient répandu toute l'eau qui étoit dans le Bourg, eſpérant par-là nous réduire à la néceſſité d'aller nuitamment en puiſer au Lagon, pour nous y faire donner dans quelque embuſcade. Mais ces Indiens, qui vinrent au devant de nous ſe jeter à nos pieds pour nous prier de ne point brûler leur Bourg, remédierent à cet inconvénient, en nous aſſurant qu'ils nous fourniroient tout ce qui nous ſeroit néceſſaire, autant de temps que nous y reſterions, & particuliérement de l'eau. Cette ſoumiſſion nous engagea à leur accorder ce qu'ils demandoient, d'autant plus volontiers qu'ils nous avoient fait connoître en diverſes occaſions, qu'ils étoient plus nos amis que ceux des Eſpagnols.

Tous ces Indiens ſont gens miſérables, que les Eſpagnols tâchent à réduire & à s'aſſujettir peu à peu avec une feinte douceur, pour leur faire oublier les cruautés & les tyrannies qu'ils ont exercées à leur égard, & dont cependant ils ne laiſſent pas de conſerver toujours la mémoire. Ils en ont à préſent quantité qu'ils ont attirés des montagnes où ils ſe réfugioient, & ſe les ſont ſoumis de cette maniere. Ils

leur donnent des emplacements pour bâtir des Bourgs & des Villages; mais tout le travail qu'ils y font tourne au profit des Espagnols, de maniere que s'en servant comme d'esclaves, ils sont tellement las de leur domination, & même de la barbarie qu'ils ont de les faire servir de palissades quand ils nous combattent, que si nous avions été gens à les recevoir toutes les fois qu'ils se sont offerts à prendre notre parti, nous en eussions fait une armée très-considérable. Et il est certain que s'ils avoient des armes & de la protection, ils secoueroient infailliblement le joug de leurs impitoyables dominateurs, les surpassant infiniment en nombre.

Nous séjournâmes un jour seulement à ce Bourg pour faire reposer nos blessés, & il nous en mourut deux des crampes qui leur avoient retiré tous les nerfs. Elles sont si malignes pour nous en ce pays-là, que quand elles attaquent un Etranger qui est blessé, il n'en réchappe point. Il vint ce même jour un Padre de la part des Espagnols, pour nous demander un autre Padre que nous avions à eux parmi nos prisonniers, & qui avoit été pris les armes à la main, ses poches pleines de balles

empoiſonnées ; nous lui demandâmes en échange l'homme qu'ils nous avoient pris ci-devant, ce qu'il ne voulut jamais nous accorder, de maniere que nous emmenâmes le Padre avec nous juſqu'au bord de la mer.

Le 17 nous partîmes de ce Bourg, & nous allâmes coucher à un autre à trois lieues au delà. Le 18 nous en repartîmes, & comme nous ſortions d'une forêt pour entrer dans une plaine, nous découvrîmes cinq cents hommes ſur une hauteur qui nous attendoient, commandés par ce Quartier-Maître Catalan dont j'ai parlé ci-deſſus. Ils avoient arboré pavillon rouge pour nous faire entendre qu'ils ne nous donneroient point de quartier ; ce qui nous obligea de ſerrer nos pavillons blancs, & de déployer les rouges auſſi-bien qu'eux. Nous marchâmes droit où ils étoient ſans tirer, quoiqu'ils fiſſent un fort grand feu ſur nous ; & lorſque nous en fûmes à la portée du fuſil, on détach h les Enfants perdus, pour leur faire quitter le terrain : ce qui fut fait avec beaucoup de vigueur. Nous leur prîmes plus de cinquante chevaux, & en fuyant ils nous abandonnerent une partie de leurs armes, leurs morts,

& leurs blessés de qui nous apprîmes que ces cinq cents hommes étoient un renfort que ceux de la Ville de Léon avoient envoyé pour secourir Grenade contre nous, & qui s'en retournoient chez eux.

Après nous être reposés environ une heure, nous continuâmes notre chemin, & nous allâmes coucher à un Bourg dont les Habitants s'étoient retirés. Le 19, nous allâmes coucher à un Hato. Le 20, nous couchâmes à une Estancia, où nous demeurâmes quelques jours à nous délasser de la fatigue de notre voyage, & à saler des viandes pour porter à bord de nos Bâtiments, dans lesquels nous jugions bien qu'il ne devoit plus y avoir de vivres. Je partis toujours d'avance avec un parti de cinquante hommes, pour aller informer de notre retour ceux qui les gardoient. Le 26, le reste de nos gens arriva au bord de la mer, où nous nous rembarquâmes tous; nous apprîmes que quatre de nos blessés du combat de Pueblo-Nuevo étoient morts; mais c'étoit plutôt de faim que de leurs blessures.

Le 27, nous fîmes route pour le Realeguo, dans le port duquel nous

prîmes fond le 28. En y mettant à terre, les vigies du Pueblo-Viejo nous découvrirent : nous ne laissâmes pas pour cela d'y courir & d'y arriver à midi, & les Espagnols qui venoient d'être avertis se sauvoient de tous côtés. Mais en ce Pays les chaleurs sont si excessives, que la terre ne permet pas d'y marcher à cette heure-là. Aussi cherchions-nous plutôt de l'ombre ou une touffe d'herbe pour rafraîchir nos pieds, que nous ne pensions courir après eux. Nous fîmes pourtant cent prisonniers, presque tous femmes ; nous n'y séjournâmes que deux jours, & après avoir amassé les vivres qui étoient dans les maisons, & qu'un parti que nous avions envoyé chercher des chevaux nous en eût amené cent, nous en partîmes le premier Mai, & nous allâmes porter ces vivres sur le bord de la riviere du Realeguo, où étoient nos Canots, qui les portoient ensuite à bord de nos Navires, tandis que nous allions ailleurs en chercher d'autres, afin d'en amasser le plus que nous pourrions, plutôt que de les consommer à mesure que nous les portions.

Le 2 nous allâmes à une sucrerie prendre six chaudieres que nous appor-

tâmes le lendemain, le 4 nous repartîmes pour aller à un Bourg à deux lieues de Realeguo, nommé Ginandego, dont quelques jours auparavant les Habitants nous avoient priés, en se moquant de nous, de les aller voir, s'assurant sur un retranchement qui en fermoit l'avenue, & qui étoit défendu par deux cents hommes, de nous y bien recevoir. Nous y arrivâmes le 5 à la pointe du jour; mais la sentinelle nous ayant découverts, elle en avertit aussi-tôt les Espagnols, qui ne se firent pas prier pour l'abandonner, après avoir tiré sur nous quelques coups de mousquet; de sorte que pour punir leur rodomontade, nous brûlâmes entiérement leur Bourg. Nous fîmes un prisonnier, qui nous apprit que le Corrégidor de Léon, qui vouloit nous éloigner de cette côte, avoit donné ordre à tous les Indiens, que dès que nous irions en quelque lieu, ils en fissent brûler tous les vivres : ce qui pour notre malheur ne fut que trop bien exécuté, non-seulement en cet endroit, mais par-tout ailleurs, & qui fut cause en même temps de la faim & des travaux excessifs que nous souffrîmes sur cette mer tant que nous y demeurâmes.

Vers le midi du même jour il se

préſenta dans une ſavane environ huit cents hommes ſortis de Léon pour nous attaquer. La vigie que nous avions poſée au haut du Clocher du Bourg où nous étions, ſonna le Tocſin pour nous aſſembler & nous faire quitter les maiſons où nous étions diſperſés. Nous courûmes cent cinquante hommes avec des pavillons rouges pour les aller trouver: mais comme ils ne nous laiſſerent pas approcher d'eux à la portée de nos fuſils, fuyant toujours, nous fûmes obligés de nous retirer, & le 6 nous en partîmes pour aller nous embarquer, le 7 nous mîmes nos Bâtiments en carene, & nous nettoyâmes nos Canots.

Le 9 nous tînmes conſeil pour délibérer ſur le parti que nous prendrions, & nous nous trouvâmes de deux ſentiments différents. Les uns étoient d'avis de monter devant Panama, eſpérant que les Eſpagnols auroient ouvert la navigation nous ſachant éloignés d'eux. Les autres repréſentoient que ſouvent il y avoit des années où il falloit eſſuyer du côté de Panama huit mois d'un très-miſérable temps de pluies & de vents de Sud qui y regnent, & que celle-ci en pouvoit être une; qu'ainſi il leur ſembloit plus à propos de deſcendre

plus bas à l'Oueſt, pour hiverner ſur une Iſle, & y attendre le beau temps.

Ces deux différents avis furent ſuivis, & chacun s'étant rangé de celui qui lui agréoit le plus, on ordonna dès le lendemain aux Chirurgiens de faire leur rapport de ceux d'entre nos bleſſés qui en demeureroient eſtropiés, afin de les récompenſer avant que de nous ſéparer. Ils nous rapporterent qu'il y auroit quatre eſtropiés & ſix incommodés, nous donnâmes à chacun de ceux-ci, ſix cents pieces de huit, & aux Eſtropiés, mille, comme nous l'avons toujours pratiqué en cette mer, & tout l'argent que nous y avions amaſſé fut appliqué à cette récompenſe. Le 12 nous partageâmes les Barques & les Canots, & nous nous trouvâmes cent quarante-huit François pour monter devant Panama, (ſans y comprendre l'équipage Anglois du Capitaine Touſlé) & cent quarante-huit autres François pour deſcendre à l'Oueſt. Le 13 nous partageâmes nos vivres, & nous nous ſéparâmes en deux bandes. Ces derniers ſe mirent ſous la conduite du Capitaine Grogniet; & nous qui montions à Panama, ſous celle du Capitaine Touſlé. Cette ſéparation faite, nous allâmes mouiller à une Iſle qui eſt

à demi-lieue de celle où nous laiſſions les autres, pour y faire de l'eau & du bois. Le 16, le Capitaine Grogniet nous envoya ſon Quartier-Maître pour nous prier de ne mettre aucun de nos priſonniers à terre, de crainte qu'ils n'informaſſent les Eſpagnols de notre ſéparation; parce que dans le deſſein qu'il avoit de faire deſcente chez eux, il appréhendoit que de pareils avis ne les rendiſſent plus réſolus & plus hardis à le traverſer.

Le 19 nous appareillâmes & nous fîmes voile pour la côte de Panama, avec le Navire du Capitaine Touſlé & une Barque; nous portâmes à l'Eſt-Sud-Eſt, au Sud-Sud-Eſt & au Sud-Sud-Oueſt juſques à minuit, que nous fûmes pris d'un grain qui nous fit amener juſques au 20 à midi. Alors le vent ſe modéra, & nous fîmes l'Eſt-Sud-Eſt, juſques au 23, que nous mouillâmes dans la Baie de la Colebra pour y faire de l'eau, nous y paſsâmes la journée à varrer & à prendre des Tortues qui abondent en cette petite Baie. Elles ſont de diverſes grandeurs, & nous en avons trouvé d'une ſi grande eſpece, qu'il n'en falloit qu'une ſeule pour raſſaſier 50 perſonnes en un jour. Le 24 nous mîmes cent cinquante hommes à terre pour

voir ſi nous ne découvririons pas quelque Ville ou quelque Bourg, n'ayant point de Guide pour nous conduire dans ce Pays. Et après avoir marché environ une lieue, nous rencontrâmes trois Hatos fort proches les uns des autres, dans leſquels ayant trouvé abondamment à manger, nous y reſtâmes jusques au 26 que nous revînmes à bord, où le Capitaine Touſlé nous propoſa d'aller prendre la Ville de la Villia, qui eſt à trente lieues ſous le vent de Panama. Chacun y conſentit, & le ſoir nous levâmes l'ancre, du vent de terre, qui nous ſervit juſqu'au 27 à midi que nous eûmes un très-gros temps de Sud-Eſt, accompagné de pluie, juſquès au 28 au ſoir qu'il ſe calma. Tout le 29, le vent d'Oueſt nous favoriſa, & nous fit voir ſur le ſoir le Cap blanc. Le 30 nous eûmes aſſez beau temps; mais le 31 deux heures avant le jour, nous en eûmes un très-mauvais, qui nous contraignit de tout amener & de mettre à la cape. Le tonnerre tomba ſur le bout de notre grande vergue; cependant il ne l'endommagea pas beaucoup. Le premier Juin le vent s'étant modéré, nous fîmes route à l'Eſt-Sud-Eſt; le 2 ſur le midi nous entrevîmes la terre,

mais elle étoit si couverte de brouillards, que nous ne pûmes connoître quel lieu c'étoit ; nous fîmes l'Est-Quart-Sud-Est pour l'approcher. Le brouillard s'étant un peu dissipé, nous reconnûmes que nous étions entre la baie de Boca-del-Toro & la pointe Borica ; ensuite nous fîmes le Sud-Quart-Sud-Ouest pour nous mettre au large ; & après, le Nord-Est pour attraper l'Isle Saint Juan de Cueblo.

Le 7 nous terrîmes à l'Isle Montosa, six lieues au Sud de celle de Saint Juan ; nous mîmes trois Canots dehors avec lesquels nous allâmes faire le tour de cette derniere, & nos Bâtiments allerent mouiller à une autre petite Isle qui en est à demi-lieue à l'Est. En faisant le tour de celle de Saint Juan, nous ne trouvâmes qu'un de nos prisonniers qui s'étoit sauvé d'avec nous lorsque nous y étions, & qui n'ayant pu passer à la grande terre, revint à nous. Nous retournâmes le 10 à nos bords. Le 11 nous fîmes nos eaux & notre bois, & nous nettoyâmes nos Canots. La nuit suivante il s'éleva un vent de Nord qui cassa nos cables, & qui pensa nous jeter sur un récif : mais par bonheur le vent se tournant & se jetant sur la ter-

re, fit que nous appareillâmes & que nous allâmes mouiller au large. A la faveur des éclairs nous apperçûmes nos Canots, dont les grêlins étoient caſſés, & qui alloient être jetés par les vagues ſur le récif, ſi nous n'avions été les ſauver, à l'exception toutefois d'un que nous ne pûmes empêcher de s'y aller briſer, & le 12 nous allâmes draguer nos ancres.

Le 13 nous appareillâmes faiſant route pour la Villia, pouſſés d'un vent largue d'Oueſt-Sud-Oueſt. Le 15 nous découvrîmes la terre, & nous reconnûmes que c'étoit le Cap appellé le *Morne à Puercos*; enſuite nous reportâmes au large du vent de terre, juſqu'au ſoir que le Ciel ſe brouilla de telle ſorte, que nous fûmes juſques au 18 à mâts & à cordes d'un vent de Sud-Oueſt, avec une pluie épouvantable qui ne ceſſa qu'à midi, que le temps s'appaiſa. Alors nous reconnûmes trois rochers nommés *les trois Freres*, qui ſont à quelques lieues ſous le vent de la Baie de la Villia où nous allions. Le 19 nous vîmes la pointe Mala, qui fait celle de deſſous le vent de cette Baie, & nous portâmes toute la nuit le Nord pour aborder la terre. Le 20 à la pointe du jour, nous

nous en trouvâmes à cinq ou six lieues, nous serrâmes toutes nos voiles, à l'exception de nos civadieres, pour soutenir nos Bâtiments au courant. Le soir nous passâmes dans nos Canots, & nous nageâmes toute la nuit, après avoir donné ordre à nos Bâtiments de louvoyer en nous attendant à l'embouchure de la Baie où nous entrions.

Le 21 au matin nous reconnûmes le lieu où nous devions mettre à terre, nous mouillâmes pour attendre la nuit, & nous démâtâmes nos Canots, de crainte qu'ils ne fussent apperçus de terre. Lorsque la nuit fut venue, nous appareillâmes. Le 22 une heure avant le jour nous terrîmes ; mais notre pratique nous ayant dit que nous n'avions pas assez de temps pour arriver à la Villia avant que le jour parût, nous repoussâmes trois lieues au large où nous mouillâmes, n'y ayant par-tout dans cette Baie que 15 brasses d'eau. Le soir nous revînmes à terre, à la voile & à la nage : cependant nous ne pûmes arriver qu'à minuit, parce que les courants nous avoient été contraires. Nous descendîmes, & nous marchâmes 160 hommes droit à la Ville, & de deux Espagnols que nous trouvâmes

en chemin, nous en prîmes un qui nous dit qu'il étoit envoyé de l'Alcade Major pour vigier au bord de la mer; parce que les Habitants avoient vu au large un Navire & une Barque, dont ils s'étoient néanmoins si peu alarmés, qu'ils n'avoient augmenté leur Garde que de vingt hommes. Nous continuâmes notre chemin, & quelque diligence que nous pûmes faire, il étoit une heure de soleil quand nous arrivâmes à la Ville. Nous n'y trouvâmes aucune résistance, la moitié du monde étant alors à la premiere Messe. Nous fîmes trois cents prisonniers tant hommes que femmes, de qui nous sûmes qu'il y avoit trois Barques dans la riviere sur laquelle la Ville est assise. Nous envoyâmes aussi-tôt un parti pour les prendre; mais les Espagnols n'avoient point perdu de temps à en couler une bas, à cacher les voiles & les gouvernails des deux autres, & à couper leurs mâts à demi. En sorte que le parti passa outre, & alla donner avis de la prise de la Ville à ceux que nous avions laissés à la garde de nos Canots, qu'ils trouverent mouillés à l'embouchure de la riviere. Nous amassâmes cette journeé les marchandises que la Flotte avoit laissées

dans cette Ville, estimées par les Espagnols un million & demi, & environ la valeur de quinze mille pieces de huit en or & en argent : ce qui étoit très-peu de chose au prix de ce que nous devions y trouver, si les Espagnols de toutes ces contrées, qui sont toujours dans la méfiance des Flibustiers, n'avoient mis à couvert leurs trésors, sur lesquels plusieurs se laissent plutôt tuer, que de découvrir les places où ils les ont enterrés.

Le 24 nous envoyâmes un parti de quatre-vingts hommes conduire un pareil nombre de chevaux, chargés avec des ballots de ces marchandises, jusqu'au bord de la riviere, où nous savions qu'il y avoit deux Canots appartenants aux Espagnols. Nous voulions nous en servir pour conduire notre prise jusqu'à l'embouchure où étoient les nôtres ; mais les ennemis nous prirent un homme de cette escorte. Ce même jour nous envoyâmes une Lettre à l'Alcade Major, pour savoir de lui s'il vouloit payer rançon pour la Ville, & racheter ses marchandises. Il nous fit réponse que toute la rançon qu'il prétendoit nous donner étoit de la poudre & des balles, dont il avoit grande abondance à no-

tre

tre ſervice ; qu'à l'égard des priſonniers que nous avions, il remettoit cette affaire entre les mains de Dieu ; qu'au ſurplus ſon monde s'aſſembloit pour avoir l'honneur de nous voir. Après cette réponſe, qui irrita tous nos gens, on mit le feu à la Ville, & nous en partîmes pour venir coucher au lieu où étoit le butin gardé par nos quatre-vingts hommes : il n'y avoit qu'un quart de lieue de chemin. Nous eûmes pendant la nuit quantité d'alarmes, & le 25 nous chargeâmes les deux Canots Eſpagnols, des plus belles & des plus riches marchandiſes, ne pouvant pas tout emporter, parce que nos Canots qui étoient, comme nous venons de le dire, à l'embouchure de la riviere, & dans leſquels nous aurions pu charger le reſte, n'oſoient y monter à cauſe des embuſcades des Eſpagnols ; car, pendant que ceux qui les gardoient, eſſayoient de venir à nous ſuivant l'ordre que nous leur en avions laiſſé, ils leur avoient déja tué un homme. De ſorte que les deux Canots Eſpagnols ayant leur charge ; nous mîmes neuf hommes pour les conduire, & nous les eſcortâmes par terre tout le long de la riviere, tandis que ſix cents Eſpagnols

en faiſoient autant de l'autre côté, ſans que nous les euſſions apperçus à cauſe de l'épaiſſeur des arbres, des buiſſons & des halliers qui regnent le long du rivage. Quand nous eûmes fait environ une lieue de chemin, nous rencontrâmes un endroit ſi rempli de ces halliers, & ſi touffu, qu'il en étoit impénétrable. Nous fûmes obligés de prendre un petit détour, qui nous écarta du bord de la riviere de deux cents pas, ou environ : ce qui fut cauſe, comme on va voir, de la perte de tout le butin, & de la mort de quelques-uns de nos hommes.

En partant du lieu où nous venions de coucher, nous avions donné ordre aux Conducteurs des deux Canots, de s'arrêter dans la riviere à l'endroit où étoient les trois Barques Eſpagnoles, pour eſſayer de les emmener. Lorſqu'ils y furent arrivés, ils ſe trouverent ſurpris tout-à-coup d'une embuſcade. Pendant qu'ils ſe défendoient, le courant de cette riviere les fit dépaſſer les trois Barques, & par conſéquent les éloigna de nous. C'étoit juſtement ce que les ennemis demandoient ; car dès qu'ils les virent dans un lieu où nous ne pouvions leur donner du ſecours, ils firent ſur eux une décharge de ſoixante coups

de mousquet, dont ils tuerent quatre hommes & en blesserent un. Les autres se sauverent de l'autre côté de la riviere, & abandonnerent les Canots; douze Indiens qui se jeterent à la nage, les amenerent à terre aux Espagnols, qui couperent la tête à un de ceux de nos gens qui n'étoit que blessé, & la planterent sur un piquet, afin que nous la vissions en descendant la riviere.

Lorsque nous fûmes sortis du détour que nous avions pris, nous rejoignîmes la riviere, & nous arrivâmes au lieu où les trois Barques étoient. N'y trouvant point nos Canots, nous crûmes qu'ils étoient encore derriere; mais une heure après, nous vîmes arriver au travers des halliers, trois de ceux qui les avoient conduits, & qui revenoient au devant de nous, pour nous faire le récit de notre infortune. Ils nous dirent qu'ils avoient trouvé cachés en remontant dans les bois, les gouvernails & les voiles de ces trois Barques, dans deux desquelles nous nous embarquâmes à l'heure même, & nous envoyâmes toujours devant cinquante hommes par terre, chercher ces voiles & ces gouvernails, leur donnant signal que nous tirerions trois coups de fusil, auxquels ils

nous répondroient par un pareil nombre, pour nous marquer l'endroit où ils les auroient trouvés, afin de nous y arrêter. Mais nous n'eûmes pas plutôt tiré nos trois coups, que nous en entendîmes répondre plus de cinq cents : ce qui nous fit juger d'abord que nos gens étoient attaqués. A l'inſtant nous mîmes à terre pour les aller ſecourir ; mais le combat étoit fini lorſque nous les joignîmes. Si la riviere n'eût pas été entre les ennemis & nous, l'affaire ne ſe ſeroit pas terminée ſi-tôt. Nous trouvâmes en cet endroit un de nos gens qui s'étoit ſauvé de nos Canots avec un coup de mouſquet dans le corps ; nous le fîmes porter à bord des Barques, après avoir enlevé les agrêts qui étoient cachés dans le bois.

Dès que nous fûmes rembarqués, nous interrogeâmes un Capitaine de Cavalerie de la Villia, qui étoit notre priſonnier, pour ſavoir en quels endroits les Eſpagnols nous pouvoient encore dreſſer des embuſcades. Il nous dit que ce pourroit être vers l'embouchure de la riviere, & qu'en général il falloit nous défier de tous les lieux qui nous paroîtroient leur pouvoir donner quelque avantage ſur nous. Après cet

avis, comme la marée montoit, nous mouillâmes.

Le 26 nous mîmes à terre à l'endroit où ils avoient tué nos gens la journée précédente, nous trouvâmes les deux Canots brisés, & les corps de nos hommes, à qui ils avoient donné quantité de coups après leur mort : ils en avoient jeté un dans le feu, & mis la tête de l'autre sur un piquet, comme on nous l'avoit raconté. Ces objets outrerent si fort nos gens, qu'en même temps ils couperent la tête à quatre des prisonniers, qui furent mises aussi sur des piquets au même lieu. Nous prîmes ensuite les corps des nôtres pour les enterrer au bord de la mer, & avant que d'y arriver, nous fûmes obligés de mettre trois fois à terre, pour forcer les embuscades que nous rencontrions le long de la riviere, à l'embouchure de laquelle nous trouvâmes aussi celle dont le Capitaine de Cavalerie nous avoit avertis; mais nous nous en démêlâmes encore assez heureusement, quoiqu'avec perte de trois hommes & un blessé, nous joignîmes enfin nos Canots, où peu d'heures après un de nos blessés mourut.

La riviere de la Villia est fort grande,

& de mer baſſe, il briſe à ſon embouchure comme en pleine côte; il y a une lieue au vent un gros rocher, qui eſt jour & nuit & en toutes ſaiſons, couvert d'un nombre infini de Frégates, Maubies & grands Goziers, qui ſont des oiſeaux qui ne vivent que de leur pêche. Les grands Navires ne peuvent entrer dans cette riviere, ils ſont obligés de mouiller à une portée de canon au large, les Barques de quarante tonneaux y peuvent monter une lieue & demie. L'embarcadere de la Villia eſt encore une lieue & demie au deſſus, & la Ville eſt à un quart de lieue de ſon embarcadere. Elle eſt aſſez bien ſituée, les Egliſes y tombent preſque en ruine, quoiqu'elles ſoient fort ornées au dedans; les rues ſont fort droites & les maiſons des particuliers paſſablement belles, ſes dehors ſont occupés par quantité de hatos accompagnés de très-belles ſavanes; la Ville de Nata, qui eſt la plus voiſine de celle-ci, en eſt à ſept lieues.

Le 27, il vint à nos bords un parlementeur, pour redemander les priſonniers; nous convînmes avec lui de dix mille pieces de huit pour leur rachat, & nous le menaçâmes de leur couper la

tête à tous, ſi on ne nous les envoyoit pas le 29. Mais au lieu de nous apporter de l'argent, il revint nous dire que l'Alcade Major avoit arrêté ceux de nos priſonniers que nous avions mis à terre pour aller chercher la rançon de leurs femmes. En revanche nous coupâmes auſſi-tôt les têtes de deux autres priſonniers, & nous les donnâmes à cet homme, pour les porter à l'Alcade, en lui diſant que s'il ne faiſoit point d'autre réponſe, nous couperions celles de tous les autres, & qu'après avoir mis leurs femmes ſur une Iſle, nous l'irions prendre lui-même. Le ſoir le Parlementeur revint nous dire que toutes les rançons viendroient, & qu'outre cela ils nous donneroient par jour jusqu'à notre départ dix bœufs, vingt moutons, & deux paquets de farine, dont les moindres peſent ordinairement cent livres chacun.

Le 30, ils nous ramenerent l'homme qu'ils nous avoient pris, afin de l'échanger contre le Capitaine de Cavalerie que nous avions à eux; & comme ils étoient curieux d'avoir des armes Françoiſes, ils feignirent d'avoir perdu celles de notre homme, que nous leur fîmes payer quatre cents pieces de huit.

Ils nous demanderent à racheter une des Barques que nous leur avions prises ; moyennant six cents pieces de huit & cent livres de clous, dont nous avions grand besoin. Nous la leur rendîmes après en avoir ôté les agrêts & les ancres ; ils nous demanderent aussi un billet par lequel nous nous engagerions à ne la point reprendre, si nous la trouvions en mer, sauf à nous saisir des marchandises dont elle seroit chargée : ce que nous leur accordâmes encore.

Le soir suivant, ils nous apporterent les dix mille pieces de huit dont on étoit convenu, & ensuite nous levâmes l'ancre pour aller mouiller à l'embarcadere d'un hato, où ils devoient nous donner cent vingt bœufs salés. Le 4 Juillet nous en repartîmes, & nous allâmes mouiller à l'Isle Iguana, pour y chercher de l'eau, n'osant en aller faire à la grande terre, où quatre mille hommes nous la gardoient ; mais après avoir creusé en quelques endroits, & trouvé que l'eau en étoit saumâtre, c'est-à-dire à demi-salée, nous résolûmes, plutôt que de mourir de soif, de descendre au nombre de deux cents hommes en terre ferme, pour en faire malgré les Espagnols. Nous les surprîmes pied à terre, couchés

ſur l'herbe à trois cents pas du bord de la mer, & après un léger combat, ils lâcherent pied, voyant que nous étions gens à riſquer tout pour peu de choſe. Nous remplîmes au plutôt quelques futailles, & nous nous rembarquâmes ſans tarder.

Le 7, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile pour les Iſles des Rois. Le 9 nous mouillâmes au Morne à Puercos, quatorze lieues ſous le vent de l'Iſle Iguana, pour y faire de l'eau à notre aiſe, n'y ayant perſonne en ce lieu pour s'y oppoſer. Le 10 nous en partîmes, favoriſés d'un vent d'Oueſt, & un de nos bleſſés mourut ce jour-là. Le 13, nous découvrîmes une Iſle nommée la Galera, qui eſt toute au vent de celles des Rois. Le 14, nous commençâmes à nous ſentir des courants qui regnent toute l'année entre ces Iſles, & qui nous jeterent au large. Le 15, le vent fraîchit de Nord-Oueſt, & nous fit approcher la terre. Le 18 nous reconnûmes le Cap Pin, & nous mîmes toute la journée à la cape, de crainte d'être découverts des Habitants de pluſieurs Iſles dont nous étions environnés.

Le 21 vers le ſoir, nous nous embarquâmes dans nos Canots, & nous

terrîmes à minuit. Malgré nos précautions nous fûmes découverts par des pêcheurs d'huîtres à perles, lesquelles s'attachent en grand nombre sur des hauts-fonds de rochers qui sont autour de ces Isles. Le 22 vers le soir, nous apperçûmes de dessus une de ces Isles où nous étions descendus, une voile sur laquelle nous chassâmes, & que nous joignîmes deux heures avant le jour; en sorte que l'ayant abordée nous nous en rendîmes les maîtres. Ceux qui étoient dedans nous dirent, que les Habitants de Panama ne nous croyoient pas si près d'eux, & que comme nous venions de prendre la Villia, ils pensoient que nous irions plutôt hiverner dans l'Isle Saint Juan, sur laquelle ils s'imaginoient toujours que nous avions bâti un fort, par les feintes que nous en avions faites, & que nous faisions encore. Ils nous dirent aussi que trente-six hommes, tant Anglois que François, étoient descendus du Perou dans une Barque, pour repasser par la riviere de Boca-del-Chica dans la mer du Nord; que les Espagnols en ayant été avertis par les Indiens, avec lesquels ils avoient fait la paix depuis qu'ils nous avoient donné passage chez eux

par cette même riviere, pour entrer dans la mer du Sud, ils étoient allés au devant d'eux en grand nombre; qu'ils en avoient défait la plus grande partie, & mené un prisonnier à Panama, de plus que deux partis Anglois, chacun de quarante hommes, avoient voulu passer de la mer du Nord à celle du Sud, & qu'ils avoient été entiérement massacrés, à la réserve de quatre qui étoient aussi prisonniers à Panama; qu'enfin il y avoit dans la riviere de Boca-del-Chica une Barque qui attendoit huit cents livres d'or, tiré des mines qui en sont voisines, pour les porter à Panama.

Le même jour 22, nous revînmes à bord de nos Navires, que nous trouvâmes mouillés à la grande Isle des Rois, & nous fîmes faire par nos Charpentiers, une demi-Galere de la Barque que nous venions de prendre. Le 26, nous interrogeâmes de nouveau le Capitaine de cette Barque; il nous dit qu'on attendoit tous les jours dans Panama deux Navires chargés de farine, & qui apportoient aussi de Lima la paie de leurs soldats. Sur cet avis nous envoyâmes la demi-Galere qui venoit d'être achevée, en vigie hors des Isles. Le 30, nous sortîmes avec nos Canots, & nous

allâmes aborder à l'une de ces Isles, où nous en surprîmes un qui arrivoit de Panama. Le Maître auquel il appartenoit, étoit un Capitaine de ces Pirogues de Grecs dont nous avons ci-devant parlé, & qui venoit exprès se faire prendre, afin de tâcher par des avis artificieux de nous faire donner dans un piege dont je vais parler. Ce Capitaine contrefit d'abord le sincere, en nous apprenant plusieurs choses dont il savoit que nous étions instruits, & quelques autres dont nous pouvions l'être bientôt & facilement; entr'autres, qu'il y avoit dans la riviere de la Seppa deux Barques marchandes & une Pirogue de soixante Indiens, que les Espagnols avoient armée depuis la paix faite avec eux; que de plus, le Gouverneur de la Villia avoit mandé au Président de Panama, qu'un de nos gens qu'il avoit pris, l'avoit assuré que trente autres d'entre nous, qui n'étoient pas informés de la bonne intelligence qui régnoit entre les Indiens & les Espagnols, devoient passer de cette mer à celle du Nord, par le même chemin que nous avions tenu, & que sur cet avis le Président avoit envoyé cent hommes dans la riviere de Boca-del-Chica pour

les attendre. Mais pour parvenir à ſon but, qui étoit de nous attirer ſous les Forts de Panama, il nous dit en dernier lieu, qu'il y avoit une petite Frégate qui entroit en charge dans ſon port, & qu'une Barque longue en guerre, qui en ſortoit tous les ſoirs pour faire la ronde, y rentroit tous les matins. Nous réſolûmes de profiter de ces avis, que nous croyions ingénus, & de ne point négliger cette occaſion d'acquérir quelques vaiſſeaux dont nous avions grand beſoin.

Le 1 Août nous fîmes partir pour cet effet notre Galere, que nous envoyâmes dans la riviere de la Seppa, pour y prendre une des Barques dont ce Capitaine nous avoit parlé, & en même temps nous partîmes auſſi avec quatre Canots, pour aller faire notre priſe dans le port de Panama, accompagnés du Capitaine Grec qui vouloit nous ſervir de conducteur. Il nous fit arriver deux heures avant le jour devant la Ville, & comme la Lune étoit fort claire, nous attendîmes que quelque nuage la couvrît, pour faciliter notre approche ſans être découverts des Vaiſſeaux du Port; car nous en voyions déja un qui nous ſembloit avoir ſes voiles déferlées, &

c'étoit là le leurre & le piege dans lequel ce Capitaine nous conduisoit. Mais par un pur effet du hasard, ou plutôt de notre bonheur, nous l'évitâmes par la rencontre inopinée que nous fîmes d'une voile qui sortoit du port, sur laquelle nous chassâmes, croyant que ce fût la Barque longue qui alloit faire sa ronde, comme on nous l'avoit dit. Nous la prîmes sans tirer un seul coup, & en interrogeant le Capitaine qui la commandoit, il nous découvrit que le Président de Panama nous avoit envoyé un Capitaine Grec pour se laisser prendre, & qu'il lui avoit promis une grande récompense s'il réussissoit dans le projet qu'il avoit fait de nous perdre : que le moyen dont ils étoient convenus pour y réussir, étoit de nous conduire sous les Forts de cette Ville, dans l'espérance d'y prendre les Bâtiments dont il nous avoit entretenu, & dont celui qui nous paroissoit avoir ses voiles déferlées, n'étoit qu'un Navire feint, éloigné d'une portée de pistolet des Forts ; qu'il étoit construit sur terre ferme avec de méchantes planches mal agencées, au milieu desquelles étoient plantés des mâts garnis de quelques voiles, & que comme ces

objet étoit le plus apparent & le premier qui ſe préſentoit à la vue, il étoit indubitable que nous, qui l'aurions cru à l'eau, trompés par l'obſcurité de la nuit, n'aurions pas manqué dans l'avidité où nous étions de le prendre, de faire une paſſe-vogue deſſus, où infailliblement nos Canots euſſent échoüé tout haut en terre; que pour lors le temps qu'il eût fallu pour les déchouer, eût donné aux Eſpagnols celui de venir fondre ſur nous, & qu'il ne paroiſſoit pas douteux que vu le grand nombre qu'ils étoient dans une Ville auſſi conſidérable que celle-là, ils ne nous euſſent entiérement accablés.

Cet avis venu ſi à propos, & qui nous ſauva d'un péril certain où nous allions nous jeter, ne fut pas avantageux au Capitaine Grec, qui ayant été reconnu par le Capitaine de la Barque, pour celui dont il venoit de nous faire éviter la trahiſon, fut payé comptant de ſa peine, par une prompte mort. Après quoi nous allâmes prendre l'Iſle de Tavoga, qu'on avoit recommencé d'habiter depuis que nous étions partis de la côte de Panama.

La nuit du deux au trois nous par-

tîmes de cette Iſle, & nous allâmes prendre celle de Ottoque, qui en eſt à deux lieues Nord & Sud, & que nous trouvâmes pareillement repeuplée. Le 4, nous appareillâmes pour aller joindre notre Galere, à qui nous avions donné rendez-vous à l'Iſle de Sipilla. Mais nous la trouvâmes en chemin, avec la priſe qu'elle venoit de faire d'une des Barques qui étoient dans la riviere de la Seppa, d'où en ſortant elle avoit trouvé une embuſcade qui lui avoit tué deux hommes, & qui avoit caſſé le bras à un autre.

Le 5, nous apperçûmes cinq voiles entre Tavoga & Panama, nous portâmes deſſus & nous reconnûmes que c'étoient nos Bâtiments qui chaſſoient une Barque venant de Nata, chargée de vivres, dont le Maître voyant qu'il ne pouvoit la défendre, ſe ſauva à terre à la nage après avoir tiré quelques coups d'armes. Le 6, nous allâmes mouiller avec nos priſes à Tavoga, & de-là nous écrivîmes au Préſident de Panama, que s'il ne nous rendoit cinq priſonniers Anglois & François qu'il avoit dans ſa place, nous couperions la tête à cinquante Eſpagnols que nous avions entre les mains. Le 7, n'ayant

point de nouvelles de lui, nous levâmes l'ancre, & fîmes route pour les Isles des Rois, où nous prîmes fond le 9 pour remédier à des voies d'eau qui s'étoient faites à nos Navires; & pendant qu'on y travailloit, nous partîmes avec notre Galere & quatre Canots pour la riviere de Boca-del-Chica, tant pour savoir s'il étoit vrai que les Indiens des Sambes étoient en paix avec les Espagnols, comme on nous l'avoit assuré, que pour aller brûler ce qui étoit déja construit d'une ville nommée la *Terrible*, qu'ils bâtissoient sur cette riviere pour la garde d'une mine d'or. Nous allions aussi pour battre les cent hommes, qui selon le rapport du Grec en attendoient trente des nôtres qui devoient passer à la mer du Nord.

Le 11, nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere de Boca-del-Chica. Le soir nous y mouillâmes jusqu'à minuit, que nous levâmes l'ancre; & comme la mer montoit, nous nous laissâmes conduire dans la riviere au gré du courant. Sur les deux heures du matin, notre pratique nous croyant encore loin du lieu où il nous menoit, nous fit nager à force pour nous faire avan-

cer : ce qui nous fit grand tort; car au lieu que nous allions pour ſurprendre, nous fûmes ſurpris. En effet, un quart d'heure après nous vîmes des feux; mais il n'y avoit plus à s'en dédire. La riviere faiſoit là un coude, & la rapidité de la marée qui montoit, nous jetoit malgré nous ſur ces feux, qui avoient été allumés par les cent hommes que nous cherchions, comme nous le sûmes bientôt; parce qu'auſſi-tôt on nous demanda d'où étoient les Canots, que notre pratique leur ayant répondu par notre ordre, qu'ils étoient de Panama, ils nous demanderent encore qui commandoit, & qu'ayant été trop long-temps à chercher un nom Eſpagnol, ils firent toutes leurs décharges ſur nous. Mais deux coups de pierrier que nous leur tirâmes, les ayant fait abandonner, nous paſsâmes outre, & nous mouillâmes hors de la portée de leurs armes, en attendant que la marée baiſsât pour deſcendre; parce que ne pouvant point mettre à terre au deſſus d'eux, le Pays étant noyé de marécages, excepté l'endroit où ils étoient, nous réſolûmes de les prendre plus bas; ainſi une heure avant le jour nous repaſsâmes devant leur retranchement,

après avoir fait mettre bas tout notre monde, & tiré quatre coups de pierriers, dont nous les ſaluâmes ſi à propos, que leur ayant bleſſé beaucoup de gens, ils ne firent plus que très-peu de feu de leurs armes.

Le 12, nous prîmes ſur cette riviere une Navette avec trois Indiens, nous mîmes enſuite à terre pour aller attaquer les Eſpagnols par derriere leur retranchement, qui ne commandoit que ſur la riviere. Mais auſſi-tôt ils armerent leur Pirogue pour venir prendre les nôtres : ce qui nous obligea de nous rembarquer promptement pour les défendre, & de changer la maniere de notre attaque, en prenant réſolution d'aller à eux pardevant leur Corps-de-Garde, au pied duquel nous mîmes à terre, malgré leur feu qui ne dura pas; car celui de nos pierriers & de nos fuſils leur tuant beaucoup du monde, ils prirent auſſi-tôt la fuite, & nous abandonnerent leur retranchement, où nous trouvâmes un grand nombre de morts & de bleſſés. Nous fîmes quelques priſonniers, & entr'autres l'Alfier. Il ſe trouva parmi ceux-ci un Indien, qui aveuglé du zele qu'il avoit pour les Eſpagnols, nous prenoit pour eux, & qui en nous montrant nos

Canots vomissoit contre nous quantité d'injures. Mais nous le désabusâmes bientôt de sa bévue, & nous fîmes connoître à ce perfide, à qui nous avions autrefois fait tant de bien en passant par cette même riviere, que nous étions ses ennemis puisqu'il étoit devenu le nôtre ; enfin nous le mîmes hors d'état pour toujours de servir les Espagnols & de nous faire du mal.

Ceux que nous venions de faire prisonniers nous avertirent que nous étions découverts à la nouvelle Ville la Terrible, & nous confirmerent le massacre des trois Partis, tant de ceux qui voulurent passer à la mer du Sud, que de ceux qui vouloient retourner au Nord par cette riviere. Nous fîmes lecture d'un billet du Président de Panama, que nous trouvâmes en cette tranchée. Il s'adressoit à un Mestre de Camp qui commandoit en cette Ville, & en voici la teneur.

Lorsque les ennemis prirent la Villia, ils eurent un de leurs gens pris, qui nous a informé que trente hommes devoient se mettre en chemin par la riviere de Boca-del-Chica, pour retourner à la mer du Nord, croyant toujours être en bonne inlligence avec les Indiens. Je vous envoie

ces cent hommes, pour défaire ces ennemis de Dieu; tenez-vous bien sur vos gardes, de crainte de vous laisser surprendre, & infailliblement vos gens gagneront de quoi en les défaisant.

On peut dire ici que les prisonniers que nous faisions nous étoient de la derniere conséquence, tant pour nous donner les moyens de subsister en ces lieux, que pour nous garantir d'une infinité d'embuches & de dangers dans lesquels nous serions tombés sans eux. On voit par celle-ci que les Espagnols auroient épargné à nos trente hommes la peine d'aller jusqu'à la mer du Nord. Enfin après avoir brûlé leur Corps-de-Garde, nous prîmes leur Pirogue, avec quelques livres de poudre d'or que nous trouvâmes, & nous redescendîmes ensuite la riviere. A l'égard des trois Indiens que nous avions pris dans la Navette, nous les renvoyâmes pour dire à leurs camarades, que nous avions tué celui qui étoit avec les Espagnols, & que pour eux, nous leur avions donné quartier, parce qu'ils ne s'étoient pas trouvés dans la même faute. Nous en agissions ainsi pour tâcher de nous les rendre favorables, & de les désunir d'avec l'Espagnol.

Le 13 à midi, comme nous étions revenus à l'embouchure de la riviere, nous trouvâmes une de nos Barques à qui nous avions donné ordre de nous y venir trouver, nous apprîmes de ceux qui étoient dedans, qu'en nous attendant, deux Pirogues d'Indiens, trompées par la vue de trois ou quatre prisonniers Espagnols qu'ils avoient fait monter exprès sur leur pont, étoient venues d'elles-mêmes se livrer entre leurs mains, avec quelques livres de poudre d'or qui y furent trouvées; & qu'un de ces Indiens, fort absolu parmi les siens, étoit Porteur d'une commission du Président de Panama, pour armer plusieurs Pirogues & nous faire la guerre. Le soir nous levâmes l'ancre dans le dessein d'aller joindre nos bâtiments qui croisoient entre le cap Pin & les Isles des Rois, & qui y attendoient ceux des Espagnols qu'on nous avoit avertis devoir venir de Lima.

Le 17 au matin, nous arrivâmes à nos bords, & le soir nous prîmes fond en passant aux mêmes Isles des Rois, pour y laisser notre Barque longue en carene. Pendant notre absence nos gens avoient mis à terre sur une de ces Isles quarante prisonniers, qui ayant par hasard trouvé en ce lieu des Canots, que quelques

Espagnols avoient cachés, s'en étoient servis pour aller à Panama informer le Président de la course que nous faisions, & lui dire que les Bâtiments que nous y avions laissés n'avoient que très-peu de monde ; ce qui fit résoudre ce Président de les envoyer attaquer. Mais Dieu permit que nous revinssions à nos bords avant eux.

Le 20, nous appareillâmes pour aller en garde à Tavoga, & le soir nous mouillâmes un pied d'ancre devant le port de Panama, pour savoir ce qui s'y passoit. Nous vîmes deux Bâtiments en rade, où les Canots de la Ville alloient & venoient incessamment ; mais ne devinant pas qu'on les armoit contre nous, nous allâmes mouiller le 21 à Tavoga.

Le 22, à la pointe du jour nous apperçûmes trois voiles sur nous, sans que nous les eussions découvertes, à cause d'une des pointes de l'Isle qui nous les avoit cachées ; de sorte qu'un de nos Bâtiments, qui n'eut pas le temps de lever son ancre, fila son cable. Dès qu'ils nous virent appareiller, ils nous envoyerent quelques coups de canon ; & comme ils avoient le vent, nous ne fûmes point épargnés tant qu'ils eurent cet avantage. Nous fîmes cinq bordées

pour le regagner sur eux : ce qu'ils ne purent empêcher. Ils le perdirent par leur peu de hardiesse, n'ayant osé passer entre l'Isle de Tavoguilla & un rocher, où à la vérité il n'y avoit que la passe d'un Navire. Nous le risquâmes, & ainsi nous eûmes le vent à eux, nous nous battîmes jusqu'à midi, sans savoir qui auroit l'avantage ; & quoiqu'ils jetassent beaucoup d'artifice sur nos ponts, nous ne laissâmes pas de les désamparer. Ce qui fut cause qu'ils perdirent bien du temps à replisser leurs manœuvres, & nous en profitâmes pour les approcher ; nous jetâmes dans leur plus grand vaisseau quantité de grenades, dont une fit des effets merveilleux, en mettant le feu dans de la poudre répandue, qui brûla plusieurs de leurs gens. Cet incident fut cause que le combat fut bientôt terminé ; car nous arrivâmes en même temps sur ce Navire, qui paroissoit tout en feu, & nous l'abordâmes par ses hauts-bans de bourset, où malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent de dessus l'arriere, où ils s'étoient tous retirés, nous les obligeâmes à demander quartier, & nous nous rendîmes maîtres du Bâtiment. En même temps une de nos Barques aborda une des

des leurs, & la prit. La troisieme, qui étoit une Barque longue, & qui avoit attendu à toute extrêmité à se sauver, se fiant sur ce qu'elle alloit parfaitement bien, se voyant poursuivie par notre Galere & deux Pirogues, fut obligée d'aller échouer en pleine côte, où elle fut aussi-tôt brisée, & il ne s'en sauva que très-peu de monde.

Il y eut dans leur petite Frégate quatre-vingts hommes, tant morts que blessés, de cent vingt qu'ils étoient. Dans leur Barque, de soixante & dix, ils ne restoient que dix-neuf hommes sains; & dans leur Barque longue, nous n'en vîmes que dix ou douze se sauver à terre, tous leurs Officiers furent tués ou blessés, entr'autres le Capitaine de la petite Frégate, qui reçut cinq coups de fusil. C'étoit le même qui s'étoit si vigoureusement battu au Pueblo-Nuevo, où il en avoit déja reçu cinq autres, & qui nous avoit aussi dressé les embuscades de la Villia : mais cette derniere affaire nous défit de lui, car il mourut quelque temps après.

Pendant que nous étions occupés à raccommoder les manœuvres des prises que nous venions de faire, & à jeter les morts à la mer, nous apperçûmes

deux autres voiles qui ſortoient de Panama, & qui portoient ſur nous. Nous queſtionnâmes nos priſonniers pour ſavoir ce que ce pouvoit être; ils nous dirent qu'ils ne doutoient pas que ce ne fût du ſecours qu'on leur envoyoit. Au même inſtant nous nous aviſâmes d'une ruſe pour les abuſer, & leur faire croire que nous étions vaincus; nous mîmes pavillon Eſpagnol ſur nos Bâtiments, & ſur ceux que nous venions de prendre avec le pavillon Anglois & François en Ovcache. Dès que ces deux voiles ennemies ſe furent approchées, elles arriverent ſur notre Navire, qui les reçut d'une toute autre maniere qu'ils n'avoient eſpéré. Dans cette ſurpriſe, ils firent leurs décharges avec précipitation, & larguerent ſur la petite Frégate qu'ils croyoient encore à eux, & qui leur cria d'amener. Comme ils n'en voulurent rien faire, on jeta quelques grenades dans une de leurs Barques qui la coulerent bas, & une de nos Pirogues alla aborder l'autre, dans laquelle on trouva quatre paquets de cordes coupées d'égale longueur, qu'ils avoient préparées pour nous lier, croyant que nous étions pris. Mais ils avoient trop tôt chanté victoire, & ces cordes furent cauſe que l'on

ne donna aucun quartier à ceux de la Barque où elles étoient. Enſuite nous lûmes la Commiſſion du Capitaine de la petite Frégate, qui portoit ordre de nous chaſſer juſqu'à l'Iſle Saint Juan; & en cas d'abordage, de faire main baſſe ſur tous ceux qui ſeroient ſur les ponts de nos Navires, à l'exception de nos Chirurgiens qu'ils vouloient conſerver pour eux. Enfin cette Commiſſion portoit encore, que les Compagnies de Cavalerie marcheroient le long de la côte, pour prendre garde qu'aucun de nous ne pût ſe ſauver à terre dans quelque Canot.

Le 23 comme nous faiſions route pour aller mouiller à Tavoga, nous apperçûmes une autre voile qui alloit rentrer dans Panama, nous chaſsâmes deſſus & nous la prîmes; c'étoit une Chaloupe que le Préſident avoit envoyée pour lever notre ancre que nous n'avions pas eu le temps de haler le jour précédent : ce qu'il avoit ſu par le moyen d'un Canot, qui ayant paſſé par-là en avoit vu la Boué. Tout fatigués que nous étions de tant de travaux, nous ne pûmes nous empêcher de railler & de rire de ce Préſident, de nous avoir envoyé des cordes qui ſervirent à lier ſes gens, & qui envoyoit encore prendre cette

ancre pour mouiller dans ſon port notre Navire, qu'il croyoit qu'on lui amenoit. Ce même jour au ſoir nous prîmes fond à Tavoga.

Pendant tout le combat il ne nous fut tué qu'un ſeul homme; mais il y en eut vingt-deux bleſſés, du nombre deſquels étoit le Capitaine Touſlé, & ceux-ci moururent preſque tous de leurs bleſſures. Le 24 il nous en mourut un, le même jour au ſoir nous envoyâmes un de nos priſonniers au Préſident de Panama, pour lui porter une lettre, par laquelle nous lui demandions cinq priſonniers Flibuſtiers qu'il avoit, & des médicaments pour panſer ſes gens, quoique ce fût plutôt pour panſer les nôtres. Nous nous y plaignions auſſi du peu de quartier qu'il avoit fait aux trois Partis dont j'ai parlé, quand les Eſpagnols les maſſacrerent ſi inhumainement. La nuit il nous envoya le Commandant de la Seppa qui parloit un peu François, avec cette Lettre.

MESSIEURS,

Vous qui dévez ſavoir faire la guerre, je m'étonne que vous me de-

mandiez des gens qui ſe ſont rendus à nous. Votre témérité a quelque choſe de contraire à l'honnêteté avec laquelle vous devriez traiter des gens dont vous êtes les maîtres. Si vous n'en uſez pas bien, Dieu ſera peut-être pour nous dans une autre entrepriſe ; & pour ce qui eſt du peu de quartier que vous vous plaignez que nous donnons, vous en voyez le contraire par ceux que nous tenons entre nos mains depuis tant de temps. Mettez, s'il vous plait, nos priſonniers à terre, & nous les guérirons.

A cette réponſe nous lui mandâmes verbalement par cet Officier, que s'il ne nous renvoyoit nos priſonniers, nous lui enverrions les têtes de tout ce que nous avions d'Eſpagnols. Le 25 nous levâmes l'ancre, & nous mîmes à la voile, de crainte que pour réponſe il ne nous envoyât un Brûlot, comme il avoit fait aux Anglois deux ans auparavant. Le 26 au matin, nous mouillâmes aux Iſles de Pericos, qui ne ſont qu'à une lieue de Panama : vers midi nous vîmes une voile, nous l'envoyâmes reconnoître par notre Galere ; c'étoit notre Barque longue qui venoit de carener, & dans laquelle il y avoit ſoixante hommes

qui ne s'étoient point trouvés au combat. Il nous mourut cette journée deux de nos bleſſés, & tous de légeres bleſſures. Mais il ne faut pas s'en étonner, toutes las balles des Eſpagnols étoient empoiſonnées.

Le 27 au matin il nous vint un Parlementeur de la part de l'Evêque, qui ſe mêloit de cette affaire; car il avoit obligé le Préſident d'armer contre nous. Cet homme nous apportoit une lettre conçue en ces termes.

MESSIEURS,

Quoique M. le Préſident vous ait écrit aſſez bruſquement, je vous prie avec inſtance de ne pas répandre davantage le ſang des innocents que vous avez entre vos mains, ayant tous été en guerre par force contre vous. Il obéit aux ordres du Roi, qui lui défend de rendre des priſonniers de guerre; je ferai mes efforts pour vous faire rendre vos gens; fiez-vous à ma parole, & vous ſerez contents.

Je vous donne avis que tous les Anglois ſont Catholiques Romains, qu'il y a à préſent une Egliſe à la Jamaïque, & que les quatre que nous avons s'étant convertis, veulent demeurer avec nous.

Nous vîmes bien que c'étoit une défaite pour ne pas rendre nos gens, & ce refus couvert, joint au chagrin que nous causoit la perte de ceux des nôtres qui mouroient incessamment par la violence du poison dont leurs blessures étoient envénimées, nous fit prendre, quoiqu'avec peine, le résolution d'envoyer au Président vingt têtes de ses gens dans un Canot; & nous lui fîmes dire que si le 28 il ne nous renvoyoit nos hommes, nous lui ferions porter les têtes de tout ce qui nous restoit de prisonniers. Ce moyen étoit à la vérité un peu violent; mais c'étoit l'unique pour mettre les Espagnols à la raison, nous les connoissions gens à nous mépriser sans cette fermeté, & à nous abymer en peu de temps, pour peu de tiédeur que nous eussions fait paroître.

Le 28 à la pointe du jour un Parlementeur nous ramena nos cinq hommes, savoir un François & quatre Anglois; il nous apporta aussi quantité de rafraîchissements pour nos blessés, avec la Lettre suivante.

JE vous envoie tous les prisonniers que j'avois dans ma place; si j'en avois davantage je vous les renverrois de mé-

me, & à l'égard de ceux que vous avez entre les mains, je mets cela à votre honnêteté & suivant l'usage de la guerre.

Nous lui envoyâmes une douzaine des plus blessés, & nous lui fîmes cette réponse.

LETTRE

Pour le Président de Panama.

SI vous en aviez usé de la sorte lorsqu'on vous redemanda les cinq prisonniers que vous nous renvoyez à présent, vous auriez sauvé la vie à ces misérables dont on vous a envoyé les têtes, & que vous avez bien voulu faire périr. Nous vous renvoyons en échange douze de vos hommes, & nous vous demandons vingt mille pieces de huit pour la rançon de ceux qui nous restent, sinon nous les mettrons hors d'état de nous renvoyer des balles empoisonnées : ce qui est une contravention si manifeste aux loix & aux maximes de la bonne guerre, que si nous en voulions faire le châtiment suivant la rigueur des regles qu'elle nous prescrit, nous ne donnerions quartier à pas un de vos gens.

Nos cinq hommes que l'Eſpagnol nous avoit ramenés, nous confirmerent encore le maſſacre des trois Partis dans la riviere de Boca-del-Chica, dont ils avoient été témoins oculaires. Vers le midi du même jour 28, nous levâmes l'ancre, & nous allâmes mouiller à Tavoga pour y faire de l'eau. Pendant que notre accommodement ſe faiſoit avec les Eſpagnols pour le rachat de leurs priſonniers, nous leur demandâmes auſſi la traite, qu'ils nous accorderent en nous envoyant tous les jours quantité de Canots remplis de marchandiſes & de rafraîchiſſements qu'ils nous donnoient à très-bon marché, à l'exception de la farine, du biſcuit, de la viande & des autres vivres qui peuvent ſe garder. On en ſent bien la raiſon.

Le 29 le Parlementeur revint, qui nous rapporta qu'il avoit fait quêter dans la Ville pour la rançon, & que l'on n'avoit pu ramaſſer que ſix milles pieces de huit : mais comme nous étions preſſés de partir, nous lui dîmes qu'il nous en envoyât dix mille, ou que nous les irions prendre nous-mêmes dans la Ville. Cette fanfaronnade fit que le premier de Septembre il vint un Canot nous dire, que le lendemain une Barque nous

apporteroit ce que nous demandions, & le 2 un de nos blessés mourut.

Le 3 ne voyant rien venir de Panama, nous appareillâmes & nous entrâmes dans le port, où après avoir hissé pavillon au grand mât, nous tirâmes un coup de canon; ils répondirent à notre signal en arborant pavillon blanc sur un des bastions du Fort, pour nous avertir que l'argent n'étoit pas encore prêt; ce qui nous obligea de sortir, & de tenir toute la nuit à la cape devant l'entrée du port. Le 4 il vint un Chevalier de Malte avec une Barque, apporter les dix mille pieces de huit, & reprendre les prisonniers. Le 5 nous allâmes mouiller à Ottoque pour y prendre des vivres, & le 7 il nous mourut deux hommes.

Le 8 les Indiens qui nous avoient servi de guides pour passer de la mer du Nord en celle du Sud, & qui ne nous avoient pas quittés depuis, furent pris ou massacrés par les Espagnols sur cette Isle d'Ottoque, en vengeance du service qu'ils nous avoient rendu. Le 9 au matin nous mîmes cinquante hommes à terre pour chercher si on pourroit trouver le lieu où s'étoient retirés les Espagnols, que nous ne trouvions point dans

leurs habitations, & pour ſavoir ce qu'ils avoient fait de ces Indiens; mais on ne trouva que leur argent & leur bagage qu'ils avoient ſauvé ſous une voûte.

Sur le midi du même jour le Capitaine Touflé mourut de ſa bleſſure, on le jeta à la mer, comme il l'avoit demandé, avec les cérémonies que l'on pratique en ces occaſions. Le 10 nous levâmes l'ancre, & nous vînmes mouiller aux Iſles des Rois. Le 12 il nous mourut encore un bleſſé. Le 17 nous ſortîmes avec la petite Frégate & la Barque longue, pour aller voir dans le port de Panama s'il n'y avoit point de Bâtiments qui puſſent nous venir importuner pendant que nous carénerions; nous eûmes du vent de Nord-Oueſt, qui fut cauſe que nous n'arrivâmes aux Iſles de Pericos que le 19. Quand nous fûmes ſous les Forts de cette Ville, nous carguâmes nos baſſes voiles, & comme les Eſpagnols nous virent de côté en travers, ils nous envoyerent trois coups de canon après avoir arboré pavillon de Bourgogne ſur le Baſtion du vent: mais ayant reconnu qu'il n'y avoit là aucun Vaiſſeau que nous duſſions appréhender, nous nous mîmes à croiſer de Tavoga à Sipilla

nous obstinant à garder les deux Bâtiments qui devoient venir de Lima, & cependant nous envoyâmes une de nos Pirogues avertir nos gens de mettre en carene, les assurant qu'il n'y avoit rien à craindre de Panama. Nous eûmes un très-mauvais temps dans le Canal, les vents faisoient le tour du compas avec des tourbillons si violents, qu'ils rendoient la mer épouvantable. Le 28 le temps étant calmé, nous apperçûmes une voile le long de la grande terre, après laquelle nous envoyâmes deux Pirogues. Elle voulut entrer dans le port de Panama; mais le Fort ayant fait feu sur elle, croyant que c'étoit un de nos Bâtiments, elle dépassa le port & nos Pirogues la prirent. Elle venoit de Nata, & étoit chargée de vivres & sucreries qu'elle portoit à nos ennemis qui eurent la charité de nous les renvoyer.

Le 11 Octobre n'ayant rien vu de ce que nous attendions, nous fîmes route pour les Isles des Rois, & comme la lune étoit forte, les courants l'étoient aussi; ce qui nous obligeoit de mouiller dans le Canal à toutes les marées contraires, depuis vingt brasses d'eau jusques à quarante. Nous arrivâmes le 16 à l'Isle du Carénage, où

nous trouvâmes nos Bâtiments prêts.

La mer des environs de ces Isles des Rois dont j'ai tant parlé, est remplie de Baleines prodigieusement grosses; elles sont tourmentées par un poisson appellé *Espadon*, qui leur fait une guerre perpétuelle, en les piquant sous le ventre d'une arête faite en façon de sabre, dont il a la tête armée; ce qui fait faire à ces monstrueuses bêtes, des sauts & des bonds qui les élevent incessamment hors de l'eau. Passant d'un grand poisson à un petit, je dirai qu'outre les Huîtres à perles qui y sont en quantité, il y en a d'autres qui sont bonnes par excellence, & si grosses qu'on est obligé de les couper en quatre pour les manger; elles sont d'une blancheur extraordinaire lorsqu'elles sont cuites.

Le 18 nous en partîmes, & nous fîmes route pour les Isles qui sont au large, où nous prîmes fond le 19 au matin, & le 20 nous en repartîmes avec notre Galere & deux Pirogues, pour aller prendre une Sucrerie qui est à deux lieues sous le vent de Panama; donnant ordre à nos Navires d'y venir mouiller trois jours après nous. Nous prîmes cette Sucrerie, & tout son monde, qui nous dit que le Courier de

Chiriquita étoit arrivé à Panama, & avoit rapporté qu'il y avoit deux Bâtiments & deux Barques de Flibustiers mouillés à l'embarcadere de sa Ville pour y faire des viandes; ce qui nous surprit un peu, ayant peine à nous persuader que ces Flibustiers eussent voulu quitter une aussi bonne côte que celle du Perou, où nous savions qu'ils étoient allés, pour venir à celle-ci qui l'est beaucoup moins, quoiqu'il n'y ait de différence que par rapport à l'abondance & à la qualité des vivres qui y croissent. J'en ferai mention dans la suite. Ces prisonniers nous dirent aussi, comme il étoit vrai, qu'une Galere que nous savions bien qu'on bâtissoit à Panama, étoit achevée, qu'elle bordoit cinquante-deux avirons, & étoit armée de cinq pieces de canon & de quarante pierriers; qu'il étoit venu tant de Carthagene que de Porto-Bello, cinq cents hommes pour l'armer aussi-bien que deux Pirogues, & qu'ils épioient le temps que nous eussions passé devant leur port à notre ordinaire, afin d'en sortir de nuit, pour aller surprendre en notre absence nos autres Bâtiments qu'ils croyoient encore en carene.

Le 24 nous mouillâmes à Ottoque

pour y recueillir le Mays & le Ris qui étoient encore ſur pied. Le 26 dans le doute où nous étions qu'il y eût des Flibuſtiers à Chiriquita, comme ces priſonniers venoient de nous le dire, nous y envoyâmes une Barque pour les avertir, en cas qu'ils y fuſſent, que nous irions les trouver auſſi-tôt que nous aurions pris quelques vivres le long de la côte. Le 29 nous mîmes dix-neuf de nos priſonniers à terre, & nous appareillâmes d'un vent d'Eſt. Le 30 au matin, étant vis-à-vis la baie de la Villia, nous ſerrâmes nos huniers de crainte de la dépaſſer; le ſoir nous nous embarquâmes dans nos Canots, & le 31 à minuit nous mîmes à terre. La ronde nous y découvrit, ce qui nous fit hâter le pas pour arriver à cette Ville avant qu'ils euſſent le temps de ſe préparer; mais notre pratique nous ayant égarés, il paſſa une autre ronde, qui nous appercevant voulut ſe ſauver. A l'inſtant nous fîmes feu deſſus, nous en démontâmes trois, & nous en fîmes un priſonnier. Celui-ci nous dit que nous étions encore à trois lieues de la Villia, & que nous n'étions point dans le chemin, que tout le monde y étoit ſous les armes, & qu'il y avoit un ſecours de

ſix cents hommes envoyés de Panama. Cet avis nous arrêta tout court, & nous obligea de retourner; parce que nous connûmes bien que nous étions découverts, & qu'ainſi nous perdrions nos peines avant que de nous rembarquer, nous allâmes manger dans une Eſtencia, qui étoit à une demi-lieue du bord de la mer, d'où l'Eſpagnol nous reconduiſit en chargeant de temps en temps notre queue juſqu'à ce que nous euſſions rejoint nos Canots, dans leſquels nous étant rembarqués, nous nous trouvâmes ſi las & ſi fatigués, que nous attendîmes le lendemain pour aller joindre nos Bâtiments. Mais les Eſpagnols s'en étant apperçus, firent tant de feu ſur nous, qu'ils nous obligerent d'aller mouiller plus au large.

Le 2 Novembre nous rejoignîmes nos Navires qui croiſoient en cette Baie. Le ſoir nous prîmes fond entre l'Iſle Iguana & la grande terre, vis-à-vis de quelques Hatos, à deſſein d'y aller chercher des viandes. Le 3 à midi nous mîmes pour cela à terre, où nous trouvâmes les Eſpagnols aſſemblés, contre leſquels nous nous battîmes une demi-heure; ils nous tuerent un homme & nous en bleſſerent un autre. Cette

rencontre ne nous empêcha pas d'aller au prochain Hato, où nous ne trouvâmes pourtant point de bêtes, les Espagnols les ayant emmenées & chassées devant eux; nous y couchâmes cette nuit, & les Espagnols ne nous laissant point en repos, nous fûmes obligés vers le minuit de faire une sortie sur eux, & ils nous céderent le terrain.

Le 4 nous revînmes à bord, apportant seulement quelque peu de rafraîchissements pour nos blessés, & le soir nous appareillâmes d'un vent d'Ouest, portant notre bordée au large jusques au 5 à midi que nous revirâmes à terre. A minuit nous fîmes le Sud-Sud-Est, au plus près du vent, jusqu'au 6 que nous reportâmes à terre. Sur le minuit du 6 au 7, nous découvrîmes une voile & nous la joignîmes: c'étoit la Barque que nous avions envoyée à Chiriquita, & qui ayant trouvé un très-mauvais temps, avoit été obligée de relâcher sous le Morne ou cape à Puercos. Le 10 ne pouvant doubler ce Morne à pointe de bouline, à cause des vents d'Ouest, nous envoyâmes notre Galere à Chiriquita; au lieu de notre Barque. Nous fûmes jusques au 12 à doubler le Morne, & nous

eûmes pendant la nuit un grain qui nous fit faire vent arriere à l'Oueſt-Sud-Oueſt à mâts & à cordes. Mais les courants portoient tellement ſous le vent, que le 13 nous étions encore ſix lieues ſous le vent du Morne ; nous fîmes l'Oueſt-Nord-Oueſt, gouvernant ſur l'Iſle à Tigre, qui eſt à deux lieues Nord & Sud de la grande terre, entre la riviere de Saint Iago, & ce Morne au cap à Puercos. La nuit du 14 nous capiâmes crainte de trop approcher de terre.

Le 16 nous arrivâmes à l'Iſle Saint Juan, où nous trouvâmes notre Galere de retour de Chiriquita ſans y avoir rien trouvé : ce qui augmenta en nous le ſoupçon que nous avions déja conçu que le Préſident de Panama n'eût fait courir un faux-bruit, qu'il y avoit là des Flibuſtiers ; afin de nous faire abandonner ſon port, & de donner lieu pendant notre éloignement aux Bâtiments qu'il attendoit du Perou, d'entrer dans Panama : mais en même temps nous en ſentîmes d'autant plus rehauſſer notre courage, que de jour en jour nous connoiſſions mieux la foibleſſe de cette Nation, qui avec deux Navires de trois ponts, de dix-huit pieces de canon

chacun, & de quatre cents hommes d'équipage, appréhendoient nos méchantes Barques qui n'avoient en tout que quatre pieces de canon & quelques pierriers. C'est pourtant avec cela seul que nous les attendions.

Le 18 nous échouâmes notre Galere & nos Canots pour les nettoyer, & le 20 nous partîmes pour tâcher de faire quelques prisonniers, qui pussent nous informer pleinement s'il étoit vrai ou non qu'il y eût eu des Flibustiers à Chiriquita; parce qu'ils pouvoient en être partis avant que nous y eussions envoyé, & en partant nous donnâmes rendez-vous à nos Navires à l'Isle de Saint Pedro, pour y attendre notre retour. Le 24 au matin nous mîmes à terre deux lieues sous le vent de la riviere du Pueblo-Nuevo, où après avoir marché jusqu'à quatre heures après midi pour découvrir quelque maison, nous vîmes deux Cavaliers, nous en démontâmes un qui se sauva, & nous prîmes l'autre, auquel nous demandâmes en quel endroit nous étions. Il nous en instruisit, & nous donna avis qu'à une demi-lieue de-là il y avoit un Bourg nommé Saint Lorenço; nous y allâmes & y étant arrivés à la nuit

fermante, nous y prîmes quantité de prisonniers, qui nous dirent qu'ils n'avoient entendu parler d'aucuns Flibustiers, depuis que nous avions pris Chiriquita : ce qui ne nous laissa plus aucun lieu de douter de la tromperie que le Président nous avoit faite. Le 26 nous revînmes au bord de la mer avec nos prisonniers, & nous apperçûmes nos Bâtiments qui alloient au rendez-vous; nous envoyâmes un Canot les avertir de venir mouiller à une Isle qui est vis-à-vis & à trois quarts de lieue de l'embarcadere de Saint Lorenço.

Ce Bourg est une lieue & demie avant en terre, & ne me parut qu'un Village. Il est habité moitié par les Espagnols & moitié par des Indiens, qui, comme je l'ai dit, se soumettent peu à peu au joug des Espagnols. On le prendroit pour la Ville de Chiriquita, tant il y a de ressemblance entre ces deux endroits, soit pour la situation du Bourg & de ses environs, soit pour le cours & la disposition des rivieres dont il est arrosé. Au reste le pays est fort découvert.

Le soir du 26 nous allâmes à bord de nos navires avec nos prisonniers, & nous réglâmes avec eux la quantité

de vivres qu'ils nous donneroient pour leur rançon. Le 27 nous envoyâmes à terre le Padre ou Curé du lieu, pour nous la faire dépêcher. Le 28 les Anglois qui faisoient partie de notre Flotte, nous prierent de nous assembler pour partager les Bâtiments & l'artillerie que nous avions pris ensemble, étant bien aises d'être seuls de leur nation dans leur Bâtiment : ce qui se fit sur le champ. Le premier Décembre nous envoyâmes un Canot à la grande terre ; ceux qui le conduisoient nous rapporterent qu'ils avoient trouvé une Compagnie de Cavalerie, qui les avoit ménacés de loin avec leurs coutelats à la main ; ce qui nous obligea de partir la nuit au nombre de cent hommes pour les aller voir à terre. Le 2 nous allâmes les attendre dans leur Bourg de Saint Lorenço ; mais ne s'y étant présenté personne nous le brûlâmes. Dès que les Espagnols y virent le feu, le Commandant du lieu vint nous offrir une somme d'argent pour la rançon des prisonniers ; ce que nous refusâmes, parce que nous avions beaucoup plus besoin de vivres. Nous lui dîmes que s'il ne nous en apportoit, comme nous en étions convenus avec ses gens, il n'avoit

qu'à envoyer ſur l'Iſle y chercher leurs têtes. Nous avions trouvé dans la maiſon de ce Commandant la Lettre que voici, adreſſée par le Teniente de Chiriquita, au Commandant du Bourg de Saint Lorenço.

JE vous envoie pour renfort tout le monde armé que j'ai pu ramaſſer; faites vos efforts pour prendre quelqu'un des ennemis, afin de ſavoir leur intention dont nos Généraux ſont fort en peine. Faites retirer les bêtes du bord de la mer, & mettez-les en un lieu propre pour faire embuſcade, afin que les Flibuſtiers, s'écartant à leur maniere accoutumée pour en tuer, il vous ſoit plus facile d'en attraper quelqu'un. Si cela ne vous réuſſit pas, faites une embuſcade à l'endroit où vous eſtimez qu'ils doivent mettre nos priſonniers à terre, & faites-vous montrer par eux les gens qu'ils ont connu dans leurs bords les plus reſpectés; afin que ſi Dieu nous donne l'avantage, vous ne détruiſiez point ceux-là, & que vous me les envoyiez. Sur-tout interrogez les femmes, pour ſavoir s'il n'y auroit pas eu quelque imprudent qui leur eût découvert quelque choſe.

Cette Lettre nous fit mieux tenir ſur

nos gardes que nous n'aurions fait, & nous revînmes à bord le ſoir. Le 3 nous allâmes avec un Canot à terre voir s'ils avoient apporté les vivres pour la rançon de leurs gens ; mais bien éloignés d'y penſer, nous les vîmes occupés aux travaux d'un retranchement qu'ils faiſoient près du lieu où ils s'attendoient que nous deſcendrions. Ce qui nous fit connoître qu'ils ſuivoient les ordres de la Lettre. Le 4 nous mîmes ces priſonniers à terre ſur l'Iſle où nous étions mouillés, & nous les y laiſsâmes, ſans attendre plus longtemps leur rançon ; afin de nous garantir de cette embuſcade, où il eût fallu néceſſairement tomber, ſi nous les euſſions remis où nous les avions pris.

Le ſoir nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour la Baie de Boca-del-Toro, avec la briſe d'Eſt qui nous pouſſa. Le 5 nous doublâmes la pointe Borica, qui eſt à dix lieues au vent de cette Baie. A ſa hauteur nous fûmes pris d'un calme qui dura juſqu'au 10. Alors vers le ſoir il s'éleva un petit vent du large, qui nous fit embouquer ; mais il fut ſuivi d'un tourbillon ſi épouvantable, que notre Bâtiment fut une heure couché de telle ſorte, que ſon

pont étoit dans l'eau jusques à sa grande Ecoutille ; & ce qui nous étonna fort, c'est que nos Issats, Ecoutes, Bras & autres manœuvres, furent coupés comme si on l'avoit fait exprès avec des haches. Cette rupture de cordages nous fut cependant très-utile, & sans elle nous allions servir de curée aux poissons ; car nos voiles n'étant plus tenues que par le vent & par le seul racage, les vergues s'allongerent le long des mâts, & notre Navire se redressa heureusement peu à peu. A la nuit fermante le temps se modéra par une pluie abondante qui nous amena du calme, & le 11 nous eûmes un vent de Sud qui nous envoya mouiller dans le fond de la Baie.

Cette Baie de Boca-del-Toro a environ quatre ou cinq lieues d'embouchure d'une pointe à l'autre, & à peu près huit de profondeur. Pour y entrer avec sûreté, il faut avoir la barre du gouvernail à stribord, parce qu'il y a du péril à ranger l'Est : il y a un bon mouillage par-tout & à l'abri. Dans le fond de la Baie on peut mouiller à une portée de pistolet de terre.

Il y a quatre Isles dans son enceinte, fort proches de la grande terre du côté

de

de l'Eſt-Nord-Eſt ; mais les environs en ſont mal ſains, à cauſe des roches fréquentes qui y ſont. Pluſieurs belles rivieres s'y déchargent, & menent en les remontant à divers carbets d'Indiens qui n'ont ni paix ni amitié avec perſonne, non plus que ceux dont j'ai fait mention quand j'ai parlé du Cap La-Vella & de Boca-del-Drago. Ce qui n'empêche pourtant pas les Eſpagnols de faire paſſer leurs Caravanes au milieu de leur pays, quand elles vont de la Coſta-Rica à Panama. Mais il faut pour cela qu'elles ſoient bien eſcortées, & le grand chemin par où elles paſſent, n'eſt qu'à ſix lieues du bord de la mer.

Le 12 nous allâmes chercher des arbres tant pour faire des Canots à mettre de l'eau, que pour conſtruire des Canots de guerre. Le 25 jour & Fête de Noël, après que nous eûmes fait nos prieres de nuit, un de nos Quartiers-Maîtres étant deſcendu à terre pour y faire préparer à manger, parce que nos Bâtiments étant en carene tous nos uſtenſiles en étoient dehors, un de nos priſonniers qui ſervoit de Cuiſinier, lui donna ſix coups de couteau en divers endroits du corps ; il cria, on courut à ſon ſecours, & le meurtrier fut puni de mort.

Le premier Janvier 1687, nos Canots étant achevés nous partîmes de cette Baie, & nous fîmes route pour celle de la Caldaira, afin de nous y envitailler, & d'y achever de carener nos Navires. Le 2 nous les quittâmes après avoir donné ordre à ceux que nous avions laissés pour les conduire, de nous venir joindre au rendez-vous dans cette Baie, & nous nous embarquâmes deux cents hommes dans nos Canots par le travers de la Cagna, qui est une petite Isle distante d'une lieue Nord & Sud de la Terre-ferme, entre Boca-del-Toro & la Caldaira, & très-mal saine à approcher. Nous fûmes six jours en route avant que d'y arriver, n'allant que de nuit de peur de nous faire découvrir. Le 6 à la nuit, étant arrivés au fond de la Baie, notre pratique nous fit entrer dans un Esterre, & nous dit que pour éviter d'être découverts il falloit mettre à terre en cet endroit. Nous y descendîmes, & nous traversâmes un marécage où l'on enfonçoit dans la fange jusqu'à la ceinture aux endroits les plus fermes; de maniere que cinq de nos gens, à qui on ne voyoit plus que la tête, ne nous donnerent pas peu d'exercice, en les débar-

raſſant avec des cordes que l'on attacha aux mangles : ce ſont des arbres dont ce marais eſt rempli. Enfin ne voyant pas par quel moyen nous pourrions nous tirer d'un lieu ſi affreux, nous fîmes monter notre Pratique ſur un arbre, pour tâcher de découvrir à la faveur du clair de la Lune, ſi nous étions encore loin du pays ferme. Mais cet homme, ſe voyant libre, ſe ſauva d'arbre en arbre comme un ſinge en ſe raillant de nous, ſans que nous puſſions ni le voir ni lui faire autre choſe que des menaces, dont je crois qu'il ne ſe ſoucioit guere. Nous employâmes le reſte de la nuit à faire environ cent pas dans cette eſpece d'abyme, dont nous ne pûmes ſortir qu'à la pointe du jour, ſouillés depuis la tête juſques aux pieds, & nos armes chargées de boue. Quand nous fûmes en état de nous conſidérer, & que nous nous vîmes deux cents hommes d'une même parure & dans un ſi galant équipage, il n'y en eût aucun qui n'oubliât ſa peine pour rire de l'état où il voyoit & les autres & lui-même. Enfin après avoir peſté contre notre pratique qui s'étoit ſi ſubtilement ſauvé, après nous avoir embourbés, nous remontâmes

dans nos Canots, où nous nous nettoyâmes le mieux qu'il nous fut poſſible. Au ſortir de l'Eſterre nous rencontrâmes une fort belle riviere, dans laquelle nous montâmes environ deux lieues, & nous mîmes à terre à un retranchement où nous trouvâmes les reſtes de deux Navires que les Eſpagnols avoient brûlés, lorſqu'un Flibuſtier Anglois, nommé *Betchapt*, vint carener en cette Baie; ce qui nous fit juger par le récit qu'on nous en avoit fait, que c'étoit l'embarcadere de Nicoya. Nous ſuivîmes le chemin que nous trouvâmes, pendant environ deux lieues, au bout deſquelles à l'aboi des chiens nous entrâmes dans un Bourg nommé *Sancta Catalina*; où nous prîmes tout le monde; & comme on nous apprit qu'il n'y avoit plus que trois lieues de-là à Nicoya, nous montâmes ſoixante hommes à cheval pour y aller; mais à la moitié du chemin nous trouvâmes deux Cavaliers que nous manquâmes, & qui ayant tourné bride, allerent à toutes forces avertir les Habitants de la Ville de notre marche; de ſorte que quand nous y arrivâmes ils avoient déja mis tout à couvert, & nous attendoient ſur leur place d'armes, où

nous les forçâmes après avoir essuyé leur premiere décharge, qui ne nous tua ni ne blessa aucun de nos gens. Pendant que nous ramassions ce qu'il y avoit de vivres, nous envoyâmes de petit partis dans les lieux voisins : ils en apporterent quelque argent, & entr'autres la vaisselle du Gouverneur, avec tout ce qu'il avoit sauvé de sa maison.

Le 8 nous sortîmes de la Ville, & nous allâmes rejoindre nos gens à Sancta Catalina, où nous demeurâmes le reste de la journée. La nuit arriverent deux vigies des ennemis, & nos sentinelles en tuerent une. Ces vigies ne nous sachant pas dans le Bourg, venoient avertir les Espagnols qu'ils avoient vu nos trois voiles entrer dans la Baie; mais cet avertissement étoit venu un peu trop tard. Le 9 nous sortîmes du Bourg pour regagner nos Canots, dans lesquels nous étant rembarqués, nous laissâmes un prisonnier à terre pour vaquer à la rançon de ceux que nous emmenions, & le 10 nous arrivâmes à bord de nos Vaisseaux, que nous trouvâmes mouillés dans la Baie. Nous avions trouvé entre les papiers du Gouverneur de Nicoya, trois Lettres que

je rapporte ici. Il y en avoit une du Gouverneur ou Général de la Province de Costa-Rica, écrite au Président de Panama, & datée du 2 Mai 1686. Elle étoit conçue en ces termes :

Cette Lettre est pour vous avertir de la prise de notre chere Ville de Grenade par les Pirates le 10 du précédent. Ils ont mis à terre dans un lieu où nous n'avions point de Vigies, nous fiant sur ce que la mer y est fort brave. Ils ont passé au travers des bois comme des animaux sauvages; nous eûmes le bonheur d'être avertis par des Pêcheurs, quoique nous fussions déja sur nos gardes depuis les nouvelles qui nous étoient venues de Lesparso & de Nicoya. Le 9 ils coucherent à la puissante maison de Dom Diego Ravalo, Chevalier de St. Jacques. Nous nous étions assez bien préparés à les repousser; mais la maniere d'entrer au combat de ces gens-là étonna si fort les nôtres, que nous ne pûmes faire la résistance que nous nous étions proposée; ils foncerent dans la Ville les yeux fermés, chantant & dansant comme des gens qui vont à un festin. Enfin après nous être battus en braves gens, ils gagnerent la place avec perte de trente hom-

mes de leur côté, par l'estime que nous en a fait Dom Antonio la Fortuna, homme d'expérience en fait de guerre, lequel se rendit à nous quelques mois auparavant. Nous croyons aussi qu'ils ont perdu leur Général, ayant vu tomber un homme d'apparence à en juger par ses vêtements.

Après avoir demeuré quatre jours dans notre Fort, ils nous envoyerent demander rançon pour la Ville & pour les prisonniers : mais n'ayant pas été assez prompts à répondre à leur proposition, ils l'ont brûlée & en sont partis le 15. Le Senor Dom Juam de Castilla, Sergent Major, alla les attendre avec son monde; mais ne sachant pas qu'ils emportoient notre Artillerie, il fit (à un tiers de lieue de la Ville) foncer ses gens sur ces ennemis de Dieu, lesquels résolus à passer ou à mourir tous, tuerent une si grande quantité de notre monde, que le reste se sauva & laissa les Capitaines seuls.

Nous avons pris un de leurs gens, qui nous a dit qu'ils n'étoient venus dans notre Province que pour en connoître les forces, quoique assurément, s'ils avoient trouvé nos Barques mouillées, ils s'en seroient servis pour passer le Lagon à la mer du Nord, & auroient abandonné leurs camarades qui gardoient leurs Bâ-

timents, & infailliblement leur deſſein eſt de pouſſer juſqu'à Carthagene. Que Monſieur le Gouverneur prenne ſes meſures là-deſſus, & qu'il continue de fortifier ſon retranchement. Je vous informerai plus amplement de l'affaire par la premiere Caravane.

La ſeconde Lettre que le Préſident de Panama adreſſoit au Général de la Coſta-Rica, étoit concue ainſi :

CElle-ci eſt pour vous informer des nouvelles qui me ſont venues de Carthagene par Porto-Bello. Le Roi de France ayant cru recevoir quelque mécontentement de notre Nation, avoit envoyé quatre-vingts voiles devant Cadix pour faire contribuer cette Ville; & vu que la force l'emportoit ſur le bon droit en cette occaſion, on lui a donné un demi-million, & ſes vaiſſeaux ſe ſont retirés dans leurs ports.
Vous ſaurez que le 22 Août Mr. l'Evêque me força à mettre trois Bâtiments en mer, avec les Pirates qui étoient toujours devant notre port, & qui prenoient toutes les Barques & les Canots qui vouloient entrer. A la pointe du jour nos Bâtiments les ſurprirent; ce qui obligea un des Pirates à filer ſon câble

par le bout, non pour fuir; mais parce qu'il en avoit reçu l'ordre du Commandant. De dessus mes remparts je voyois le combat, dont je croyois la gloire infaillible pour nous. Les ayant vus s'aborder, j'envoyai une chaloupe lever l'ancre de celui qui avoit filé son câble, pour le mouiller dans mon port; & lorsqu'ils se furent décrochés, je dépêchai deux Barques longues pour avoir des nouvelles, & pour m'amener ceux qui en seroient réchappés, quoique ma commission portât de ne point donner de quartier à ceux qui seroient sur les ponts, afin de détruire ces ennemis de Dieu & de ses Saints, lesquels prophanent les Temples, & détruisent ses Serviteurs. Le soir ils m'envoyerent un de nos gens m'avertir de leur rendre cinq prisonniers que j'avois dans ma place, & comme les défenses du Roi sont expresses là-dessus, je le refusai; mais ces nouveaux Turcs m'envoyerent vingt têtes, & je crus, pour empêcher la destruction de tant de chrétiens, être obligé de leur renvoyer leurs gens, avec dix mille pieces de huit pour le rachat de 90 hommes presque tous blessés, qu'ils nous renvoyerent de trois cents trente qui étoient sortis. Voyez si de tous côtés Dieu ne nous afflige pas, prenons cela pour l'amour de sa passion.

Enfin la troisieme Lettre étoit du Teniente de Sansonnat. Voici ce qu'il écrivoit au Président de Panama :

LE Capitaine François Grogniet s'est séparé de sa Flotte au Realeguo, & est descendu sur nos Isles de Mapalle avec cent cinquante hommes. Nous avons pris trois de leurs gens, qui nous ont dit que ceux qui étoient montés vers Panama etoient dans le dessein de repasser au Nord. La paix que vous avez faite avec les Indiens nous fera plus de mal que de bien; il falloit du moins attendre qu'ils fussent passés pour fermer ce passage. Ces gens-là ne voyant point de lieu pour se retirer, vont être comme des chiens enragés. Nous n'avons point besoin de cela; car par-tout où ces gens sans religion mettent à terre, ils remportent la victoire. Facilitez leur passage, si vous voulez que nous soyions en repos; ils ont mis douze fois à terre sans savoir ce qu'ils cherchoient. Envoyez-nous un homme qui sache faire la guerre par mer; car je n'estime pas qu'ils puissent jamais sortir de dessus ces Isles, ainsi ils seroit bon de les y aller prendre.

Le 12 ne voyant point de rançon

venir, nous partîmes pour la chercher nous-mêmes à Nicoya, où nous arrivâmes le 13. Nous fîmes plusieurs partis pour les vivres qu'ils avoient cachés, & nous leur envoyâmes un Parlementeur pour savoir s'ils vouloient racheter leur Ville. Le Teniente nous fit dire que le Gouverneur étoit allé à la Costa-Rica chercher du secours, & qu'il n'avoit point ordre de payer de rançon; qu'à l'égard de celle qu'on nous avoit promise pour les prisonniers, elle étoit toute prête; & qu'il ne falloit pas nous impatienter, si nous ne la recevions pas aussi-tôt que nous l'eussions desiré, parce que n'ayant point de Canots pour nous l'envoyer par mer, (ce qui ne faisoit qu'une demi-journée de trajet) ils étoient obligés de la faire porter par terre sur des mulets, auxquels il falloit quatre jours de marche. Sur cette réponse nous lui envoyâmes dire que notre dessein avoit été de partir le lendemain; que néanmoins, puisqu'ils attendoient du secours, nous l'attendrions aussi; mais nous impatientant de le voir tarder si long-temps, nous en repartîmes le 17.

Le 19 ils vinrent au bord de la mer vis-à-vis du lieu où nos Bâtiments étoient ancrés, & apporterent la rançon qu'il

nous avoient promise pour leurs prisonniers, que nous remîmes en même temps à terre. Nous leur donnâmes une Lettre que nous écrivions au Gouverneur, & où nous le sommions en quelque maniere de nous informer du jour que son renfort seroit arrivé ; parce que nous ne manquerions pas de l'aller voir, & que cependant, s'il ne nous envoyoit autant de charges de chevaux de Biscuit & de Mays que nous lui en demandions pour la rançon de sa Ville, il devoit s'assurer que nous irions la brûler.

Le 20 nous levâmes l'ancre, & nous allâmes à une des Isles qui sont dans cette Baie, mettre nos Bâtiments en carene. Le 22 nous partîmes dans nos Canots, ne laissant de monde dans nos Navires que ce qu'il en falloit pour les carener, & cependant nous cherchâmes quelque hato où nous pussions subsister, afin de conserver & d'épargner les vivres que nous avions amassés en nos bords, car nous en avions besoin pour une entreprise que nous voulions exécuter sur la Ville de Quaquille. La nuit du 22 au 23, nous mîmes à terre à la Caldaira, & nous fûmes découverts par les vigies, qui en se sauvant mirent le feu dans des savanes pour nous empêcher

de passer; néanmoins nous ne laissâmes pas de gagner la petite Ville de Lesparso, laquelle étoit presque toute abandonnée depuis que nous y avions été.

Le 23 nous suivîmes par curiosité, ou plutôt par caprice, le premier chemin qui se présenta à nous en sortant de la Ville; & quand nous eûmes fait environ une lieue, nous apperçûmes près de deux cents Cavaliers sur nos ailes & à notre queue. Un Espagnol, qui s'étoit détaché des autres, nous faisoit mille grimaces, & nous accabloit d'injures. Nous étions cinq à la queue des autres, nous nous cachâmes dans des herbages fort hauts, qui bordoient les deux côtés du chemin, & nous laissâmes aller le gros. Quand notre Espagnol, qui suivoit toujours nos gens, vint à passer, nous le démontâmes, & à notre tour nous lui fîmes faire la grimace tout de bon. On l'interrogea avec les cérémonies ordinaires, c'est-à-dire, en lui donnant la question, pour savoir le lieu où nous étions. Il nous dit que nous tenions le chemin Royal de Carthagene, & que tout étoit abandonné sur les vingt-sept lieues qu'il y avoit depuis là jusques à cette Ville, dans l'appréhension où étoient ses Compatriotes que nous les

allaſſions forcer de nous livrer paſſage à la mer du Nord, comme leurs principaux Officiers en avoient fait courir le bruit. Il nous donna auſſi avis qu'il y avoit quatre cents hommes de ronde, & que les deux cents que nous venions de voir étoient du nombre, pour épier le temps que nous mettrions à terre, afin de ſe retirer dans un fort retranchement qu'ils avoient à ſix lieues en deçà de la Ville, pour nous repouſſer en cas que nous y allaſſions. Sur ce rapport nous ne jugeâmes pas à propos de paſſer outre, notre deſſein n'étant alors que de connoître le pays, & de chercher de quoi manger; ainſi nous retournâmes à Leſparſo, & le 24 nous rejoignîmes nos Canots.

Le 26 nous mîmes à terre conduits par notre nouveau priſonnier, qui nous mena à une ſucrerie d'où nous nous partageâmes en deux Compagnies pour aller à deux hatos, où nous prîmes tous ceux qui s'y rencontrerent. Ils nous apprirent que pluſieurs autres hatos & ſucreries voiſines avoient fourni toutes enſemble deux cents hommes armés, leſquels étoient partis la veille pour aller repouſſer l'équipage de trois Canots ennemis qui avoient mis à terre à la Colebra, où ils avoient tué & bleſſé quantité d'Eſ-

gnols. Nous soupçonnâmes d'abord que ce pouvoit être le Capitaine Grogniet qui remontoit la côte, & nous ne nous trompâmes pas. Nous reprîmes aussi-tôt le chemin du bord de la mer, pour aller vers nos Canots au devant de lui. Alors nous entendîmes plusieurs coups de canon, & des décharges de menues armes vers l'endroit où étoient nos Bâtiments en carene; ce qui nous fit hâter le pas.

Lorsque nous fûmes arrivés à bord de nos Vaisseaux nous trouvâmes le Capitaine Grogniet avec trois Canots. Il y avoit été conduit avec ses gens, par un de nos Canots vareurs qu'ils avoient heureusement rencontré en traversant la Baie, & ç'avoit été en rejouissance de leur arrivée, qu'on avoit tiré de part & d'autre les coups que nous avions entendus.

Grogniet nous dit qu'il remontoit cette côte à dessein d'y chercher un endroit inhabité pour y mettre à terre sans obstacle, & s'abandonner avec un compas, à traverser le pays pour gagner la mer du Nord. Nous lui représentâmes le péril où il s'exposoit, avec le peu de monde qu'il avoit, (ils n'étoient que soixante hommes en tout) s'il s'obstinoit à exécuter une si dangereuse entre-

prise, & qu'il valoit bien mieux qu'il demeurât avec nous, jusqu'à ce que nous eussions trouvé une occasion favorable de repasser tous ensemble dans cette mer, pour être plus en état de surmonter les difficultés qui pourroient s'y présenter. Il se rendit à nos raisons, & demeura avec nous; & après que nous lui eûmes fait le récit des aventures que nous avions eues depuis notre séparation d'avec lui, il nous entretint aussi des siennes, & nous raconta qu'il avoit fait plusieurs descentes dans la Baie de Mapalle avec différents succès, entr'autres que les Espagnols lui prirent une fois trois hommes, & qu'il les échangea quelque temps après pour d'autres prisonniers; mais les Espagnols avoient tellement corrompu ces trois hommes à force de belles promesses, tandis qu'ils furent entre leurs mains, qu'à leur retour ils insinuerent à leurs camarades, pour les trahir, le dessein d'aller à une mine d'or fort considérable, qui est à quatorze lieues du bord de la mer & à quatorze autres de Tiusigal; & que prévenus de l'espérance d'y faire fortune, ils étoient partis d'une Isle où ils étoient, au nombre de cent douze hommes, & avoient été descendre à la grande terre pour

aller à cette mine, conduits par des prisonniers qui en connoissoient le chemin; qu'ils ne marchoient que de nuit crainte d'être apperçus; que ces trois hommes qu'il venoit de racheter, & qui le vendoient à ses ennemis, feignirent d'être fatigués, & d'avoir besoin de repos pour ne point aller avec les autres; que nonobstant cela ils étoient partis deux heures après, menant aux Espagnols, qui les attendoient en un lieu dont ils étoient convenus, tous les prisonniers qu'on avoit faits à terre dans cette Baie, & emportant en même temps les armes & les munitions de tous ceux de leurs compagnons qui étoient demeurés sur l'isle sans la moindre méfiance, dont ils chargerent un Canot: que cependant la trahison n'avoit pas eu tout son effet, & que lui & son monde étoient arrivés aux mines sans empêchement; parce que les Espagnols qui s'étoient préparés à les massacrer en mettant à terre, y étoient arrivés plus tard qu'il ne falloit, par la faute des transfuges, qui avoient trop précipité le départ de leurs camarades, & qu'ils sauverent ainsi en les pressant trop de se perdre: qu'il n'avoit pas fait grande fortune aux mines, parce qu'on y avoit auparavant donné ordre, quoique

cependant il n'y eût qu'une heure qu'on en avoit ſauvé quatre cents cinquante livres d'or qui étoit tout prêt ; qu'il ne laiſſa pourtant pas d'en trouver encore quelques livres , & de faire pluſieurs priſonniers qui furent ſurpris , parce-qu'ils ne l'attendoient pas ſi-tôt, & que d'ailleurs ils croyoient qu'il ſeroit défait en chemin, comme le deſſein en avoit été pris.

Qu'après avoir demeuré deux jours à cette mine, voulant regagner le bord de la mer avec ſes gens , il avoit trouvé dans ſon chemin les Eſpagnols qui l'attendoient , & qui faiſoient contenance de vouloir ſe dédommager au retour de la faute qu'ils avoient faite, de n'avoir pas empêché ſa deſcente. Leur Commandant envoya un trompette au Capitaine Grogniet, pour ſavoir s'il étoit dans le ſentiment de ſe battre ; à quoi ayant fait réponſe qu'il n'avoit point d'autre envie, les Eſpagnols avoient envoyé une ſeconde fois lui dire que s'il vouloit rendre les priſonniers , on lui laiſſeroit le paſſage libre. Mais il répondit fiérement, que s'ils vouloient les avoir , ils vinſſent les reprendre à la pointe de l'épée: que quant au paſſage , il ſe le feroit bien ouvrir malgré eux :

que s'étant mis en devoir de passer, les Espagnols n'avoient pas eu la hardiesse de l'attendre, s'étant contentés de tirer seulement quelques coups de loin; après quoi ils avoient pris la fuite, pendant que de son côté il reprenoit le chemin de ses Canots, qu'il avoit heureusement laissés dans un endroit que les transfuges ne purent indiquer aux ennemis.

Il nous dit de plus que quelque temps après son retour il avoit été au Pueblo-Viejo par une riviere qui n'en est éloignée que de quatre lieues, & qui se jette dans la Baie de Mapalle; qu'il avoit surpris ce Bourg, & qu'après y avoir séjourné quelques jours, comme lui & les siens retournoient joindre leurs Canots, ils avoient trouvé une embuscade à couvert d'un retranchement défendu par six cents hommes de la garnison du Realeguo, qui commençoit à se repeupler, & contre lesquels ils s'étoient battus long-temps; mais que les Espagnols tenant ferme plus qu'à leur ordinaire, ils avoient foncé dans leur retranchement, où faisant main-basse sur tout ce qui osoit leur résister, ils en avoient fait un grand carnage: qu'une partie demeura pri-

ſonniere entre leurs mains, tandis que l'autre prit la fuite, & abandonna le retranchement, auſſi-bien que trois pavillons qu'ils y avoient arborés : que dans cette action les Flibuſtiers ne perdirent que trois hommes ; mais que les Eſpagnols leur tuerent dans la mêlée pluſieurs priſonniers tant hommes que femmes, qu'ils amenoient du Bourg, & qu'après cela ils allerent ſe rembarquer : que quelques mois après, n'ayant pas approuvé le deſſein qu'avoient pris quatre-vingt-cinq de ſes gens de deſcendre vers les l'Iſles de Californie, il avoit fait réſolution, avec ſoixante hommes qui lui reſtoient, de monter vers Panama, où par haſard nous ayant trouvés comme je l'ai dit, nous lui avions donné place, auſſi-bien qu'à ſon monde, dans nos Bâtiments.

Le 30 nous quittâmes nos bords, & en navigeant avec nos Canots nous entrâmes dans pluſieurs rivieres, entr'autres dans une qui étoit fort belle, & où nous montâmes dix lieues, pendant leſquelles nous la trouvions toujours également large & profonde. Pluſieurs Eſpagnols nous ont dit que quarante ou cinquante lieues plus haut, on trouvoit une montagne d'où ſortoit d'un côté la

ſource de cette riviere, & de l'autre côté celle de la riviere Saint Juan, qui s'écoule à la pointe blanche de la mer du Nord.

Nous prîmes dans cette riviere un grand Canot chargé de ſuif, qui nous fut quelque temps après d'une grande utilité pour notre nourriture en allant à Queaquille. Nous trouvâmes auſſi ſur ſes bords, des hatos où nous nous rafraîchîmes, jusques au 6 de Février que nous revînmes à bord de nos Navires. Le 12 nous en repartîmes pour aller une troiſieme fois à Nicoya; nous y arrivâmes le 13 au ſoir, & nous détachâmes auſſi-tôt pluſieurs partis pour avoir nouvelle des Eſpagnols, qui ne paroiſſoient point depuis qu'ils nous avoient menacés de leur ſecours, au lieu du rachat que nous leur avions demandé pour leur Ville; à quoi n'ayant point voulu encore ſatisfaire, nous la brulâmes cette derniere fois, & nous en partîmes le 17.

Lorſque nous étions contraints de traiter les Eſpagnols de cette ſorte, nous conſervions inviolablement les Egliſes, dans leſquelles nous portions même les Tableaux & les Images des Saints que nous trouvions dans les mai-

ſons des Particuliers, pour n'être pas expoſés aux incendies ni à la rage des Anglois, à qui ces précautions n'étoient guere agréables : car ils auroient eu plus de plaiſir & de ſatisfaction à voir conſumer une ſeule Egliſe, que toutes les maiſons de l'Amérique enſemble. Mais comme nous avions notre tour à être les plus forts, ils n'oſoient rien faire qui contrevînt au reſpect que nous portions à toutes les choſes ſaintes.

Nicoya étoit une petite Ville aſſez agréable. Les Egliſes y ſont belles; mais les maiſons étoient mal bâties. Il y a une jolie riviere qui fait le tour de la moitié de la Ville ; mais lorſqu'on y eſt une fois, on ne ſait plus ni par où on eſt entré, ni par où on en peut ſortir, à cauſe de la hauteur des montagnes dont elle eſt ceinte de toutes parts.

Nous ne fûmes pas plutôt partis de cette Ville, que les Eſpagnols envoyerent mettre le feu dans le chemin par où nous devions paſſer ; mais nous en ſortîmes heureuſement, parce qu'il ne faiſoit que commencer à s'allumer. Nous prîmes un de leurs gens, qui s'étoit enfermé entre nous & le feu, & qui nous mena à pluſieurs Eſtancias, dont nous ne revînmes que le 20. Le 22 nous

mîmes à terre quarante prisonniers qui nous étoient à charge dans nos bords.

On sera peut-être étonné de ce que je dis que les Espagnols mettoient les chemins en feu ; on le seroit bien davantage si on l'avoit vu comme nous. Ils en usoient ainsi dans les savanes & dans les bois. Les herbes des savanes étoient presque aussi hautes que nous, & d'une sécheresse à se réduire en poudre. Lorsqu'elles bruloient nous nous trouvions assiégés de flammes à droite & à gauche, & ce feu se faisoit sentir bien vivement, quoiqu'il ne durât pas longtemps. Mais quand le chemin traversoit un pays couvert & rempli de bois, comme celui dont je parle ici, & que le feu y étoit allumé ; alors, selon le vent qui soufflоit, on voyoit en peu de temps plusieurs lieues de pays embrasés. La sécheresse des matieres causées par la grande ardeur du Soleil, en été surtout, ne contribue pas peu à ces sortes d'incendies.

Le 23 nous envoyâmes nos Quartiers-Maîtres à bord des Anglois, pour faire une chasse-partie avec eux. Nous leur proposâmes d'aller prendre ensemble Queaquille, où les Espagnols font une grande navigation ; à condition

que si nous prenions deux Bâtiments, nous jetterions au sort à qui choisiroit, & qu'en cas qu'il n'y en eût qu'un, nous y mettrions cinquante hommes de chaque nation, jusqu'à ce qu'on en eût pris un autre, à quoi ils ne voulurent point consentir, demandant le premier choix ; ce que ne voulant point non plus leur accorder, nous nous séparâmes tant d'avec eux que d'avec le Capitaine Grogniet, & nous abandonnâmes aussi cinquante de nos gens qui demeurerent dans leur bord. De sorte qu'ils étoient cent quarante-deux hommes dans leur Navire, & nous cent soixante-deux dans notre Frégate & dans notre Barque longue.

Le 24 nous levâmes l'ancre & nous fîmes route pour Queaquille, qui est la premiere Ville maritime de la côte du Sud, en partant de Panama. Nous forçâmes de voiles pour y arriver plutôt que les Anglois qui avoient le même dessein. Nous louvoyâmes jusqu'au 25 pour sortir de la Baie, & partant du Cap Blanc nous fîmes le Sud-Sud-Ouest, le Sud-Quart-Sud-Ouest, & le Sud bon plein jusqu'au 28 au soir. Alors nous réamulâmes stribord d'un vent d'Ouest-Nord-Ouest chassant au Sud,

Sud, qui nous dura jusqu'au 29 au soir que nous eûmes une nuit de calme. Le premier Mars vers midi, il se leva un petit frais de Nord, qui nous fit faire le Sud-Sud-Ouest & le Sud-Sud-Est jusques au 4 au matin que la brise d'Est s'envoya, & nous servit à faire le Sud. Le 5 elle s'envoya du Nord-Est. Le 8 à midi nous passâmes la ligne Equinoxiale, & nous laissâmes les Isles Galapes qui sont dessous à l'Ouest, douze lieues sous le vent.

Ce sont huit Isles qui sont Nord & Sud du Cap Blanc, & Est & Ouest de Quéaquille. Elles sont remplies d'une grande quantité de tortues de mer qui y terrissent à toutes les heures du jour, & dans les bois on ne sait où mettre le pied, tant à cause de l'abondance des tortues de terre, que de la multitude confuse des lézards & des agoutils qui s'y retirent. La mer des environs est aussi tellement féconde en poissons, qu'ils viennent mourir sur le sable : mais d'un autre côté ces avantages sont contre-balancés par le manquement d'eau dont ces Isles sont entiérement dépourvues.

Sur le soir le vent se jeta au Nord-Nord-Est, & nous casâmes à l'Est-

Quart-Sud-Eſt pour terrir en terre ferme. Le 10 au matin le temps s'entreprit partout, nous eûmes un coup de vent de Sud, & nous fîmes l'Eſt & l'Eſt-Quart-Sud-Eſt juſques au 11 qu'il calma. Le 13 le vent d'Eſt s'envoya, nous portions le Sud-Sud-Eſt ſur un bord, & le Nord-Nord-Eſt ſur l'autre, nous louvoyâmes à petites bordées parce que les courants nous étoient inconnus. Le 14 le vent de Nord-Eſt s'envoya, nous fîmes l'Eſt-Sud-Eſt, & à proportion qu'il fraîchiſſoit nous faiſions l'Eſt-Quart-Sud-Eſt & l'Eſt. Le 15 deux heures avant le jour il ſe forma des grains qui nous donnerent le vent de Sud. Nous portâmes l'Eſt toute la journée; mais nous eûmes un ſi mauvais temps toute la nuit ſuivante, que nous ne pûmes porter de voiles. Le 16 à midi le temps ſe modéra, & la briſe d'Eſt s'envoya, nous louvoyâmes juſqu'au 18 à midi, que nous vîmes une voile au vent à nous; nous la chaſsâmes juſqu'au ſoir, parce qu'elle fut long-temps à nous diſputer le vent. C'étoit le Navire Anglois dont nous nous étions ſéparés en ſortant de la Caldaira, & qui nous ayant reconnus mit à la cape. Nous arrivâmes ſous le vent à lui; il éventa ſes

voiles, & paſſa ſous le vent à nous. Après nous avoir rendu ce ſalut nous cinglâmes deux heures enſemble pour voir à qui iroit le mieux; mais les connoiſſant meilleurs voiliers que nous, & craignant qu'ils ne ſe rendiſſent les premiers à Quéaquille, nous leur demandâmes à renouer notre aſſociation; ils y conſentirent, & nous fîmes route enſemble. Nous nous trouvâmes tous fort en peine de ſavoir par quelle hauteur nous pouvions être, y ayant dix jours que le Soleil ne s'étoit montré; mais heureuſement il parut le 19, & nos Pilotes eſtimerent que nous étions vingt-cinq lieues au vent de Quéaquille, & ſoixante lieues au large; mais les vents varioient d'une telle ſorte que nous ne faiſions aucun chemin, ou que nous en prenions un contraire.

Le 20 nous eûmes le vent d'Oueſt, & nous gouvernâmes à l'Eſt-Quart-Sud-Eſt juſques au 21 que nous eûmes du calme. Le 24 le vent de Sud s'envoya, & le 26 la briſe d'Eſt. Enfin le vent contraire continuant toujours, nous réduiſit à la derniere extrêmité de vivres; parce qu'il nous obligea de demeurer en chemin beaucoup plus de temps que nos proviſions ne deman-

doient. Pour ſurcroît de malheur, la pêche avoit été juſques-là ſi ſtérile, que nous n'en tirions qu'un très-foible ſecours. De ſorte que le 28 ayant fait viſite de ce qui nous reſtoit de victuailles, on nous réduiſit à ne faire qu'un repas en deux fois vingt-quatre heures, l'eau nous manqua auſſi, & ſans l'aſſiſtance de la pluie nous ſerions infailliblement morts de ſoif. A la fin cependant nous nous trouvâmes inſenſiblement dans le Royaume des gros poiſſons, tels que ſont les Empereurs, Tons, Germons, Dorades, Negres, Bonites, &c. & nous ne leur fîmes point de quartier, non plus qu'aux Loups marins, qui malgré leur mauvaiſe odeur n'en échappoient pas. Pendant ce temps-là nous portâmes au Nord-Eſt, le vent ne nous permettant pas d'aller plus à route, & au pis aller nous aurions toujours atteint ſur ce bord l'Iſle Saint Juan, dans le deſſein que ce vent contraire nous avoit fait prendre d'y relâcher, en cas qu'il continuât de s'oppoſer à notre route. Le 29 après a hauteur priſe, nos Pilotes nous firent] celle de l'Iſle de Platta 30 lieues ſous c vent de Quéaquille. Le 30 jour & Fête de Pâques, nous n'étions qu'à un

degré Nord de la ligne, à la nuit fermante le vent nous fraîchit, & nous portâmes l'Eſt-Nord-Eſt. Le 31 le vent ſe jeta au Sud-Oueſt, nous fîmes l'Eſt, l'Eſt-Quart-Sud-Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt. Le 3 Avril il calma, & comme il y avoit deux jours par l'eſtime de nos Pilotes, que nous navigions dans la terre, ils crurent avoir été trompés par les courants, & pour s'en aſſurer on ſe ſervit du moyen ſuivant. Le 4 d'un temps fort calme, nous carguâmes nos voiles, & nous largâmes de bord une de nos Pirogues, à laquelle nous filâmes devant le nez ſoixante braſſes de Grelin frappé ſur un Grapin; du côté qu'elle s'évita, la marée paſſoit le long de ſon bord, avec autant de vîteſſe que le courant d'une riviere, & portoit au Nord-Eſt. Le 5 nous épalmâmes nos Bâtiments, vers le minuit le vent de Sud-Oueſt s'envoya, & nous portâmes le Sud-Eſt pour nous élever au vent.

Le 6 au matin nous vîmes terre au vent, & ſous le vent à nous; nous virâmes de bord de crainte de trop approcher, & nous portâmes le Sud. Le 8 nous en étions à quatre ou cinq lieues, & nos Pilotes Côtiers reconnurent que c'étoit le Cap Paſſao, qui eſt

ſous la ligne à trente lieues ſous le vent de l'Iſle de Platta. Nous virâmes de bord & nous portâmes le Sud. Le 6 nous gouvernâmes au Sud-Sud-Eſt jusqu'au ſoir, & au Sud-Oueſt juſques au 10 que nous fîmes le Sud-Sud-Eſt; le 11 nous étions à la hauteur de l'Iſle de Platta, dix-huit lieues au large.

Le 12 à midi nous vîmes la pointe Sancta-Helena, qui eſt quinze lieues ſous le vent de Queaquille, à l'entrée de la Baie qui porte le nom de cette Ville. La nuit du 12 nous vîmes du feu au vent à nous, nous louvoyâmes deſſus juſqu'à la pointe du jour, que nous apperçûmes un Bâtiment trois lieues au vent à nous; & comme le calme nous prit, nous envoyâmes trois Pirogues pour le reconnoître. On trouva que c'étoit une priſe de vin & de bled, que le Capitaine David avoit faite comme elle ſortoit de Naſca, & qui s'étoit efflotée de lui. Il avoit mis dedans huit Anglois pour la conduire, & leur avoit donné rendez-vous, en cas de ſéparation, à l'Iſle de Platta. Ces gens nous apprirent que depuis qu'ils nous avoient quittés à l'Iſle Saint Juan, ils avoient fait quantité de deſcentes en pluſieurs endroits, entr'autres à Sa-

gna, à Arrica & à Pisca ; qu'à cette derniere un des parents du Vice-Roi de Lima étoit venu à la tête de huit cents hommes pour les attaquer l'épée à la main ; mais qu'ils l'avoient repoussé vigoureusement : qu'ils avoient aussi pris un grand nombre de Bâtiments ; mais qu'ils les avoient laissé aller après les avoir pillés. De sorte que se voyant un profit d'environ cinq mille pieces de huit chacun, ils avoient fait résolution de s'en retourner & de repasser à la mer du Nord, & que faisant route pour le détroit de Magellan, ils s'étoient mis à jouer les uns contre les autres ; en sorte que plusieurs avoient tout perdu. Qu'ils avoient mouillé chemin faisant aux Isles Dom Fernandès, qui sont sur le bord du débouquement, & où étoit survenu le Capitaine Wilnet Anglois, qui les avoit quittés il y avoit déja du temps ; & qu'il venoit dans le même dessein qu'eux de repasser à la mer du Nord par le même détroit. Mais que le Capitaine David avoit changé de résolution, parce que ceux de son équipage qui avoient perdu leur argent, ne vouloient point quitter cette mer ni le Navire qu'ils n'en eussent regagné d'autre. Qu'à l'égard de ceux qui avoient

gagné, ils s'étoient embarqués avec Wilnet, du Vaiſſeau duquel étoient ſortis en même temps ceux de ſon équipage qui ſe trouvoient auſſi ſans argent, afin d'en aller chercher avec David; qu'ainſi ils étoient rentrés dans la mer de Sud au nombre de vingt François & de ſoixante Anglois; pendant que Wilnet entroit dans le détroit de Magellan pour aller gagner la mer du Nord. Que le Capitaine Pitre-Henri avoit pris la route des grandes Indes, auſſi-tôt après le Capitaine Suams. Enfin ils nous dirent que la Flotte Eſpagnole étoit à carener à Puerto Callao, qui eſt, comme je l'ai dit, l'embarcadere de Lima.

Comme ces huit Anglois n'eſpéroient pas que la Frégate de David les rejoignît ſi-tôt au rendez-vous, ils demanderent à venir avec nous à Queaquille: ce que nous leur accordâmes d'autant plus volontiers, qu'ils nous faiſoient part de leurs vivres, & qu'ils rétabliſſoient parmi nous la joie, qui en avoit été bannie quelque temps par les abſtinences forcées que nous avions faites, & dont nous étions extrêmement affoiblis. Après quoi nous fîmes voile toute la nuit avec eux, portant au Sud-Eſt-Quart-d'Eſt.

Le 14 à la pointe du jour nous ferrâmes toutes nos voiles, de crainte d'être découverts de terre, dont nous étions proches. Sur les dix heures le temps s'obscurcit par un brouillard, à la faveur duquel nous nous servîmes de nos Paofis, tant pour entrer en agréant dans la Baie qui a trente lieues de profondeur, que pour nous élever au vent de la riviere de Queaquille, & nous épargner ainsi la peine de nager; parce qu'étant extraordinairement abattus, nous n'en avions plus la force.

Nous portâmes toute la nuit le Sud-Est, & le quinze nous découvrîmes le Cap Blanc, qui est le Cap du vent de cette Baie. Sur les dix heures du matin nous nous embarquâmes deux cents soixante hommes dans nos Canots, après avoir donné ordre à nos Bâtiments de louvoyer dans la Baie, jusqu'à ce qu'ils eussent de nos nouvelles. Nous gouvernâmes toute la journée sur l'Isle de Santa Clara, où nous terrîmes au Soleil couchant. Cette petite Isle n'est proprement qu'un rocher planté Est & Ouest, à dix lieues de la terre ferme. Nous fûmes obligés de mouiller à toutes les marées contraires, étant impossible de refouler les courants dans cette

Baie, où nous trouvâmes à prendre fond sur quinze brasses d'eau, & le 16 au matin nous étions entre Santa Clara & la Puna environ cinq lieues au large.

La Puna est une très-belle Isle, fort reconnoissable en l'abordant du large, parce qu'elle est faite en chapeau de Cardinal. Elle a vingt lieues de tour, & est située Est & Ouest à deux lieues de la grande terre, vis-à-vis l'embouchure de la riviere de Queaquille. On y voit un grand bourg, où étoient autrefois les Magasins du Roi d'Espagne. Les grands Bâtiments, c'est-à-dire, ceux qui ont deux & trois ponts, & qui ne peuvent entrer dans la riviere, mouillent entre l'Isle & elle. Nous démeurâmes cachés sur cette Isle toute la journée, avec assez de bonheur pour n'être point vus par les vigies qui étoient au nombre de quarante, sans que nous en sussions rien. Le soir nous en sortîmes, & nous gagnâmes par le Sud pour n'être point apperçus de la grande terre.

Le 17 nous nous cachâmes encore dans un Esterre sur la même Isle, & après nous être exactement enquis de nos prisonniers, de l'état, de la situation, & de tout ce qui concernoit la Ville

de Queaquille que nous allions prendre, nous disposâmes nos Compagnies suivant l'ordre qui suit. Cinquante enfants perdus devoient être conduits par le Capitaine Picard, qui commandoit notre petite Frégate, pour attaquer le grand fort. Vingt-quatre Grenadiers étoient commandés par le Capitaine de notre Barque longue, pour servir où nous verrions qu'il seroit nécessaire. Le Capitaine Grogniet, avec le gros du monde, devoit se rendre maître de la Ville & du port. Le Capitaine Georges d'Hout, qui commandoit le Bâtiment Anglois avec cinquante des siens, étoit commandé pour faire l'attaque du petit fort, & l'on promit mille pieces de huit à celui des six enseignes, (j'étois du nombre) qui arboreroit le premier son pavillon sur le grand fort. Tout étant ainsi réglé, nous sortîmes sur le soir de cet Esterre, croyant pouvoir entrer dans la riviere de Queaquille la même nuit. Nous ne pûmes néanmoins gagner qu'une des pointes de l'Isle qui est vis-à-vis la riviere, parce que nous n'avions pu profiter que de trois heures de marée montante : ce qui fut cause que le 18 comme nous dépendions du large pour retourner

au lieu où nous nous étions cachés, nous fûmes ſurpris du jour, & découverts par une vigie, qui mit le feu à une caſe pour faire ſignal qu'elle nous avoit apperçus, & pour en donner avis aux autres vigies qui étoient poſtées de diſtance en diſtance des deux côtés de la riviere, afin que celles-là en avertiſſent la Ville. Dès que nous fûmes terris, nous allâmes au travers des bois joindre ce feu. Nous y trouvâmes ceux qui l'avoient allumé, dont deux furent tués en ſe ſauvant, un autre qui fut pris ne put nous donner aucun éclairciſſement, parce que ce n'étoit qu'un petit garçon.

Cette journée nous vîmes une voile qui entroit dans la riviere, nous la laiſsâmes paſſer ne voulant pas ſortir de notre abri pour courir deſſus, de crainte d'être découverts par ceux de la grande terre, dont nous croyions être encore ignorés; parce que les Habitants de Queaquille n'avoient pas répondu au feu par lequel la vigie de la Puna leur avoit donné ſignal. Dès que la nuit fut venue nous appareillâmes, & nous entrâmes dans la riviere de Queaquille par l'une des deux embouchures que nous y trouvâmes, & par leſquelles

il entre & sort avec la marée un courant si rapide, qu'il est capable de faire élever un Canot jusqu'à deux lieues par heure; aussi en fîmes nous quatre en deux heures de temps.

Dans deux endroits les plus larges de cette riviere, qui peuvent avoir environ demi-lieue d'étendue, il y a deux très-bonnes Isles, à couvert de l'une desquelles nous nous tînmes cachés le 19 pendant tout le jour; le soir nous appareillâmes, & nous nous laissâmes remonter au gré du courant, sans nous servir de nos avirons, de peur que les Vigies qui sont toujours sur les bords de la riviere n'entendissent le bruit de notre nage. Le dessein de notre Pratique étoit de nous faire dépasser la Ville pour mettre à terre au dessus, parce qu'il savoit qu'elle étoit plus foible & plus mal gardée de ce côté-là qu'au dessous. Mais son projet avorta; car la marée qui baissa nous devint autant nuisible qu'elle nous avoit été auparavant favorable, & nous obligea de mettre à terre deux heures devant le jour à une portée de canon en deçà de la Ville, d'où nous découvrions quantité de lumieres qu'ils tiennent ordinairement dans leurs maisons pendant toute la nuit.

Ce lieu où nous mîmes à terre étoit un pays noyé d'eaux, & rempli de quantité d'arbrisseaux, au travers desquels nous nous fîmes un chemin avec nos sabres. Mais nous ne savions pas que malheureusement nous étions descendus vi-à-vis d'une Vigie, ni qu'une demi-heure après un de nos gens, qui étoit demeuré à la garde des Canots, battroit du feu pour fumer, comme il fit inconsidérément, contre la défense expresse que nous en avions faite. Il fut apperçu par la Vigie; elle ne douta nullement que les ennemis ne fussent près de-là, parce que les Espagnols défendent sur peine de la vie à ceux de leur Nation de battre du feu la nuit. De sorte qu'à l'instant elle tira un coup de boîte du pierrier pour avertir le Fort, qui répondit aussi-tôt de toute sa volée de canon.

Un grain de pluie étant survenu dans ce moment, nous obligea de nous mettre à couvert dans une grande maison qui se trouva devant nous, pour allumer les meches des Grenadiers, & pour attendre que le jour parût. Pendant ce temps-là les ennemis jetoient un feu perpétuel de la Ville, pour nous intimider, & pour faire connoître qu'ils

étoient bien préparés à nous recevoir.

Le 20, dès le point du jour nous sortîmes en ordre pour approcher de la Ville nos pavillons déployés & tambour battant. En y arrivant nous nous trouvâmes arrêtés par 700 hommes, qui nous attaquerent à couvert d'une muraille de quatre pieds & demi de haut, & d'un fossé dont elle est ceinte du côté de la riviere : nous crûmes d'abord que c'étoit là leur Fort, parce que nous n'étions que foiblement instruits de la disposition de la place. Ils firent leur possible pour nous repousser, & nous tuerent d'abord quelques-uns de nos gens. Ce petit avantage dont ils s'apperçurent, leur fit prendre la hardiesse de sortir sur nous l'épée à la main; mais voyant que nous les recevions vigoureusement, ils lâcherent pied aussi-tôt, & se contenterent de couper les ponts pour nous arrêter. Cette manœuvre ne nous empêcha pas de passer au travers des fossés, & de gagner le pied de la muraille dont nous nous rendîmes maîtres. Leur résistance ne se trouva pas à l'épreuve de nos grenades, qui les repousserent jusques dans leurs maisons; & quoiqu'elles soient toutes bâties exprès pour se défendre en cas d'at-

taque, nous les en eûmes bientôt chaſſés ; ils s'enfuirent à la place d'armes, & ſe retrancherent dans une caſe forte, qu'on appelle parmi nous une redoute, où après avoir tenu bon environ une heure, ils furent encore obligés de la quitter ; tellement que nous les pourſuivîmes de Fort en Fort juſqu'à un troiſieme qui eſt le plus grand & le plus conſidérable, où ils ſe défendirent longtemps, parce qu'à la faveur de la fumée de leur canon qui nous empêchoit de les découvrir, ils faiſoient un feu continuel ſur nous. Quand nous fûmes au pied des paliſſades, ils ſortirent encore l'épée à la main, & ayant bleſſé quelques-uns de nos gens, ils en firent un priſonnier, que nous les obligeâmes bientôt de relâcher, en les forçant de rentrer dans leur fort après avoir perdu beaucoup des leurs. Enfin ſur les onze heures, ennuyés d'un ſi long combat, & n'ayant preſque plus de poudre, nous redoublâmes nos efforts de telle ſorte que nous les forçâmes, & que nous nous rendîmes maîtres de ce dernier Fort : ce qui ne ſe fit pas ſans perte de notre côté, car nous y eûmes neuf hommes tués & douze bleſſés. Nous envoyâmes en même temps pluſieurs

partis courir après ceux qui fuyoient, & pendant ce temps-là, nous autres Catholiques, nous allâmes chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Major, ayant auparavant laissé Garnison dans le Fort.

La Ville de Quéaquille fait presque le tour d'une petite montagne sur laquelle sont ces trois Forts, dont deux sont commandés par le plus grand, & tous les trois commandent la Ville. Le grand, qui est celui contre lequel nous eûmes le plus à faire, n'est fort que du côté de la riviere, & les deux petits, qui sont sur le penchant de la coline du côté de la riviere, sont entourés chacun d'une muraille fort mince, mais fort haute par dehors. Nous n'y trouvâmes que des pierriers pour leur défense; il y a communication de ces deux derniers avec l'autre, par un chemin fermé des deux côtés de deux rangs de palissades remplies de terre & garnies aussi de pierriers. Dans le grand Fort, qui est aussi environné de palissades, nous trouvâmes sept pieces de canon de 18 & de 12 livres de balle, mais à cause de l'élévation du lieu, ils ne peuvent pointer leurs pieces assez bas pour incommoder ceux qui seroient dans la Ville, à moins qu'en foudroyant les

maiſons ils ne les accablaſſent ſous leurs ruines. Les magaſins à poudre ſont au milieu des Forts, & aſſez légérement bâtis. La Ville eſt entourée, comme j'ai remarqué, du côté de la riviere par une muraille de quatre pieds & demi de hauteur & de trois d'épaiſſeur; les rues en ſont fort droites, & les Egliſes Paroiſſiales y ſont parfaitement belles, auſſi bien que les Couvents. Les maiſons y ſont preſque toutes bâties de planches, & conſtruites ſur Pilotis; parce que dans la ſaiſon des pluies, qui s'étend depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin d'Avril, ils en ſont ſi fort incommodés, qu'ils ſont même obligés de faire des ponts & des levées dans toutes les rues pour éviter l'eau & la fange. Leur ſeul négoce eſt le Cacao, avec lequel on fait le Chocolat. Nous y prîmes ſept cents priſonniers tant hommes que femmes, entre leſquels étoit le Gouverneur & ſa famille. Il étoit bleſſé, ainſi que pluſieurs Officiers & d'autres perſonnes de qualité, qui s'étoient plus vaillamment battus que cinq mille hommes qui défendoient la place.

Nous la trouvâmes fournie de diverſes ſortes de marchandiſes, entr'autres de perles & de pierreries. Il y avoit une

quantité prodigieuse de vaisselles d'argent, & au moins soixante-dix mille pieces de huit. Il y en avoit trois millions quand nous y abordâmes; mais comme nous fûmes tous assez occupés à nous rendre maîtres des Forts, ils profiterent du temps pour les sauver par la riviere, avec la plus grande partie de ce qu'ils avoient de plus précieux. Lorsque nos Canots furent venus mouiller sous la Ville, nous ne laissâmes pas d'en envoyer quatre courir après quelques Chaloupes qui emportoient ces richesses; mais il étoit trop tard. Ils ne prirent seulement qu'un canon d'argent de vingt-deux mille pieces de huit, & un aigle de vermeil doré qui avoit servi de Tabernacle à quelque Eglise : il pesoit soixante-huit livres, & étoit parfaitement beau, tant à cause du travail, que pour deux gros rocs d'émeraudes qui composoient ses yeux. Il y avoit dans le port quatorze Barques, sans compter la Barque longue contre laquelle nous nous étions battus au Pueblo Nuevo; & sur les chantiers, deux Navires du Roi d'Espagne, qui étoient presque achevés. Le soir nous convînmes avec le Gouverneur du prix de sa rançon, de celle de son monde, de sa Ville, de son

Fort, de ſon canon & de ſes Navires, moyennant un million de pieces de huit en or, & quatre cents paquets de farine; & pour preſſer l'envoi de cette rançon, qu'il falloit faire venir de la Ville de Quitto qui en eſt diſtante de quatre vingts-lieues, il nous pria de relâcher leur Vicaire Général, homme de beaucoup d'autorité & de crédit parmi eux.

Nous trouvâmes la maiſon de ce Gouverneur ſi richement ornée, & remplie de meubles ſi précieux, qu'il ne ſe voit rien en Europe de plus magnifique. Les femmes de la Ville ſont parfaitement belles; mais la plupart des Padres ou Moines y vivent dans un grand relâchement, & avec une liberté avec le ſexe, qui n'eſt pas d'un trop bon exemple. Ces Padres nous haïſſent ſi fort, qu'ils perſuadent aux femmes qui n'ont jamais vu de Flibuſtiers, que nous ne leur reſſemblons en aucune maniere; que nous n'avons pas même la figure d'hommes; qu'enfin nous mangeons les femmes & les petits enfants. Auſſi ontelles de nous une horreur & une averſion inconcevables. Mais quand elles nous connoiſſent une fois, elles ſont bientôt déſabuſées, & je puis aſſurer qu'elles nous ont ſouvent donné des

marques d'une passion si violente, qu'elle alloit quelquefois jusqu'à la folie.

Ce qui me fit connoître que l'impression qu'on avoit donnée à ces femmes, n'étoit pas un conte fait à plaisir, c'est que le lendemain de la prise de la Ville une des Demoiselles suivantes de la Gouvernante de cette place m'étant tombée entre les mains, comme je la conduisois au lieu où étoient tous les autres prisonniers, & que je la faisois marcher devant moi, elle se retourna, & les larmes aux yeux, me dit en sa langue : *Segnor por l'amor de Dios no mi como*; c'est-à-dire : *Monsieur, pour l'amour de Dieu ne me mangez pas.* Je lui demandai qui lui avoit dit que nous mangions le monde, elle me répondit que c'étoient les Padres, qui les assuroient même que nous n'avions pas la forme humaine, & que nous étions faits comme des Singes.

Le 21, quelqu'un de nos gens qui avoit fait du feu pendant le jour dans une maison de la Ville, revint le soir au Corps-de-Garde sans l'avoir éteint; la nuit suivante le feu prit à cette maison : mais l'appréhension que nous eûmes qu'il ne gagnât notre Corps-de-Garde, dans lequel étoit toute la poudre de cette

place, & une partie des marchandiſes & des richeſſes de la Ville, nous obligea de faire tout porter à bord des Barques qui étoient dans le port de la Ville, & nous menâmes tous nos priſonniers au Fort. Enſuite nous tachâmes de couper chemin au feu, qui cependant conſuma un tiers de la Ville malgré tous les ſoins que nous apportâmes pour l'éteindre.

Le 22 au matin nous revînmes à notre Corps-de-Garde, & de crainte que l'Eſpagnol ne refuſât de payer la rançon de la Ville à cauſe de cet accident, ayant promis par notre Traité de ne la pas brûler, nous feignîmes de croire que cela venoit d'eux, & nous leur envoyâmes une Lettre, par laquelle nous leur mandions que nous étions fort ſurpris de leur procédé, & de ce qu'après notre accommodement ils venoient nuitamment brûler les marchandiſes & les farines qui étoient ſi bien à nous; enfin que nous nous repentions de n'avoir pas laiſſé conſumer toute leur Ville. Que s'ils ne nous payoient ce que le feu nous avoit enlevé, nous leur enverrions une cinquantaine de têtes de priſonniers. Ils nous firent des excuſes, ajoutant que ce ne pouvoit être que de la

canaille qui eût fait ce coup, & qu'ils nous satisferoient.

Le 23, le Gouverneur nous donna un Pilote Côtier, que nous envoyâmes dans un de nos Canots chercher nos Bâtiments, (auxquels nous avions donné ordre de louvoyer dans la Baie) pour les mener mouiller à l'Isle de Puna, où nous devions aller au sortir de Quéaquille attendre nos rançons. Le 24, voyant une partie de nos gens malades à cause de l'infection que causoient les corps morts répandus çà & là par la Ville au nombre de plus de neuf cents, nous en sortîmes après avoir démonté & encloué le canon du Fort, emmenant avec nous cinq cents prisonniers des principaux, que nous fîmes entrer dans des Barques avec lesquelles nous arrivâmes le 25 à la Puna, où nous trouvâmes nos Bâtiments prêts à mouiller.

Le 2 Mai le Capitaine Grogniet mourut d'une blessure qu'il avoit reçue le jour que nous prîmes la Ville, en voulant empêcher lui septieme cent Espagnols d'entrer dans le Fort, & le même jour 2, il nous mourut encore quatre hommes. Le 4, nous envoyâmes notre Galere à l'Isle de Platta, pour voir si la Frégate de David étoit arrivée à son rendez-vous.

Le 9, le terme du paiement de la rançon de Quéaquille étant échu depuis quatre jours, nous commencions à nous ennuyer de ce retardement, lorſque la Barque Eſpagnole, qui avoit coutume de nous apporter des vivres, amena un Officier qui nous pria de ne nous pas impatienter, que la rançon viendroit bientôt. Cette remiſe nous donna de violents ſoupçons qu'on nous trahiſſoit, & qu'on ne nous entretenoit d'eſpérance que pour nous amuſer, tandis qu'il viendroit quelque renfort aux ennemis, & nous devinâmes très-juſte, comme on le verra bientôt ci-après. Nous fûmes donc obligés de mettre en uſage envers nos priſonniers la rigueur avec laquelle nous avions reconnu qu'il falloit intimider les Eſpagnols. Nous les fîmes jouer aux dés à qui perdroit ſa tête, le ſort étant tombé ſur quatre, on les leur coupa ſur le champ, & elles furent envoyées à Quéaquille dans la même Barque qui reconduiſit cet Officier, par lequel nous mandâmes au Teniente, que ſi dans quatre jours la rançon ne venoit, nous lui enverrions toutes les têtes de ſes gens.

Le 15, notre Galere revint de l'Iſle de Platta, & nous rapporta que vers la

pointe de Santa Helena elle avoit été chassée par deux Navires qu'elle n'avoit pu reconnoître : ce qui fit que le soir nous envoyâmes un de nos Canots qui alloit fort bien, pour voir quels Bâtiments c'étoient; & le 16 il les trouva comme elles venoient nous joindre. C'étoit la Frégate du Capitaine David dans laquelle il étoit, & une prise qu'il avoit faite après s'être efflotté de celle que nous avions rencontrée avant que d'aller à Quéaquille. Ils venoient tout récemment de faire une descente à Païta, afin d'avoir des rafraîchissements pour ceux qui avoient été blessés dans leurs bords en se battant contre un Navire Espagnol nommé la Catalina, qu'ils avoient rencontré à cinquante lieues sous le vent de Lima, comme il revenoit de Panama, & qui étoit un de ceux que nous avions long-temps gardé devant cette Ville.

Ce Vaisseau la Catalina s'étoit efflotté de deux autres, avec lesquels il retournoit au Port du Callao, lorsque malheureusement pour lui il avoit rencontré la Frégate de David, qui allant incomparablement mieux l'auroit pris, sans rendre, comme il fit, un combat de deux jours, si ce n'eût été que la plupart

de ſes gens qui étoient toujours ivres, manquerent vingt fois l'abordage, & ſe laiſſerent retomber ſous ce Navire par leur mauvaiſe manœuvre, autant de fois qu'ils ſe trouverent au vent : ce qui ayant été reconnu par ceux de la Frégate, ils crurent qu'en mettant pavillon ſans quartier ils feroient plutôt rendre ce Navire : mais il arriva tout le contraire ; car le troiſieme jour les gens de David ayant cuvé leur vin, & faiſant une meilleure manœuvre que les deux jours précédents, la peur s'empara des Eſpagnols, qui ſe firent échouer en pleine côte, où leur Navire ne fut pas deux heures en ſon entier. Les gens de David allerent avec un Canot ſauver deux Eſpagnols qui vouloient gagner la terre à la nage, & qui leur dirent que leur Capitaine ayant eu la cuiſſe emportée d'un coup de canon, avoit recommandé à ſon Lieutenant avant que de mourir, de ne point perdre de temps & d'aller inceſſamment avertir le Vice-roi de Lima, du méchant état où ils croyoient avoir mis la Frégate, afin qu'il envoyât au plutôt après elle.

Le 22 notre Canot qui vint nous rejoindre, & qui nous apprit ce que je viens de dire, amena auſſi avec lui la

priſe de David qu'il nous envoyoit, pour nous prier de lui faire venir de Quéaquille parmi nos rançons, un grand mât, le ſien ayant été fort endommagé dans ce dernier combat. En attendant David s'occupa à croiſer hors la Baie, pour empêcher que nous ne fuſſions ſurpris par les Eſpagnols.

J'avois oublié de dire que les gens de la Frégate avoient ſurpris à Païta le Courier de Quéaquille, qui alloit à Lima pour la troiſieme fois porter au Vice-roi une Lettre du Teniente de cette Ville, qui nous éclaircit parfaitement du ſoupçon que nous avions eu, que les Eſpagnols ne différoient le paiement de la rançon promiſe, que pour avoir le temps de ſe préparer à nous la venir payer d'une monnoie dont nous n'avions pas beſoin, & que nous ne leur demandions pas. La Lettre étoit conçue en ces termes.

JE donne avis à votre Excellence, pour la ſeconde fois, que les Anglois & les François ſont encore à la Puna. Il y a pluſieurs jours que le terme qu'ils nous ont accordé pour la rançon de nos Priſonniers eſt expiré. Je le fais exprès pour donner du temps à Votre Excellence.

envoyé quatre têtes de nos gens ; je les amuserai de quelques milliers de pieces de huit de temps en temps, quoiqu'ils n'aient pas lieu de s'ennuyer. Que Votre Excellence se dépêche, s'il lui plait, d'armer, & quand ils me devroient encore envoyer cinquante têtes, j'estime que cette perte nous est bien moins prejudiciable que si nous laissions vivre des gens qui sont si mal intentionnés. Voilà une belle occasion pour nous en défaire, pourvu que Votre Excellence ne perde pas de temps.

Nous ne pouvions pas recevoir de témoignages plus certains des sentiments & des desseins de nos ennemis, que ceux que nous découvrions par cette Lettre ; aussi prîmes-nous nos mesures là-dessus.

Le plus long & le meilleur quartier d'hiver que nous ayions eu en cette mer, fut celui de notre séjour dans l'Isle de la Puna, où pendant plus de trente jours que nous y demeurâmes, nous fîmes très-bonne chere, car outre les vivres que les Espagnols nous apportoient journellement de Quéaquille, nous en avions nous-mêmes apporté quantité de rafraîchissements. La symphonie ne nous y manqua pas non plus, ayant parmi

nos priſonniers toute la Muſique de la Ville, qui conſiſtoit en Luths, Théorbes, Guitares, Harpes & autres inſtruments que je n'avois jamais vus ailleurs, & dont ils faiſoient un concert très-agréable.

Quelques-uns même de nos gens lierent des amitiés avec nos Dames priſonnieres, qui ſans leur faire aucune violence ne leur étoient pas avares de leurs faveurs & faiſoient voir, comme je l'ai déja, dit, qu'elles n'avoient pas pour la Nation Françoiſe, après l'avoir connue, toute l'averſion qu'on leur avoit inſpirée contre elle, lorſqu'elles ne la connoiſſoient pas encore. Tous nos gens étoient ſi charmés de cette vie, qu'ils avoient oublié les miſeres paſſées, & qu'ils ne ſongeoient non plus aux Eſpagnols, que ſi nous euſſions été en ſûreté au milieu de Paris.

Parmi tout cela j'eus auſſi une aventure. Nous avions entre nos priſonnieres une jeune Dame nouvellement veuve du Tréſorier de la Ville, qui avoit été tué dans cette action. Elle en paroiſſoit tellement conſolée par la dureté qu'ils ont tous en ce pays les uns pour les autres, qu'elle me propoſa de me cacher avec elle en quelque endroit de

l'Isle jusqu'à ce que nos gens en fussent partis; qu'ensuite elle m'emmeneroit à Quéaquille pour l'épouser; qu'elle me feroit donner la charge de son mari, & qu'elle me mettroit en possession des grands biens dont elle jouissoit. Après l'avoir remerciée de ses offres si obligeantes, je lui fis connoître que j'appréhendois que son crédit ne fût pas maître du ressentiment des Espagnols, & que la plaie qu'ils venoient de recevoir de nous étoit encore trop récente & trop fraîche pour l'oublier si promptement. Elle voulut me guérir l'esprit de cette crainte, en tirant secrettement du Gouverneur & des principaux Officiers, des engagements par écrit qu'elle me mit entre les mains, du bon quartier qu'ils me donneroient. J'avoue que je fus un peu ébranlé par des témoignages si pressants de bienveillance & d'amitié, & qu'après m'être consulté dans le moment même sur le parti que je prendrois, je me trouvai beaucoup de pente vers celui qui m'étoit offert. Deux puissantes raisons m'y portoient; l'une étoit la vie misérable & languissante que nous traînions en ces lieux, où nous étions continuellement au hasard de la perdre, au lieu que je trou-

vois une jolie femme, & un établiſſement conſidérable. L'autre étoit le déſeſpoir de pouvoir jamais retourner en ma Patrie, manque de Vaiſſeaux qui y fuſſent propres. Mais quand j'y eus réfléchi un peu plus à loiſir, & que j'eus fait un retour ſur le peu de confiance qu'on doit prendre aux promeſſes & à la foi d'une nation auſſi vindicative que celle des Eſpagnols, & principalement envers des gens de notre profeſſion, dont ils étoient ſi maltraités, cette ſeconde réfléxion l'emporta ſur la premiere & ſur tous les avantages qui m'étoient offerts. Je me déterminai donc à ne les point accepter, malgré la douleur & les larmes de mon agréable Eſpagnole; & ſoutenu d'un rayon d'eſpérance que je conçus de revoir la France, je préférai la continuation de mes peines à la défiance perpétuelle où j'euſſe été de quelque trahiſon. Ainſi je la laiſſai libre, après l'avoir aſſurée du reſſentiment que je conſerverois toute ma vie de ſon affection, & des bonnes intentions qu'elle avoit pour moi.

Le 23 nous envoyâmes un de nos Canots à Quéaquille, porter un des Padres que nous tenions priſonnier. (Ce

ſont des gens autant reſpectés, & obéis parmi leur Nation que les Vice-rois.) Le Gouverneur donnoit à celui-ci un plein pouvoir d'agir, contre les obſtacles que le Teniente apportoit au paiement de la rançon de ſon monde. Après qu'il fut parti, il vint une Barque nous apporter quatre-vingts paquets de farine, & la valeur de vingt mille pieces de huit en or. On nous demanda encore trois jours de terme pour le reſte; ce que nous leur accordâmes, en les menaçant que s'ils y manquoient nous irions faire ſauter leur Fort, & brûler la Ville & les Vaiſſeaux.

Le 24 notre Canot revint, & nous fit rapport qu'on ne vouloit plus donner que vingt-deux mille pieces de huit pour le reſtant de la rançon; que le Teniente vouloit ſuivre les ordres de ſon Prince, qui défendent d'en payer aucune, & qu'il avoit cinq mille hommes avec leſquels il nous attendoit pour voir ſi nous exécuterions nos menaces. Sur cette fiere réponſe nous nous aſſemblâmes pour conſulter ſi on couperoit la tête à tous les priſonniers, la pluralité des voix qui ſuivit la mienne, fut qu'il valoit mieux aller quérir les vingt-deux mille pieces de huit, que

de répandre tant de ſang, puiſqu'auſſi-bien ayant deſſein de quitter cette mer, nous n'avions plus beſoin de ces exécutions pour nous y faire redouter : qu'après tout nous n'étions que trop avertis par la Lettre du Teniente, que les Eſpagnols ſe diſpoſoient à venir faire ſur nous un aſſez grand effort pour nous faire peut-être repentir de notre refus, ſi nous y perſiſtions davantage : qu'il falloit donc toujours accepter l'offre, & ne leur rendre que les moins conſidérables des priſonniers, ſans nous deſaiſir des gens de qualité qui ſeroient garants du reſte : qu'en attendant il falloit les emmener, & nous retirer avec eux au large vers la pointe de St. Helena, où nous ne craindrions point les ſurpriſes de nos ennemis, que nous pourrions de tous côtés voir venir de loin. Nous renvoyâmes donc à Quéaquille notre Canot, qui en revint le 25 nous dire que le lendemain 26 les Eſpagnols nous apporteroient ſans faute les vingt-deux mille pieces de huit à l'Iſle de la Puna où nous étions encore.

Le même jour nous embarquâmes dans nos Navires une centaine des priſonniers les plus qualifiés, & en

même temps nous levâmes l'ancre, & nous quittâmes ce bon quartier d'hiver, où nous laissâmes le reste des prisonniers avec deux Canots pour les garder, & pour attendre l'argent promis, donnant ordre à nos gens de dire à ceux qui l'apporteroient, de nous envoyer tout le restant de ce dont nous étions convenus à la pointe de Saint Helena, faute de quoi ils ne verroient plus leurs gens. Le 26 au soir nos Canots nous vinrent joindre comme nous étions à louvoyer pour sortir de cette Baie, & nous apporterent les vingt-deux mille pieces de huit.

La nuit suivante le Bâtiment pris par la Frégate Angloise, qui nous croyoit encore mouillés à la Puna, & qui nous rencontra à huit lieues de-là, vint nous avertir qu'il y avoit deux Armadillas Espagnoles qui nous attendoient au sortir de la Baie, & que la Frégate de David louvoyoit avec elles en nous attendant aussi. Le 27 à la pointe du jour nous les apperçûmes entre l'Isle de St. Clara & la pointe de St. Helena au vent à nous. La Frégate de David nous ayant vus, arriva aussitôt sur nous, & après avoir pris avis tous ensemble sur ce que nous devions

faire, nous mîmes quatre-vingts de nos hommes dans son bord, parce que le peu d'équipage qu'il avoit pouvoit à peine suffire pour manier ses canons; & comme nous n'étions pas assez de monde pour armer nos prises, nous ne conservâmes seulement que deux Bâtiments & une Barque longue, & nous envoyâmes le reste avec nos Pirogues sur des hauts fonds, où les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient aller, tirant plus d'eau qu'elles. Nous louvoyâmes jusqu'à midi pour leur gagner le vent; ce que nous ne pûmes néanmoins faire, parce qu'en cette saison les vents viennent toujours du large & sont fort stables, & que d'ailleurs, comme nous sortions du fond de la Baie, nous ne pouvions pas espérer de le gagner, l'Espagnol en occupant l'entrée.

Sur le midi nos ennemis arriverent sur nous, & nous ayant joints, nous nous battîmes jusqu'au soir à coups de canon (ce que les Espagnols appellent la guerre galante) sans nous faire beaucoup de mal. La nuit étant venue nous mouillâmes & eux aussi à une lieue au vent à nous. Nous tirâmes un coup de canon pour appeller nos prises qui vinrent mouiller près

de nous pour y être encore plus en sûreté.

Le 28 une heure avant le jour nous les renvoyâmes ſur leur fort, & dès que le jour parut nous appareillâmes auſſi-bien que les Eſpagnols. Lorſque nous fûmes ſous voiles, il calma; mais malheureuſement nous nous trouvâmes ſans nos Pirogues pour pouvoir nager au vent, parce que nous les avions envoyées avec nos priſes, pour éviter l'embarras qu'elles nous auroient cauſé; ainſi nous ne pûmes nous ſervir pour cela que de nos petits Canots que nous avions conſervés. Les Eſpagnols nageoient auſſi au vent pour nous le diſputer, & nous étant mis à la portée du canon au vent à eux, il s'envoya; mais comme ils étoient les meilleurs Bouliniers de la mer du Sud, en une demi-heure ils nous le regagnerent. Nous louvoyâmes juſques à deux heures après midi, & voyant que nous ne gagnions rien ſur eux, nous mîmes à la cape pour attendre deux de nos Vaiſſeaux qui étoient derriere. Cependant ces Armadillas arriverent ſur nous, & quand nous fûmes à bonne portée, nous nous battîmes juſqu'à la nuit cloſe. Ils nous déſagréerent en-

tiérement, & ne nous blesserent néanmoins qu'un homme. Le soir nous mouillâmes comme le jour précédent, & eux aussi au vent à nous.

Le 29 nous demeurâmes mouillés, comme eux, jusqu'à trois heures après midi qu'ils leverent l'ancre pour aller attaquer la plus grande de nos prises, qui n'étoit mouillée que sur le bord des hauts-fonds : nous appareillâmes pour aller la défendre, & nous nous battîmes avec eux de si proche, que les coups de canon & les menues armes portoient de part & d'autre. Nous n'y perdîmes pourtant personne, quoique de leur côté ils eussent bien du monde de tué ; ce que nous reconnûmes par le sang qui sortoit de leurs Dalots ou Maugeres, & en nous séparant ils nous crierent (*A la matiana la partida*) ce qui veut dire, *A demain la partie.*

Le 30 nous appareillâmes eux & nous pour sortir de cette Baie, & l'Espagnol qui étoit toujours au vent faisoit ses efforts pour nous en empêcher. Vers le midi nous prîmes fond pour désarmer une de nos prises qui alloit très-mal, & en armer une autre que David nous avoit donnée, aussi-

bien qu'à vingt François qui composoient partie de son équipage, & qui vouloient le quitter: nous travaillâmes toute la nuit à la décharger, après quoi nous la coulâmes bas. Le 31 nous mîmes à la voile, & sur les deux heures après midi nous mouillâmes parce que la marée nous étoit contraire. Un moment après les deux Armadillas arriverent encore sur nous, ce qui nous obligea de relever l'ancre, & ensuite nous mîmes à la cape pour attendre une de nos prises qui étoit éloignée de nous. Mais comme elle ne put nous joindre aussi-tôt que les ennemis, son équipage en sortit, & s'embarqua dans la Pirogue avec laquelle il vint se jeter dans un de nos Navires de guerre. Ils avoient laissé dans cette prise quatre Espagnols, qui ayant fait vent arriere, rentrerent dans la riviere de Queaquille, où ils se sauverent avec presque tous nos vivres, qui malheureusement pour nous étoient restés dedans.

Quand nous fûmes à demi-portée de canon de ces deux Vaisseaux ennemis, nous fîmes feu de part & d'autre jusqu'à une heure de nuit. Nous reçûmes en ce combat plusieurs coups de canon en bois, & nous eûmes presque

toutes nos manœuvres coupées, & toutes nos voiles criblées, parce que les Espagnols faisoient tous leurs efforts pour nous démâter. En effet ils avoient donné cinq coups de canon dans le mât de bourset de la Frégate, & trois dans son grand mât; mais ils n'alloient qu'en eriflant, & par bonheur personne des nôtres ne fut tué ni blessé.

Le premier Juin les ennemis étoient à la pointe du jour à une lieue de nous, nous ne laissâmes pas de faire notre route pour sortir. Sur les dix heures ils allongerent leurs civadieres & revinrent sur nous; mais comme ils portoient sur la Frégate, nous crûmes qu'ils alloient l'aborder, & nous y jetâmes promptement l'équipage de notre Barque longue pour la renforcer. Lorsqu'ils nous eurent joints, ils arborerent pavillon d'Infanterie de Bourgogne; car jusqu'alors ils n'en avoient encore mis aucun. Quand nous fûmes bord à bord, ils nous envoyerent une décharge de leur mousqueterie avec celle de leurs canons chargés de mitraille, ensuite ils nous allongerent par nos grands hauts-bans, sans pourtant avoir pu jeter leur Grapin.

Après les avoir laissé jeter tout leur feu, nous leur envoyâmes à notre tour

dix-huit coups de canon & nos décharges de menues armes, enſuite nous voulûmes ſauter à leur bord; mais comme ils ſe ſentirent fort endommagés, ils revinrent au plus vîte du lof pour nous en empêcher.

Ils prirent une heure de relâche qu'ils paſſerent à ſe raccommoder, aprèsquoi ils arriverent ſur nous, & nous recommençâmes à nous battre de plus belle: ce qui dura encore juſques à la nuit; mais ils venoient d'être ſi bien étrillés, qu'il ne leur prit pas envie de nous ſentir cette fois de ſi près, & nous n'eûmes ce jour-là que trois bleſſés.

Le 2 à la pointe du jour ils étoient encore à deux lieues au vent, ils arriverent ſur nous en dépendant de lui: comme il ventoit beau frais nous mîmes à la cape, & lorſqu'ils furent à bonne portée ils nous maltraiterent ſi fort de leur canon, que s'en étant apperçus ils nous approcherent à la portée de leurs mouſquets, nous croyant hors d'état de réſiſter davantage. Mais comme nos fuſils ſe trouverent beaucoup meilleurs, nous en fîmes ſur eux un ſi grand feu, qu'ils furent obligés de fermer leurs Sabords & de retenir le vent. Nous reçûmes cette journée ſoi-

xante coups de canon en bois, dont plus des deux tiers étoient à l'eau. Nous eûmes outre cela toutes nos manœuvres encore coupées & deux hommes blessés, & je fus un de ceux-là.

A deux heures de nuit ils firent feinte d'arriver sur nous pour nous aborder; mais nous trouvant aussi parés la nuit que le jour, ils retinrent le vent. Nous passâmes une partie de celle-ci mouillés, pour boucher les coups de canon qui auroient pu nous faire couler à fond.

Le lendemain 3 à la pointe du jour nous fûmes étonnés de ne plus voir les deux Armadillas contre lesquelles nous nous étions préparés à recommencer le combat, & selon toutes les apparences ils s'en étoient rebutés plutôt que nous, quoiqu'ils eussent eu un grand avantage qui étoit celui du vent, & qui cependant ne les garantit pas, à ce que nous apprîmes depuis, de la perte d'une quantité considérable de monde, & de l'endommagement de leurs Vaisseaux, qui étoient pour le moins aussi maltraités que les nôtres. De sorte que nous imaginant bien qu'ils avoient fait route pour le port de Callao, nous prîmes la nôtre pour l'Isle de Platta, où nous

mouillâmes le ſoir, & nous demeurâmes deux jours à la bande, occupés à calfater nos voies d'eau.

Pendant tous ces combats nous avions fait monter ſur le pont d'un de nos Navires le Gouverneur de Queaquille notre priſonnier, & ſes principaux Officiers, pour être témoins de la vigueur avec laquelle nous nous battions, & de la lâcheté de ceux de leur nation, qui n'oſerent entrer dans nos Navires quoiqu'ils nous euſſent abordés deux fois.

Le 6 nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile le long de la terre, afin d'y chercher un endroit commode à faire de l'eau. Cette côte eſt fort unie, ſaine & très-belle à mettre à terre; ce qui fait que les Eſpagnols l'habitent partout juſques à la Barbacoa. Nous prîmes fond entre le Cap Paſſao & celui de Saint Franciſco. Le 10 nous y mîmes nos priſonniers à terre, à qui nous donnâmes la liberté, n'ayant pu aller à la pointe de Saint Helena pour voir ſi leur rançon étoit venue : ce qui auroit été je crois fort inutile, car ces deux Armadillas avoient été envoyées pour nous la payer à coups de canon.

Le 11 nous voulûmes partager l'or,

les pierreries & les perles que nous avions trouvés à Queaquille ; & comme ces choses ne se pouvoient lotir, ni aisément équipoller, l'or n'étant pas monnoyé, ni les pierreries d'une même valeur, on mit tout à l'encan, afin que ceux qui avoient de l'argent les enchérissent, & que du prix de leur vente on pût donner à chacun sa part. Mais comme plusieurs d'entre nous, qui avoient gagné au jeu des sommes considérables, étoient certains que si Dieu nous faisoit la grace de nous sauver de cette mer, ce ne pourroit être que par terre, où la pesanteur de l'argent les auroit empêchés de marcher commodément, ils enchérirent ces joyaux, qui tiennent peu de place & ne chargent guere, à des prix si excessifs, que l'or seul qui étoit ouvragé valoit couramment parmi nous quatre-vingts & cent pieces de huit l'once, & chaque pistole quinze de ces pieces. Néanmoins quoique ces choses fussent vendues si chérement, nous ne partageâmes de la prise de cette Ville que quatre cents pieces de huit chacun; ce qui pouvoit faire en tout environ cinq cents mille pieces, ou quinze cents mille livres. Et comme on n'espéroit pas pouvoir porter cet argent, il nous

servit à jouer dans nos Vaisseaux pour nous désennuyer ; aussi ne cherchions-nous dans nos descentes que de l'or & des pierreries que nous ne trouvions pas si abondamment que l'argent, dont il est vrai que nous faisions si peu de cas, que nous ne daignâmes pas prendre quantité de vaisselle & beaucoup d'autres ouvrages dont la Ville de Queaquille regorgeoit. Nous négligeâmes même d'envoyer un Canot après cent canons d'argent monnoyé de onze mille pieces de huit chacun, que les Espagnols avoient fait transporter de l'autre côté de la riviere, lorsque nous nous battions contre eux, & qui étoient encore à notre vue après la fin du combat. L'abondance de ce riche métal le rend si commun en ce pays, que la plupart des choses que nous fabriquons en France, en acier, en cuivre & en fer, ils les font avec l'argent. Cette indifférence que nous témoignions en avoir, donnoit souvent occasion à leurs gens mêmes de se mêler parmi les nôtres, pour piller & pour butiner sur leurs propres concitoyens celui que nous négligions ; dont ils n'étoient pas si dégoûtés que nous, ou pour mieux dire si embarrassés à le transporter, étant dans

leur pays, au lieu que nous étions fort loin du nôtre.

Le 12 la Frégate de David nous quitta, dans le dessein d'aller carener aux Isles Galapes, pour faire route ensuite par le détroit de Magellan, afin de retourner à la mer du Nord. Pour nous, nous avions des Bâtiments si petits & si foibles, qu'il nous étoit impossible de remonter plus haut à la côte du Perou. Ils ne pouvoient même contenir la provision d'eau dont nous aurions eu besoin, & qui est d'ailleurs très-difficile à faire en cette côte-là, où il faut entrer trois & quatre lieues dans les terres avant que d'en rencontrer. Ces difficultés nous firent résoudre de retourner vers la côte de l'Ouest, afin d'y tenter les moyens de repasser aussi à la mer du Nord; mais il falloit que ce fût par terre.

Avant que de quitter cette côte je ne puis me dispenser de dire, que le Perou est un des plus riches pays du monde, non seulement par la quantité d'or & d'argent que les Espagnols tirent des mines qu'ils y possedent, mais encore par la grande fécondité de la terre, qui rend à ceux qui la cultivent trois récoltes par an, soit en bled soit en vin; &

qu'outre les fruits qui ſont particuliers à toute l'Amérique, ils en ont encore beaucoup de ceux qui croiſſent en France. De ſorte que cette grande diverſité d'eſpeces fait qu'en toutes les ſaiſons de l'année on en trouve toujours de frais.

Les Habitants n'y connoiſſent que deux ſaiſons, qui partagent toute l'année en un été de neuf mois & un hiver de trois, pendant lequel il gele ſouvent bien fort ſur les montagnes, quoiqu'à peine on s'en apperçoive dans les plaines. Ils nourriſſent parmi leur bétail, des moutons qui peſent deux cents cinquante ou trois cents livres chacun; & ces animaux leur ſont très-utiles: ils leur font porter deux jarres d'huile ou de vin, (ce ſont des vaiſſeaux de terre faits en forme de pains de ſucre, tenant chacun 35 pintes, & peſant autant à vuide.) Lorſqu'on les charge ils s'agenouillent comme les chameaux, & dès qu'ils ont leur charge ils ſe relevent doucement. Quand ils ſont arrivés au lieu où on les mene, ils ſe remettent en la même poſture juſqu'à ce qu'on les ait ſoulagés de leur fardeau.

Le 13 nous levâmes l'ancre, & le 15 nous mouillâmes vingt lieues au vent de la pointe à Mangle; nous allâ-

mes à terre avec un Canot, où nous surprîmes une Vigie de quinze soldats Espagnols, qui étoient sur le bord d'une très-belle riviere. La gêne que nous leur donnâmes les obligea de nous déclarer qu'ils gardoient cette riviere, qu'on nomme Elmeralda, à cause d'une quantité de rocs d'émeraudes que leur nation en tire, & que de son embouchure on pouvoit en huit jours de temps, avec des Canots, aller bien plus facilement & plus commodément surprendre la Ville de Quitto, que par terre, où il faudroit faire quatre-vingts lieues d'un pays dont les Habitants s'y opposeroient. Ces raisons font qu'ils tâchent autant qu'ils peuvent de dérober aux étrangers la connoissance de ces avantages. La Ville de Quitto est fort peuplée, & étoit autrefois capitale d'un Royaume dont elle porte le nom; mais à présent elle dépend du Vice-Roi de Lima.

Le 17 nous appareillâmes & nous fîmes route pour l'Isle Del Gallo, qui est à l'entrée de la petite Baie de la Barbacoa, cent lieues sous le vent de Queaquille. Le 19 à la pointe du jour nous apperçûmes une voile à laquelle nous donnâmes la chasse, & vers les dix heures du matin nous la prîmes,

C'étoit une Barque qui venoit de Panama acheter des Noirs que les Anglois de la Jamaïque ont coutume d'envoyer Porto-Bello, & qui les alloit négocier à Peïta. Ils font ſur ces Noirs un gain conſidérable; car les Anglois les leur vendent ſur le pied de quatre-vingts & cent pieces de huit, & parmi eux ils en valent trois & quatre cents. Le 20 nous prîmes fond à cette Iſle Del Gallo, où nous interrogeâmes les priſonniers de cette Barque, qui nous dirent que la Galere de Panama, étoit allée dans la Baie de Mapalle, pour y chercher les François qui étoient dégradés ſur les Iſles que l'on y trouve, & qu'à ſon retour elle devoit apporter à Panama le Préſident de Guatimala & ſa femme.

Le 25 nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour l'Iſle de Cocas qui eſt Nord & Sud du Realéguo, cent lieues au large. Nous eûmes le vent de Sud-Oueſt & nous portâmes l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le 30 nous vîmes terre, & nous pinçâmes le vent pour la reconnoître; ſur le ſoir nous trouvâmes que c'étoit l'Iſle de Malpella, qui eſt quarante lieues au Sud de celle de St. Juan, & de-là nous fîmes route pour

la

la Baie de Mapalle, au lieu d'aller à l'Isle de Cocas d'où venoit le vent qui par conséquent nous étoit contraire.

Depuis ce jour jusques au 11 Juillet nous eûmes toujours le même vent de Sud-Ouest, qui ne calma que pour se renvoyer de l'Est & du Sud. Le 13 après la hauteur prise, nous nous trouvâmes à 30 lieues au large du Realéguo, & nous portâmes le Nord pour terrir. Le 16 à midi nous en vîmes les montagnes, & nous mîmes à la cape, de crainte de nous faire découvrir. Le 17 nous envoyâmes deux Canots, pour tâcher de faire quelques prisonniers qui pussent nous donner des nouvelles, avant que de faire entrer nos Navires dans la Baie.

Le soir nos Canots ayant reconnu la terre, nous rapporterent que c'étoit la Baie de St. Michel, où les courants nous avoient dérivés en capiant. Nous l'avions prise pour celle de Mapalle, où nous voulions aller, & qui est à quatorze lieues au vent de la premiere. Mais on peut s'y méprendre d'autant plus facilement du large, que les montagnes de ces deux Baies se ressemblent beaucoup. Nous relouvoyâmes au vent la nuit, & le 18 nous remîmes nos Canots dehors en demeu-

rant à la cape jusques au 20 que nous fîmes servir pour les aller joindre à une des Isles de la Baie de Mapalle, où nous leur avions donné rendez-vous.

Le 23 y étant entrés, nous fûmes pris d'une brise qui nous sépara les uns des autres, & de cinq voiles dont étoit composée notre Flotte, nous ne demeurâmes de compagnie que les deux plus petits bâtiments, qui étoient en même temps les plus foibles en monde. Nous ne perdîmes pourtant pas les trois autres de vue; mais ils étoient bien loin sous le vent & pris de calme: cependant nous allâmes mouiller à l'Isle à Tigre, qui est la plus proche de l'entrée de la Baie.

Le 24 sur les huit heures du matin nous vîmes trois voiles qui doubloient la pointe Harina. qui est celle du vent de cette Baie, & dix lieues sous le vent du Realéguo. Nous tirâmes aussi-tôt un coup de pierrier pour appeller nos Canots, qui étoient à terre sur l'Isle à faire de l'eau. Lorsqu'ils furent arrivés à bord, nous appareillâmes & nous portâmes sur nos Navires avec le vent arriere, quoiqu'alors il en fît fort peu.

Ces trois voiles, qui étoient une Galere & deux Pirogues, portoient aussi sur eux, ne nous voyant pas: mais au mo-

ment que nous eûmes gagné le large & qu'ils nous eurent apperçus, ils tournerent le cap sur nous à la voile & à la nage, & leurs deux Pirogues, qui alloient mieux que leur Galere, vinrent se mettre à notre arriere, & nous envoyerent une quinzaine de coups de canon. Mais comme leurs armes portoient à leurs bords, ces Pirogues furent contraintes de filler sur le cul, & attendirent leur Galere. Quand elle les eût jointes, ils tinrent Conseil, après quoi ils se pavoiserent tous, & revinrent nous attaquer. Nos Bâtiments ne pouvant nous donner secours, mirent à la cape en nous attendant; nous nous battîmes toujours jusqu'à ce que nous les eûmes rejoints, ce qui arriva sur les deux heures après midi. Alors les Espagnols nous ayant abandonnés, allerent enterrer leurs morts dans l'Isle où nous étions à faire notre eau, lorsque nous les avions apperçus. Ils nous avoient dématés de notre grand mât de Hune, désagréé de plusieurs manœuvres, & blessé cinq hommes. Sur le soir le vent du large s'étant envoyé, nous fîmes route pour les aller chercher, mais ils se tinrent toujours saisis de la terre.

Le 25 nous fîmes le tour des Isles

pour chercher nos Canots, que la Galere ennemie cherchoit aussi, se doutant bien qu'ils étoient à terre, ne les ayant point vus avec nous pendant qu'on s'étoit battu. Vers les deux heures après midi nous ayant apperçus, ils sortirent d'une Esterre & nous firent le signal, & nous allâmes les prendre. Il y avoit quatre jours qu'ils y étoient cachés en nous attendant, ils avoient bien vu notre combat; mais il ne leur avoit pas été possible, non plus qu'à nos Bâtiments, de nous venir secourir. Les Espagnols, qui nous les virent prendre, n'oserent nous en empêcher, quoiqu'ils fussent mouillés tout proche d'eux. Nous déchargeâmes ensuite un de nos Vaisseaux pour le risquer en abordant la Galere des ennemis; mais ils se sauverent pardessus des hauts-fonds où notre Vaisseau ne pouvoit passer.

Le 26 nous mouillâmes à une Isle de la Baie, & nous y mîmes deux de nos Bâtiments en carene, pendant que les trois autres nous gardoient. Le 28 nous vîmes un Canot avec Pavillon blanc, qui traversoit de la grande terre aux Isles, on alla le reconnoître avec un des nôtres qui le prit. C'étoit un Officier Espagnol, qui nous croyant être des siens

venoit féliciter le Commandant de la victoire qu'on s'imaginoit à terre qu'il avoit remportée ſur nous. Nous lui donnâmes la gêne, pour ſavoir s'il ne venoit point ſe jeter entre nos mains pour nous faire donner par quelque faux avis dans quelque piege que la Galere nous voulût tendre, comme avoit fait le Capitaine Grec ; ce qu'il nous proteſta aſſurément ne pas être. Il nous informa de plus qu'il y avoit une Pirogue de trente François dans cette même Baie où il nous trouvoit ; qu'ils étoient deſcendus à terre il y avoit quelque temps, & qu'ils s'étoient battus en raſe ſavane contre ſix cents Eſpagnols, auxquels ils avoient tué un Capitaine nommé Dom Albarado, qui étoit eſtimé le plus brave & le plus déterminé de la Province ; qu'enfin, lorſque nous avions rencontré la Galere & ſes deux Pirogues, elles venoient armées de huit cents hommes, non pas dans le deſſein de nous chercher ; mais pour battre ces trente François, qui n'avoient pu être vaincus par ſes ſix cents Compatriotes ; belle preuve de la valeur des Gens de ces quartiers-là.

La Baie de Mapalle eſt aſſez belle, & remplie de pluſieurs grandes Iſles dont la beauté égale celles de Panama. Elles

étoient autrefois habitées, & on y voit encore de très-beaux Bourgs, qui ſont abandonnés à cauſe des courſes des Flibuſtiers. L'ancrage y eſt très-bon; mais on y eſt mal à l'abri preſque en toute ſaiſon. Il s'y éleve de violents tourbillons de vent, qui paſſent pardeſſus les montagnes qui ſont dans le fond, & il y a très peu de cables qui ſoient à l'épreuve de ces bouraſques impétueuſes.

Le 6 Août un de nos Gens étant à la chaſſe ſur l'Iſle où nous carenions, trouva deux hommes qui étoient depuis huit jours à nous obſerver, & qui nous prenant pour les Eſpagnols, n'oſoient nous approcher. C'étoient deux François de la Pirogue dont cet Officier priſonnier nous avoit parlé, & qui s'étoient ſi bien défendus contre les ſix cents Eſpagnols. Nous les reconnûmes pour être des quatre vingt-cinq qui s'étoient ſéparés du Capitaine Grogniet, pour aller aux Californies. Ils allerent auſſi-tôt avertir les vingt-huit autres, qui vinrent nous joindre, & qui nous apprirent qu'ils s'étoient ſauvés dans cette Iſle, après avoir été chaſſés toute une nuit par la Galere Eſpagnole, qui n'alloit pas ſi bien que leur Pirogue. Ils nous dirent auſſi qu'ils avoient deſcendu juſques à 40 lieues au

vent d'Acapulco, ſans avoir pu mettre plus d'une ſeule fois à terre, & que ce fut même en courant bien des riſques, tant la mer y eſt groſſe : ce qui les avoit ſi fort rebutés, que pour venir nous chercher, ils avoient quitté cinquante-cinq de leurs camarades qui vouloient continuer leur route pour les Californies.

Le 10 ayant achevé de carener nous appareillâmes, après avoir donné place à ces trente hommes dans nos bords. Nous fîmes route pour la côte d'Acapulco, à deſſein d'y chercher les cinquante-cinq autres qui devoient y être deſcendus, & les tirer de l'état miſérable où, ſelon toutes les apparences, ils s'alloient plonger, ſans eſpoir d'en jamais ſortir, étant trop foibles de monde pour aller chercher des vivres, dont ils avoient grand beſoin, dans le Pays le plus peuplé de la terre ferme, où même on ne croyoit pas qu'ils puſſent arriver, n'ayant qu'une méchante petite Barque qui ne pouvoit les porter bien loin, ſans s'ouvrir en deux.

En partant nous eûmes la briſe d'Eſt, qui nous favoriſa juſqu'à la hauteur de Sanſonnat. Depuis le 15 juſques au 21 nous eûmes du calme le long des jours, & pendant les nuits les vents étoient tel-

lement déchaînés, que nous ne pouvions porter des voiles. Le 22 nous eûmes un petit frais de Sud-Eſt, qui fit que le 27 nous approchâmes la terre pour la reconnoître; nous trouvâmes que nous étions au vent de la Baie de Tecoantepeque; nous mîmes nos Canots pour y entrer, & nous donnâmes rendez-vous à nos Bâtiments dans le port de Vatulco, qui en eſt vingt lieues ſous le vent. Nous terrîmes le ſoir; mais la mer briſe ſi fort le long de cette côte, qu'il eſt impoſſible d'y mettre à terre.

Le 29 nous trouvâmes un Embarcadere où il y avoit une très-forte tranchée, gardée par un nombre conſidérable d'Eſpagnols, & jugeant qu'il nous coûteroit trop en y mettant à terre, nous allâmes deux lieues ſous le vent, où la mer étoit un peu plus pacifique, & où nous trouvâmes encore environ trois cents hommes qui nous attendoient ſur une petite éminence. Nous détachâmes cinquante des nôtres pour les aller trouver; mais les Eſpagnols firent ſimplement leurs décharges & ſe retirerent. Nous en prîmes deux, auxquels nous demandâmes où alloit un chemin dans lequel nous étions entrés; ils nous dirent qu'il conduiſoit à la Ville de Tecoante-

peque, dont cette Baie portoit le nom, & que nous n'en étions qu'à quatre lieues. Nous couchâmes la nuit suivante dans ce chemin, à couvert du Ciel à notre ordinaire. Le lendemain 30, nous résolûmes d'aller en cette Ville, & nous prîmes nos brisées de ce côté-là; de maniere que sur les deux heures après midi, nous la vîmes de dessus une élevation qui n'en est qu'à demi-lieue.

Comme elle est entourée & accompagnée de huit Fauxbourgs, elle nous parut si grande, que nous fûmes longtemps à délibérer si nous tenterions la fortune avec si peu de monde; car nous n'étions que cent quatre-vingts hommes, & les ennemis étoient au nombre de trois mille. Cependant l'extrême nécessité où nous étions d'avoir des vivres nous pressoit d'avancer, & ne vouloit point envisager le péril qui se présentoit. Ainsi toute notre appréhension s'étant réduite à la peur de mourir de faim, nous continuâmes notre chemin pour aller affronter nos ennemis.

Quand nous eûmes marché environ une demi-heure, nous nous trouvâmes près de la Ville, & sur le bord d'une grande riviere extrêmement rapide, qui la sépare d'avec quatre de ses Faux-

bourgs. Nous la traversâmes, ayant de l'eau jufqu'à la ceinture, malgré les Efpagnols qui s'étoient retranchés de l'autre côté pour nous en difputer le paffage, qu'ils furent forcés de nous ouvrir, après une bonne heure de combat opiniâtré de part & d'autre. Dès que nous eûmes gagné leur retranchement, nous entrâmes dans la Ville, où après avoir encore difputé contre les ennemis en gens qui enrageoient de faim, nous nous rendîmes maîtres de leur place d'armes fur les quatre heures du foir. Mais ce ne fut pas encore fait; car les ennemis s'étant encore retranchés dans une très-belle Abbaye, bâtie en plate-forme qui commandoit la Ville, nous allâmes au nombre de quatre-vingts hommes pour les en faire déloger, & la chofe fut bientôt exécutée. De maniere que les en ayant chaffés, nous en fîmes notre Corps-de-Garde, & enfuite chacun tâcha de fatisfaire à l'extrême befoin qu'il avoit de manger.

Lorfque nous fûmes dans cette Ville, nous la trouvâmes encore beaucoup plus grande & plus fpacieufe qu'elle ne nous avoit paru de deffus l'éminence, les maifons y font très-belles, les rues fort droites, les Eglifes fuperbement

bâties & richement ornées. L'Abbaye de St. Francisco, d'où nous fîmes retirer les ennemis, passeroit plutôt pour un Fort que pour un Couvent de Religieux : aussi a-t-elle été bâtie pour en servir en cas de besoin.

Le 31 nous envoyâmes demander la rançon de la Ville, avec menace de la brûler si on n'y satisfaisoit au plutôt. Mais les Espagnols ne nous firent aucune réponse ; ce qui nous fit juger qu'ils avoient envie de nous venir attaquer, & ils y auroient eu d'autant plus d'avantage, que la riviere qui commençoit depuis notre passage à se déborder, alloit nous enfermer. C'est pourquoi nous décampâmes pour aller coucher à un des Fauxbourgs qui sont à son autre bord, & nous y demeurâmes jusqu'au 3 Septembre que nous en partîmes pour nous rendre à nos Canots, sans avoir pu tirer aucun profit de la prise de la Ville. Le 5 nous nous rembarquâmes, & nous fîmes route pour aller joindre nos Bâtiments dans le port de Vatulco, où nous arrivâmes le 9. Le 15 nous en repartîmes dans nos Canots sans avoir de pratique, & étant descendus à terre nous marchâmes dix à douze lieues avant dans le pays, où

nous prîmes plusieurs Villages, & dans l'un d'eux l'ancien Gouverneur de Merida, avec sa famille qui étoit retirée en ce lieu. Cet homme nous promit des vivres pour sa rançon, & en attendant qu'on les apportât, nous le conduisîmes à nos bords, où nous arrivâmes le 26.

Le même jour sur les dix heures du matin nous vîmes une voile, nous sortîmes avec un de nos Canots pour la reconnoître ; elle mit à la cape, & montra pavillon Espagnol sans l'assurer. Mais comme la mer étoit extrêmement grosse, & que notre Canot ne pouvoit naviger, nous rentrâmes dans le port. Ce Navire crut que c'étoit son pavillon qui nous empêchoit de venir à son bord ; il l'amena pour en arborer un blanc, & vint croiser devant le port. Nous mîmes tous pavillon, & lui assurâmes ; nous armâmes en même temps notre Galere pour l'aller heler ; mais elle ne put jamais sortir du port. Ainsi il vira de bord & fit sa route ; & comme nos Bâtiments étoient désagréées, nous ne pûmes aller après lui. C'étoit une Frégate qui avoit été assurément fabriquée à la mer du Nord ; mais il nous fut impossible de savoir de quelle nation elle étoit.

Le 26, la mer étant calmée nous allâmes avec notre Galere juſqu'à vingt lieues au vent d'Acapulco, pour voir ſi ce Bâtiment ne ſeroit point entré dans quelque port, ayant jugé par ſa manœuvre, qu'il avoit beſoin de la terre; mais nous revînmes ſans avoir rien trouvé.

Nous attendîmes juſqu'au quatrieme Novembre la rançon de notre Gouverneur, ſans en preſſer beaucoup le paiement, trouvant dans ce port & aux environs amplement de quoi vivre, particuliérement des Tortues qui y ſont en quantité; & les hattos qu'on y voit auſſi en très-grand nombre, nous fourniſſoient ſuffiſamment les autres choſes néceſſaires à la vie; outre que nous étions en ce lieu à l'abri des inſultes par mer, des Eſpagnols.

Depuis Sanſonnat juſqu'à Acapulco, il eſt impoſſible de mettre à terre ſi ce n'eſt dans les ports ou dans les Baies, & quoique celle qu'on appelle des Salines ſoit de difficile accès, parce qu'elle eſt très-petite, & que la mer y eſt fort groſſe, on ne laiſſe pas de la compter pour Baie. Elle eſt la premiere après Sanſonnat, & à vingt lieues au vent de celle de Tecoantepeque, que l'Eſpa-

gnol marque auſſi pour Baie ſur ſes Cartes, quoiqu'elle ſoit ſi peu profonde qu'à peine s'en apperçoit-on, à moins qu'on ne ſoit terre à terre. Il y a dans le fond de cette derniere, un Lagon qui porte le nom de la Baie, avec laquelle il avoit autrefois communication, & dont à préſent l'embouchure eſt barrée par le ſable que l'impétuoſité des lames y apporte. Ce Lagon renferme trois Iſles qui ſont à très-peu de diſtance l'une de l'autre, & toutes trois fort proches de ſon embouchure. Il y a quelques années que la Hourque d'Acapulco, qui alloit aux grandes Indes, entroit à ſon retour dans ce Lagon par la Baie, & nous apprîmes de quelques Eſpagnols, qu'il aboutiſſoit par ſon autre extrêmité dans la riviere de Vaſtaqua, laquelle va ſe rendre dans l'acul de la nouvelle Eſpagne, & par conſéquent dans la mer du Nord.

Lorſque cette Hourque revient des Iſles Philippines, où les Eſpagnols font un grand commerce, c'eſt un des riches Bâtiments qui ſoient ſur l'onde; il eſt d'une prodigieuſe grandeur, & d'une fabrique ſi forte, qu'il ne craint que la terre & le feu. Il eſt armé de

quarante canons, dont la moitié lui eſt inutile; car ſa charge le fait caler ſi bas en l'eau, que ſa batterie d'entre-deux ponts eſt noyée. Il part tous les ans du port d'Acapulco, eſcorté d'une Patache de vingt-huit pieces de canon, & chargé de diverſes ſortes de marchandiſes qu'il va porter aux Habitants de ces Iſles, qui donnent en échange quantité de tous ces beaux Ouvrages de la Chine & du Japon que nous voyons en Europe; & ce qui eſt encore beaucoup plus précieux, des perles, de la poudre d'or & des pierreries.

Ce Vaiſſeau a un grand avantage en ce voyage, c'eſt qu'en choiſiſſant la ſaiſon propre il va & revient en douze mois, y compris ſon ſéjour, ſans avoir ſeulement la peine de virer de bord, ni de changer ſes voiles, & on le rencontre infailliblement en l'attendant devant le port d'Acapulco, dans un certain temps que je ne marque pas ici pour les raiſons que j'ai dites au commencement de ce Journal.

Je remarquerai encore, qu'il y auroit d'autant plus de facilité à l'enlever, que quand il revient de ces climats avec ſa Patache, tout ſon équipage eſt

ſi malade & ſi moribond, que de quatre cents hommes qui peuvent le compoſer, il n'y en a pas le quart qui ſoit en état de ſe défendre; car le Scorbut eſt immanquable au retour des Philippines : en ſorte qu'un Navire qui partiroit de la mer du Nord dans le deſſein d'aller épier cette Hourque, pourroit en moins de dix-huit mois, ſauf les périls & les fortunes de la mer, ſe voir de retour avec des richeſſes immenſes.

A vingt lieues ſous le vent de la Baie de Tecoantepeque, eſt le port de Vatulco, qui n'a d'étendue que pour contenir dix ou douze Navires, encore faut-t-il qu'ils ſoient tenus devant & derriere; car s'ils n'avoient que leurs ancres devant le nez, ils ſe briſeroient les uns contre les autres, lorſqu'ils s'éviteroient au changement des marées ou du vent.

A l'entrée de ce port, qui eſt fort ſerrée, il y a un gouffre ſous le vent, dans lequel l'eau entrant avec impétuoſité, fait un ſi grand bruit qu'on l'entend de plus de quatre lieues de loin. Les Eſpagnols nomment ce gouffre *Boſadera.*

Quatre lieues plus bas, il y a un autre port dans lequel on ne mouille pas fort en ſûreté, à cauſe des roches dont le

fond est semé. Dans sa passe il y a un gros rocher nommé *le Forillon*, qui est entiérement & en tout temps si couvert de ces Maubies, Frégates & Grands goziers, que nous avions déja vus à la riviere de la Villia, qu'il n'y reste point de place vuide ; & un peu plus avant il y a une Isle appellée *Sacrifice*.

Huit lieues plus bas, il y a trois petits Ports, distants l'un de l'autre d'une lieue, dont celui qu'on nomme *des Anges* est le plus beau. Son entrée n'est pas difficile à remarquer, pourvu qu'on soit le long de la terre, car du large il est impossible de l'appercevoir. A son entrée il y a un rocher percé comme une porte cochere, & de ce port à celui d'Acapulco, ce qui fait soixante lieues de distance, on ne trouve aucun autre Port.

Le pays qui s'étend depuis la Baie des Salines jusqu'à Acapulco, est celui de toute la mer du Sud qui est le plus habité, & sur lequel se trouvent les Villes les plus fameuses & les plus riches. Les mines d'or y sont aussi en plus grand nombre qu'au Perou, quoiqu'il y soit à un plus bas titre ; & celles de Tiusigal seules sont plus estimées des Espagnols que celles du Potosi.

Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils appellent toute la côte de l'Oueſt, Coſta Rica, encore que ſur nos Cartes Géographiques on ne donne ce nom de Côte-Riche qu'à une petite partie de ſon étendue.

Le 7 nous allâmes faire deſcente à une petite Ville nommée *Muemeluna*, qui eſt huit lieues au vent de Vatulco, & ſix lieues dans les terres. A quatre lieues du bord de la mer & à deux de la Ville, nous trouvâmes un retranchement extraordinairement fort, ſur un roc qui côtoie une riviere; mais les Eſpagnols n'y firent pas grande réſiſtance, non plus que dans leur Ville, où nous achevâmes de nous envitailler. Nous y fîmes des priſonniers, qui nous dirent que depuis un mois ou environ ils avoient vu paſſer une Frégate qui avoit envoyé un petit Canot avec ſept ou huit hommes à leur embarcadere, & qu'ils y avoient trouvé les Eſpagnols qui les firent rembarquer ſi fort à la hâte, qu'ils y avoient perdu un homme qui fut noyé. En effet, nous le trouvâmes mort ſur l'Anſe, où la mer l'avoit rejeté avec ſon fuſil qui étoit à quelques pas de lui, & qui ne ſeroit pas reſté-là tant de temps, non plus

que le mort, ſi les Eſpagnols l'avoient vu; car ils croient être vangés lorſqu'ils ont coupé par morceaux, ou brûlé un corps mort de leurs ennemis; & nous étions aſſurés que quand nous enterrions quelques-uns de nos gens chez eux, ils les déterroient lorſque nous étions partis, s'ils reconnoiſſoient l'endroit, pour exercer ſur ces cadavres les cruautés qu'ils ne pouvoient faire éprouver à nos corps vivants.

Le 16 nous retournâmes à bord, & le 20 n'ayant pu le long de la côte apprendre aucunes nouvelles des cinquante-cinq hommes que nous y étions venus chercher, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour la Baie de Mapalle, où nous voulions décider du lieu par où nous repaſſerions à la mer du Nord. Le 21, nous eûmes un Nord qui nous éleva à une certaine hauteur où les vents d'Oueſt régnoient, ce qui nous dura juſqu'au 23 que nous fûmes pris de calme. Le 1 Décembre nous eûmes pendant la nuit un grain qui nous efflotta les uns des autres; ainſi nous demeurâmes ſeuls & ſans eau, parce que nos futailles avoient toutes coulé. Cet accident nous réduiſit à la derniere des extrémités, quoique nous

ne fussions qu'à deux lieues de terre, mais dans l'impossibilité d'y aborder; car c'est une anse de sable qui s'étend depuis la barre St. Marc jusqu'à Sansonnat, l'espace d'environ quatre-vingts lieues, & où la mer brise avec une violence extrême. Le 6 nous croyant au vent de cette anse nous armâmes notre Pirogue pour approcher la terre, & y chercher un endroit où la mer fût plus tranquille. Le 7 un de nos gens, plus impatient que les autres, & pressé par la soif qui le tourmentoit depuis quatre jours, la gagna à la nage, mais voulant revenir de même il se noya sans que nous pussions le secourir, quelques cris qu'il pût faire. Le 9, au commencement de la nuit nous crûmes voir une petite Baie devant laquelle nous mouillâmes, pour reconnoître au jour ce que ce seroit, pendant quoi nous entendîmes tirer à terre environ six cents coups d'armes. Et le 10 dès qu'il fut jour, nous vîmes que ce qui nous avoit paru une Baie étoit une Esterre qui est à quinze lieues sous le vent de Sansonnat, où nous ne voyions aucune apparence de pouvoir entrer. Cependant nous y apperçûmes un fort joli Navire qui étoit sur les chantiers : ce qui nous

fit juger qu'il devoit néceſſairement y avoir une paſſe pour l'en faire ſortir. Nous mouillâmes ſur le bord des briſants pour attendre une abélie ; durant ce temps le vent du large s'étant envoyé, nous riſquâmes d'entrer à la voile & à la nage, où nous reçûmes trois lames, qui remplirent notre Pirogue à moitié à la vue des Eſpagnols qui nous regardoient entrer.

Nous rangeâmes un des côtés de l'Eſterre, & nous fîmes feu pendant une demi-heure dans leurs Magaſins qui étoient ſur le bord, ſans qu'ils nous répondiſſent d'un ſeul coup. Enfin étant tourmentés par une ſoif violente, que nous voulions étancher à quelque prix que ce fût, nous guindâmes notre bourſet, & nous allâmes faire échouer notre Pirogue devant eux. Comme ils crurent que nous allions à leur Bourg, qui n'en eſt qu'à une demi-lieue, ils en prirent le chemin ; mais nous n'étions que 22 hommes : ainſi au lieu de courir après eux, nous profitâmes de leur fuite, & nous travaillâmes à remplir toutes nos futailles d'eau, & nous munir des vivres que nous trouvâmes dans ces Magaſins, auſſi bien que de quelques agrêts de ce Navire, qui nous

étoient les plus nécessaires pour le nôtre, n'osant en charger tout à fait notre Pirogue, de crainte de faire naufrage en sortant. Cela fait, nous allâmes passer la nuit de l'autre côté de ces Magasins, pour être à l'abri des surprises de nos ennemis; parce que nous jugions assez juste par les six cents coups de mousquet que nous avions entendu tirer, qu'il y avoit beaucoup de gens armés en ce lieu.

Le 11, nous sortîmes de cette Esterre pour aller rejoindre notre Bâtiment, que nous rencontrâmes le 12 au matin mouillé huit lieues au vent de Sansonnat, où il avoit trouvé là la mer un peu paisible. Nous passâmes cette journée à faire de l'eau, & nous allâmes au nombre de vingt, prendre un Village à une demi-lieue du bord de la mer, d'où nous revînmes le même jour avec quantité de rafraîchissements, qui redonnerent la vie à l'équipage de notre Vaisseau, extrêmement affoibli par la soif qu'il avoit endurée, aussi bien que nous qui étions dans la Pirogue; & même par la faim, qui ne laissoit pas de nous faire languir, quoique nous eussions des vivres pour la satisfaire. Mais nous n'osions manger, de crainte de nous altérer encore davantage. Nous

levâmes l'ancre le ſoir d'un vent d'Oueſt, & nous arrivâmes le 15 dans la Baie de Mapalle, où nous trouvâmes nos Bâtiments mouillés à une des Iſles qu'elle renferme.

Je remarquai, tandis que nous remontions la côte, que toutes les nuits il fait des vents de terre très-favorables aux Navigateurs, pourvu qu'on ne s'en éloigne pas; car dix lieues au large on ne s'en ſent que très-peu, & il y a des ſaiſons pendant leſquelles il ſouffle avec tant de violence, qu'on eſt obligé d'ariſer ſes huniers, & même de les ferler. Le 17 nous tînmes conſeil pour juger ſur le rapport de nos priſonniers, quel paſſage ſeroit le moins périlleux pour retourner par terre à la mer du Nord. On crut qu'il falloit prendre par Segovia, car il n'y avoit que ſoixante lieues à marcher pour gagner la ſource d'une riviere, ſur laquelle ils nous dirent que nous pourrions deſcendre juſqu'à la mer du Nord, où elle alloit ſe décharger; que dans la route que nous ferions par terre, nous n'aurions pas plus de cinq à ſix mille hommes ſur les bras, & que nous trouverions des chemins aſſez aiſés pour porter nos bleſſés & nos malades. Mais comme nous n'étions pas

ſuffiſamment convaincus de la ſincérité de leurs avis, nous armâmes 2 Canots pour aller chercher à terre de nouveaux priſonniers, afin de voir ſi ces avis ſe confirmeroient ou ſe contrediroient, & nous inſtruire par ce moyen avec plus de certitude, des choſes qui pourroient s'oppoſer à notre paſſage, ou de celles qui pourroient nous le faciliter.

Le 18 nous deſcendîmes à terre au nombre de ſoixante-dix hommes, nous marchâmes toute la journée ſans rencontrer perſonne. Le 19, nous marchâmes encore juſqu'à midi, ſans avoir fait plus de découverte que la journée précédente, & nous en fûmes tellement fatigués, que nous prîmes la réſolution de nous en retourner, d'autant plus que la plupart de nos gens n'étoient pas tout à fait contents de repaſſer au Nord par cet endroit, à cauſe de ces cinq ou ſix mille hommes dont on nous menaçoit. Nous laiſsâmes donc retourner aux Canots ceux qui le voulurent, & étant demeurés au nombre de dix-huit, moins fatigués que les autres, nous ſuivîmes un grand chemin que nous rencontrâmes peu de temps après qu'ils nous eurent quittés, nous y marchâmes environ une heure, au bout de laquelle

laquelle nous prîmes trois Cavaliers : nous leur demandâmes où nous étions, & ils nous dirent qu'à un quart de lieue delà il y avoit une petite Ville nommée la Chilotequa, habitée par 400 hommes blancs, ſans compter les Negres, les Mulâtres & les Indiens ; & nous aſſurerent de plus, que nous n'étions point découverts. Alors il nous prit envie de courir après nos gens pour leur faire part de ces avis, & les engager à venir avec nous à cette Ville : mais l'appréhenſion que nous eûmes d'être apperçus, & de donner par-là le temps aux Habitants de ſe préparer, nous en empêcha, & nous fîmes l'action peut-être la plus hardie, la plus déterminée & ſi l'on veut même la plus téméraire dont on ſe puiſſe aviſer. Nous n'étions, comme je viens de le dire, que dix-huit hommes ; cependant nous entrâmes & nous donnâmes effrontément dans cette Ville, où nous ſurprîmes & épouvantâmes tellement les Eſpagnols, que nous arrêtâmes priſonniers le Teniente & pluſieurs Officiers, au nombre de cinquante perſonnes, les femmes compriſes. La frayeur les avoit ſi fort troublés, nous croyant en bien plus grand nombre que nous n'étions, qu'il eſt indubitable

que tout le reste se seroit laissé prendre & lier, sans le secours de leurs chevaux qu'ils ont toujours au piquet, & sur lesquels ils monterent pour s'enfuir. C'étoit là ce que nous demandions; car s'ils eussent eu le courage de demeurer, ils auroient pu nous donner de l'occupation, & nous n'en avions déja que trop à garder nos prisonniers.

Nous nous informâmes du Teniente où étoit la Galere de Panama; il nous dit qu'elle étoit mouillée à l'embarcadere de Carthagene, qui est la Caldera, où elle nous attendoit dans l'espérance que nous y passerions pour aller à la mer du Nord, & que le St. Lorenço, Navire du Roi d'Espagne, étoit dans le port du Realéguo, armé de trente pieces de canon & de quatre cents hommes d'équipage, pour nous défendre l'approche de ce lieu qu'on achevoit de rétablir. Comme nous avions envie de coucher dans la petite Ville où nous étions, nous lui demandâmes encore de quelle quantité d'hommes nous aurions à nous défendre si nous y demeurions. Il nous dit que le jour suivant il y en auroit six cents; mais qu'ils n'avoient que deux cents armes à feu. Pendant ce temps-là les Espagnols, qui étoient un peu reve-

nus de leur étonnement, s'étant raſſemblés rentrerent dans la Ville, & après pluſieurs attaques livrées & ſoutenues de part & d'autre, nous nous retranchâmes enfin dans l'Egliſe où nous avions mis nos priſonniers, qui nous voyant entrer avec précipitation, crurent que leurs gens nous pourſuivoient de près, & qu'ils alloient foncer ſur nous; ce qui leur donna la hardieſſe de ſe jetter ſur des épées & ſur d'autres armes que nous avions ramaſſées. Ils s'en ſervirent avantageuſement, & nous bleſſerent un homme. Auſſi-tôt nous gagnâmes les portes, & de-là nous fîmes feu ſur eux. Mais comme il ne nous reſtoit plus que quatre hommes avec les femmes, nous montâmes en même temps ſur les chevaux que nous leur avions pris, & nous ſortîmes ſans bruit avec nos quatre priſonniers & nos priſonnieres. Alors les Eſpagnols nous envoyerent un Parlementeur, mais nous refusâmes de lui parler, nous tirâmes même ſur lui, de crainte qu'en nous approchant de trop près il ne connût notre petit nombre. Le lendemain 20 nous rejoignîmes nos gens, qui étoient demeurés à un Hato qu'ils avoient trouvé en s'en retournant, & ils nous

donnerent ſecours contre ſix cents de ces Eſpagnols qui nous ſuivoient en queue; après cela nous donnâmes la liberté à nos priſonniers.

Le 21 nous nous rendîmes à bord de nos Canots, & le 22 à bord de nos Bâtiments, où nous interrogeâmes nos quatre nouveaux priſonniers ſur le paſſage que nous avions projeté; mais ils nous repréſenterent tant de difficultés, que nous fûmes preſque dégoûtés de l'entreprendre. Cependant quand nous eûmes fait réfléxion qu'il falloit paſſer, ou finir malheureuſement notre vie dans l'horrible néceſſité de manquer de toutes choſes, & dans un pays ennemi où nous nous affoibliſſions tous les jours par la perte de nos gens; nous réſolûmes de tout riſquer pour en ſortir. Mettant de côté tous les périls qu'il falloit courir dans ce paſſage, & perſuadés qu'il valoit encore mieux mourir les armes à la main, que de languir de faim; nous nous apprêtâmes tous pour cette traverſée: & afin d'ôter aux plus poltrons l'envie de retourner aux Vaiſſeaux, s'ils étoient d'humeur à changer de volonté, nous les fîmes tous échouer le 24 ſans en prendre avis, à l'exception de notre Galere & de nos Pirogues,

que nous conservâmes pour nous porter de l'Isle où nous étions jusqu'à la grande terre.

Le 23 nous fîmes quatre Compagnies, chacune de soixante & dix hommes, qui faisoient ensemble le nombre de deux cents quatre-vingt ; & à l'égard de celle des enfants perdus, on devoit tirer dix hommes de chacune, & les renouveller tous les matins. Nous fîmes aussi une Chasse-partie par laquelle il fut réglé que ceux qui seroient estropiés dans les rencontres que nous pourrions avoir dans ce chemin, auroient la même récompense qu'auparavant ; c'est-à-dire, mille pieces de huit chacun : que les chevaux qu'on prendroit, seroient partagés par Compagnies pour soulager tout le monde & les malades préférablement aux autres : que ceux qui feroient des Partis bleus, & y seroient estropiés, n'auroient point de récompense ; enfin, qu'il y auroit punition pour le viol, la lâcheté & l'ivrognerie.

Avant que de quitter cette mer, je suis bien aise d'épargner au Lecteur la peine de me demander pourquoi nous y avons tant souffert de faim, de miseres & de fatigues ; puisque je dis en plusieurs rencontres, qu'elle baigne des

contrées si belles, si agréables & si fertiles en toutes choses. Pour cela il faut observer que depuis que nous eûmes quitté les Anglois à l'Isle St. Juan, nous fûmes toujours si mal accommodés de Vaisseaux ; que nous nous trouvâmes obligés d'être continuellement le long de la terre, & par conséquent à la vue des Espagnols. Ceux-ci découvrant jusqu'aux moindres mouvements que nous faisions, avoient presque toujours le temps d'enlever tout ce qui étoit chez eux, avant que nous y descendissions, & ne nous y laissoient que ce qu'ils n'avoient pu emporter, & c'étoit souvent très-peu de chose ; au lieu que si nous eussions eu seulement un bon Vaisseau pour nous retirer au large, ils ne nous y auroient point apperçus, & nous les aurions incessamment surpris dans nos descentes, où rien ne nous eût manqué, non-seulement pour le nécessaire, mais même pour le superflu, sans compter les richesses que nous en eussions emportées en très-peu de temps.

Cette nécessité de Vaisseaux dans laquelle nous nous trouvions, étoit si avantageuse à nos ennemis, & ils en connoissoient tellement la conséquence, que ceux du Perou n'en envoyoient plus

à ceux de la côte de l'oueſt où nous étions, dans la crainte qu'il ne nous en tombât quelqu'un entre les mains, & qu'ils ne faiſoient plus de commerce que par terre.

La même raiſon nous empêchoit encore de monter à la côte du Perou, où infailliblement nous euſſions trouvé des Vaiſſeaux; car ils navigent journellement, & font entr'eux un grand négoce, lorſqu'ils ne nous ſentent pas ſi près de leur Pays. De tout ceci il eſt aisé de conclure que manquant de ce ſecours qui nous eût été ſi important en cette mer, nous devions auſſi manquer fort ſouvent de tous ceux qui en dépendoient. Ainſi pour réuſſir en ces climats, & y faire une fortune conſidérable, ſans beaucoup riſquer ni ſouffrir, il ne faut qu'y être pourvu d'un bon Bâtiment, & qui ſoit envitaillé pour quelque temps, afin de n'être point obligé d'aller chercher des vivres à terre.

Le 27 nous apperçûmes un Vaiſſeau qui entroit entre les Iſles, nous armâmes notre Galere & une Pirogue pour aller le reconnoître; il mit pavillon blanc & l'aſſura, nous l'approchâmes à la portée du fuſil, auſſi-tôt il amena ſon pavillon blanc, en arbora un Eſpagnol, & nous envoya

dix ou douze coups de canon. Nous retournâmes à terre en avertir nos gens, & ne doutant pas que si ce Navire venoit mouiller en ce lieu, il ne brisât nos Pirogues, nous les envoyâmes avec notre bagage & les prisonniers sur les hauts-fonds, qui sont derriere l'Isle où nous étions.

Sur le midi ce Vaisseau entra avec la marée, il mouilla & se croupiada à une demi-portée de canon des nôtres, qui étoient échoués, & à couvert desquels nous nous battîmes avec deux pieces de canon contre lui jusques à la nuit. Mais comme les ennemis ne visoient qu'à ruiner nos Bâtiments, ils les mirent dès cette premiere journée hors d'état de naviger, après quoi ils se retirerent au large.

Le 28 au matin ils se rapprocherent pour recommencer à nous combattre: ce qui nous obligea de nous gabionner derriere des pointes de rochers qui avançoient dans la mer, & d'où nos armes commandoient sur leur bord. Cette manœuvre les contraignit d'envoyer leur canot, pour relever une ancre qui étoit plus à terre que leur Navire; ce qu'ayant empêché, ils furent forcés de couper le câble qui la tenoit, & de se mettre plus au large. Enfin jugeant bien que ce Bâtiment ne nous abandonneroit

pas si-tôt, nous envoyâmes sur la brune cent hommes par avance à la grande terre, afin de tâcher d'y prendre des chevaux pour monter nos malades, avec ordre de revenir ensuite nous attendre sur le bord de la mer, au même endroit où ils auroient mis à terre, en cas qu'ils y fussent de retour avant que nous y fussions arrivés; (c'étoit un Embarcadere que nous leur avions marqué) & de crainte que le Bâtiment Espagnol ne s'apperçût par l'échouement des nôtres, du dessein que nous avions de passer à la mer du Nord, & que ceux qui le montoient n'envoyassent en terre ferme avertir qu'on se préparât à nous en empêcher, nous contrefaisions toutes les nuits les Calfateurs, afin qu'ils crussent que nous étions en catene; ce qu'ils se persuaderent si bien, que les matins ils approchoient pour défaire à coup de canon le travail qu'ils s'imaginoient que nous avions fait durant la nuit.

Le 29 le feu prit en son bord; ce qui l'obligea de se retirer au large, où il l'éteignit. Le 30 nous nous servîmes d'un nouveau stratagême pour amuser nos ennemis, & leur ôter le soupçon de notre évasion. Nous chargeâmes nos boîtes, nos grenades, & quatre pieces

de canon où nous attachâmes des meches allumées de plusieurs longueurs ; afin que faisant leur effet en notre absence les unes après les autres, les gens de ce Navire nous crussent toujours sur l'isle. Cependant nous en partîmes à la nuit fermante, le plus secrétement qu'il nous fut possible, avec tous nos prisonniers, que nous ne conservions que pour porter les médicaments de nos Chirurgiens, les outils de nos Charpentiers, & les blessés que nous pourrions avoir dans ce passage.

Le premier Janvier de l'année 1688, nous arrivâmes en terre ferme, & le soir du même jour les chevaux que nous avions envoyé chercher, y arriverent aussi. On nous en amena soixante-huit, avec plusieurs prisonniers qui nous dirent, sans les violenter, qu'ils ne nous conseilloient pas de prendre notre chemin par Segovia, parce que les Espagnols savoient que nous avions choisi cette Province pour notre Passage. Mais comme notre résolution étoit prise, & que nos Bâtiments ne pouvoient plus nous servir, quand même nous eussions changé d'avis, tout ce qu'on nous put dire pour nous en détourner, au contraire ne nous empêcha pas d'y persister;

En même temps tous nos gens travaillerent à faire leurs charges, & à mettre dans leurs sacs l'argent qu'ils croyoient pouvoir porter avec leurs munitions de guerre. Ceux qui avoient trop d'argent le donnerent à porter à ceux qui avoi nt perdu le leur au jeu, à condition qu'ils leur en rendroient la moitié en arrivant à la mer du Nord, au cas qu'il plût à Dieu nous y conduire.

Quant à moi je n'étois pas des plus mal accommodés, & quoique ma charge fût des moins pesantes, elle n'étoit pas des moins considérables par sa valeur, puisque j'avois converti trente mille pieces de huit en or, en perles & en pierreries. Mais comme la meilleure partie provenoit du gain que j'avois fait au jeu, quelques-uns de ceux qui l'avoient perdu, tant contre moi que contre d'autres, au désespoir de s'en revenir si déchargés, comploterent au nombre de 17 ou 18 de massacrer ceux qui étoient les plus riches. Je fus assez heureux pour en être averti de bonne heure par quelques amis; ce qui ne laissa pas toutefois de me donner de grandes inquiétudes, parce qu'il étoit bien difficile pendant un si long voyage de se garantir des surprises avec des gens dont on étoit toujours

accompagné, avec lesquels il falloit boire, manger & dormir, & qui pouvoient encore se défaire de ceux qu'ils voudroient, dans les combats que nous pourrions avoir contre les Espagnols, en tirant sur nous pendant la mêlée. Mais ils exécuterent leur complot d'une autre maniere, comme il sera marqué en son lieu. La crainte que j'eus de cette trahison, ne m'empêcha pas de conserver assez de présence d'esprit, pour prendre sur le champ le parti qui me sembla le plus sûr pour la conservation de ma vie, & qui me la sauva effectivement. Ce fut de me defaire de ce que je possédois entre les mains de plusieurs, & en présence de tous, à condition de m'en rendre la quantité dont je convins avec eux, lorsque nous serions arrivés à la côte de St. Domingue. Par ce moyen je m'épargnai le soin de me tenir continuellement sur mes gardes, sans trop exposer non plus ceux qui s'étoient chargés de mon bien; car étant partagé entre les mains de différentes personnes, il eût fallu venir à bout de trop de monde pour me le ravir. Il est vrai que j'achetai chérement cette précaution; mais que ne fait-on point pour se garantir de la mort?

RETOUR
DE LA
MER DU SUD,

A celle DU NORD, *au travers de la Terre ferme, par un autre chemin que celui par où nous y étions venus.*

LE 2 Janvier au matin, après que nous eûmes fait nos prieres & coulé à fond nos Pirogues, de crainte que les Espagnols n'en profitassent, nous partîmes & nous allâmes coucher à quatre lieues du bord de la mer. Le 3 nous nous arrêtâmes à midi à un Hato pour y préparer à manger. Le 4 nous allâmes coucher sur une plate-forme qui s'étend sur les sommets de plusieurs montagnes très-hautes, où les Espagnols, qui malgré notre prévoyance étoient avertis de notre départ, ne manquerent pas de nous faire compagnie, se tenant toujours sur nos ailes & à notre queue.

Le 5 nous allâmes coucher à un autre Hato qui appartenoit au Teniente

de la Chilotequa, aux environs duquel nos ennemis commencerent à nous barricader les chemins. Le 6 nous nous arrêtâmes de bonne heure à une Eſtancia pour y préparer à manger, & nous trouvâmes ſur le lit d'une ſalle la lettre ſuivante qui s'adreſſoit à nous.

Nous ſommes réjouis de ce que vous avez choiſi notre Province pour repaſſer dans votre pays. Mais nous ſommes fâchés de ce que vous n'êtes pas plus chargés d'argent, quoique pourtant ſi vous avez beſoin de mules pour porter celui que vous avez, nous vous en enverrons. Nous eſpérons avoir bientôt le Général François Grogniet, & nous vous laiſſons à penſer ce qu'il ſera des ſoldats.

Nous vîmes bien par cette lettre qu'ils n'étoient pas inſtruits de la mort de Grogniet, puiſqu'ils croyoient qu'il nous commandoit encore, & qu'ils ne le connoiſſoient que par le récit que leur en avoient fait les trois hommes qui l'avoient quitté pour ſe rendre à eux, lorſqu'il manqua de prendre l'or des mines de Tiuſigal.

Le 7 nous trouvâmes une embuſcade que les Enfants perdus firent re-

tirer, & nous allâmes le soir coucher à un Hato. Les Espagnols, qui employoient toutes sortes de moyens pour nous faire périr, brûloient tous les vivres sur notre passage; quand nous entrions même dans quelques savanes où l'herbe étoit fort seche, ils alloient au vent à nous y mettre le feu, & non-seulement nous en recevions de grandes incommodités; mais nos chevaux même y étouffoient de la fumée. Comme nous étions quelquefois obligés d'attendre que le feu eût tout consumé pour passer, notre marche en étoit retardée considérablement; & c'étoit sur-tout ce que les Espagnols demandoient, pour donner du temps à leurs gens d'achever un retranchement, dont j'aurai bientôt occasion de parler, & qu'ils construisoient à notre insu sur notre chemin. Ils avoient encore embarrassé notre route par diverses barricades d'arbres, qui ne nous donnoient pas peu d'occupation. Mais ne pénétrant pas leur intention, nous nous persuadions qu'ils ne nous faisoient toutes ces pieces que pour nous chagriner seulement, ne pouvant nous faire pis.

Le 8 nous passâmes à une très-belle

ſucrerie, & comme nous avions envie d'avoir un priſonnier qui nous apprît ce qui ſe paſſoit, nous fîmes défiler notre monde, & nous demeurâmes vingt hommes cachés dans la maiſon, après avoir mis le feu à une autre voiſine, pour obliger les Eſpagnols à venir l'éteindre, lorſqu'ils verroient nos gens éloignés. Ce qu'ils ne manquerent pas de faire; mais notre impatience nous ayant trop tôt fait découvrir, ils s'enfuirent; nous tirâmes ſur eux, & nous en bleſsâmes un que nous prîmes; il nous apprit que tous leurs renforts s'amaſſoient pour nous diſputer le paſſage, & que nous allions trouver celui de Tiuſigal, qui conſiſtoit en 300 hommes.

Après avoir quitté ce bleſſé, nous joignîmes le gros de notre monde qui faiſoit alte pour nous attendre. Nous allâmes enſuite à un grand Bourg, où nous trouvâmes ces trois cents hommes, qui depuis nous ont toujours eſcorté, pour nous donner ſoir & matin le divertiſſement de leurs trompettes. Mais c'étoit comme la muſique du Palais enchanté de Pſiché, qu'elle entendoit ſans voir les Muſiciens; car les nôtres nous côtoyoient par des lieux ſi cou-

verts de Pins, qu'il étoit impoſſible de les appercevoir.

Nous allâmes ce ſoir-là coucher à un quart de lieue de ce Bourg ſur une élévation à notre ordinaire, ne campant jamais que ſur des hauteurs, ou en raſe ſavane, de peur d'être enfermés.

Le 9 au matin nous décampâmes après avoir renforcé nos Enfants perdus de quarante autres hommes, qui étoient deſtinés pour faire leurs décharges dans les raques ou bouquets de bois, afin de faire paroître les Eſpagnols en cas qu'ils y fuſſent embuſqués. Cependant ſur les dix heures nous paſsâmes en un endroit, qui étoit aſſez clair ſemé de bois pour y pouvoir étendre la vue juſqu'à une diſtance raiſonnable. Mais n'ayant point découvert d'ennemis, nous ne tirâmes point. Nous cherchions bien loin ce que nous avions à nos côtés; car les Eſpagnols, qui étoient ventre à terre à droite & à gauche du chemin, firent leurs décharges avec tant de précipitation, qu'il n'y eut que la moitié de nous autres Enfants perdus qui eurent le temps de répondre à leur feu. Ils nous tuerent deux hommes, que nous écartâmes du chemin pour en cacher la perte aux

ennemis. Après quoi nous allâmes préparer notre manger dans un Bourg qui étoit ſur notre route, & coucher une demi-lieue au delà.

Le 10 nous trouvâmes une autre embuſcade, où ayant prévenu nos ennemis, nous les contraignîmes d'abandonner leurs chevaux qui nous demeurerent ; nous allâmes enſuite manger dans un autre Bourg, & coucher un peu plus loin.

Le 11 comme nous approchions de la Ville de Segovia, nous trouvâmes encore une embuſcade à une lieue en deçà, & après l'avoir fait retirer à coups de fuſil, nous donnâmes dans cette Ville, réſolus & diſpoſés à nous bien battre, croyant que ſi les Eſpagnols avoient à nous exercer, ils feroient là leur plus grand effort. Mais ils ſe contenterent de nous tirer quelques coups de mouſquet, à l'abri des Pins qui ſont ſur des hauteurs qui environnent la Ville, où ils s'étoient retirés. Nous n'y trouvâmes rien à manger, parce qu'ils avoient mis le feu aux vivres.

Par bonheur nous fîmes un priſonnier pour nous mener à la riviere que nous cherchions, & dont nous étions encore à 20 lieues ; car ceux qui nous

avoient guidés jusqu'à Segovia, ne savoient pas le chemin pour aller plus loin.

Cette Ville est assise dans un fonds, & si entourée de montagnes, qu'il semble qu'elle y soit prisonniere. Les Eglises y sont mal bâties; mais sa place d'armes est fort considérable & fort belle, aussi-bien que les maisons des particuliers. Elle est dans les terres à quarante lieues de la mer du Sud; le chemin pour y aller du lieu d'où nous étions partis est fort difficile, ce sont toutes montagnes d'une prodigieuse hauteur, sur le sommet desquelles il falloit grimper avec péril; & les vallées par conséquent y ont si peu d'étendue, que pour une lieue qu'on fait en pays plat, il y en a six autres à monter ou à descendre. Lorsque nous passâmes ces montagnes, nous y ressentîmes un froid piquant, & nous fûmes enveloppés d'un brouillard si épais, que quand le jour paroissoit nous ne nous connoissions qu'à la voix. Mais cela ne dura que jusques à dix heures du matin que ce brouillard se dissipe entiérement, & que la chaleur qui succede au froid y devient très-grande, aussi-bien que dans les plaines, où l'on ne s'apperçoit point de ce froid qu'on ne

ſoit tout-à-fait au pied des montagnes. Ainſi nous avions à eſſuyer des intempéries ſi oppoſées tant en marchant, qu'en repoſant à découvert, qu'elles nous expoſoient à de très-grandes incommodités. Mais l'eſpérance de regagner la patrie, nous faiſoit ſouffrir patiemment toutes ces peines, & nous ſervoit comme d'ailes pour nous y porter.

Le 12 nous partîmes de cette Ville, & nous grimpâmes encore d'autres montagnes, où nous eûmes toutes les peines imaginables à ſurmonter le travail que les Eſpagnols nous y avoient préparé par leurs barricades. Nous allâmes coucher à un Hato, où pendant la nuit ils firent une grande décharge dans notre camp.

Le 13 une heure avant le Soleil couchant, nous montâmes ſur une éminence qui nous parut avantageuſe pour y camper, & nous apperçumes de-là ſur la pente d'une montagne, dont nous n'étions ſéparés que par une vallée fort étroite, douze à quinze cents chevaux que nous prîmes pour des bœufs qui paiſſoient : ce qui nous réjouiſſoit déja, dans l'eſpérance que nous avions, de faire le lendemain bonne chere aux dé-

pens de ces animaux. Et pour être plus certains de ce que c'étoit, nous y envoyâmes quarante hommes, qui à leur retour nous rapporterent que ce qu'on avoit pris pour des bœufs, étoient des chevaux tout sellés, & qu'ils avoient reconnu au même endroit trois retranchements à une portée de pistolet les uns des autres, qui s'élevant par degrés jusques vers le milieu de la même pente de montagne, barroient entiérement le chemin par où nous devions monter le jour suivant, & commandoient une ravine qui couloit le long de cette vallée, où il falloit absolument que nous descendissions, n'y ayant point d'autre chemin, ni aucune apparence de pouvoir passer à côté. Ils virent aussi un homme, qui les ayant découverts leur faisoit des menaces d'un coutelas nu qu'il tenoit à la main.

Ces fâcheuses nouvelles furent pour nous un grand rabat-joie, & entr'autres la métamorphose de ces bœufs prétendus, sur lesquels notre extrême appétit avoit tant fait de fondement. Il fallut pourtant s'en consoler, pour penser à nous tirer de cet endroit, & même sans remise; parce que les Espagnols qui s'assembloient de toutes les

Provinces voisines, alloient venir fondre sur notre petite troupe, qui ne pouvoit éviter de succomber, si nous les eussions attendus. Les moyens n'en étoient pas faciles, & peut-être auroient-ils paru impossibles à d'autres qu'à des gens comme nous, qui jusques-là avoient réussi dans presque toutes leurs entreprises. Et à dire vrai nous étions fort empêchés à les trouver; car comme je le fis remarquer à notre monde, dix mille hommes ne pouvoient franchir ce passage retranché sans être entiérement défaits, tant à cause de l'avantage du lieu, que du nombre des Espagnols qui le défendoient, dont nous pouvions juger par celui de leurs chevaux. Mais quand même les hommes eussent pu passer à côté, il étoit impossible d'y faire passer les chevaux & le bagage, à cause de l'apreté du pays. En effet, le chemin excepté, tout le reste n'étoit qu'une épaisse forêt sans voies ni sentiers, escarpée de rochers en quelques endroits, remplie de fondrieres en d'autres, & embarrassée d'une multitude d'arbres que leur vieillesse avoit fait tomber. Enfin, supposé même que nous eussions trouvé le moyen d'échapper au travers

de tant d'obstacles, il étoit toujours d'une nécessité indispensable d'aller battre les Espagnols, pour être en repos pendant le reste de la route que nous avions à faire. On demeura d'accord de tout cela; mais comme on m'objecta qu'il étoit inutile de représenter des difficultés qui n'étoient d'elles-mêmes que trop apparentes, sans ouvrir des moyens pour les vaincre, ou de donner des conseils sans en faciliter l'exécution, je leur dis que je ne voyois pas que nous eussions plus d'un parti à prendre: qu'il falloit traverser ces précipices, ces bois, ces montagnes & ces rochers, quelque inaccessibles qu'ils nous parussent, pour tâcher de surprendre les ennemis par derriere, & nous emparer de l'avantage du lieu, en nous élevant au dessus d'eux; qu'assurément ils ne nous attendoient pas là, & que je leur répondois de l'événement au péril de ma vie, si on vouloit l'entreprendre; qu'à l'égard de nos malades, des prisonniers, des chevaux & du bagage, qu'on ne devoit pas exposer sans défense à la discrétion des 300 hommes qui nous avoient côtoyés durant notre marche, & qui campoient tous les soirs à une portée de mousquet

de nous, on laisseroit 80 hommes à leur garde, avec des précautions pour leur sûreté ; qu'enfin ce nombre étoit suffisant pour battre quatre fois autant d'Espagnols.

On fut quelque temps à délibérer là-dessus, & enfin ces expédients, tout hasardeux qu'ils étoient, ayant été trouvés les plus convenables à l'état où nous étions, & je puis dire les seuls qui restoient à prendre, on résolut de les exécuter.

A peine eut-on formé ce dessein, & considéré de l'éminence où nous étions, la disposition de la montagne opposite où étoient construits les retranchements des Espagnols, que du plus élevé des trois nous apperçûmes qu'il sortoit un chemin que nous jugeâmes être la continuation de celui qu'ils nous avoient fermé, & qui tournant à droite, alloit serpentant le long du flanc de la même montagne ; ce que nous ne découvrions qu'avec peine, & par des jours dérobés entre les arbres, qui n'en laissoient voir que quelques traces de distance à autre.

Comme nous n'avions pas encore déterminé, si nous irions par la droite ou par la gauche gagné le derriere des retran-

retranchements, ce chemin en décida; voyant bien que ſi nous pouvions le croiſer, il nous meneroit droit aux ennemis. Cependant pour ne nous point engager inconſidérément dans une entrepriſe d'où dépendoit tout notre ſalut, voyant qu'il nous reſtoit encore quelque peu de jour, nous envoyâmes 20 hommes ſur un lieu plus élevé que celui où nous étions, pour en eſcorter un autre que nous avions reconnu en beaucoup de rencontres fort ingénieux & fort adroit; afin qu'il remarquât les endroits par où durant la nuit nous pourrions plus aiſément monter juſqu'à ce chemin, pour aller par-là charger en queue les ennemis dès la pointe du jour.

Dès que nos hommes furent de retour, & qu'ils nous eurent rendu raiſon de leur découverte, nous nous préparâmes à partir, mais ce ne fut qu'après avoir fait une place d'armes du lieu que nous quittions, environnée de notre bagage pour y mettre nos malades, avec 80 hommes pour les garder, & preſque autant de priſonniers que nous avions. Et pour perſuader à ces 300 Eſpagnols qui nous avoient toujours ſuivis, auſſi-bien qu'à ceux des

retranchements, que nous ne ſortions point de notre camp, nous donnâmes ordre à celui qui y commandoit, de faire tirer un coup de fuſil à chaque ſentinelle qu'il poſeroit & releveroit pendant la nuit, & de faire battre la retraite & la diane aux heures ordinaires. Nous lui promîmes encore que ſi Dieu nous donnoit l'avantage nous lui enverrions un parti pour l'en avertir; mais qu'au bout d'une heure qu'il auroit entendu le feu ceſſer, s'il ne voyoit revenir perſonne, il n'avoit qu'à chercher ſon ſalut comme il pourroit.

Tout étant ainſi ordonné, nous fîmes nos prieres aſſez bas pour n'être pas entendus des Eſpagnols, dont nous n'étions ſéparés que par la vallée dont j'ai parlé. Nous partîmes en même temps au nombre de deux cents hommes au clair de la Lune, pendant qu'il n'étoit encore qu'une heure de nuit; & au bout d'une autre heure nous entendîmes les Eſpagnols faire auſſi leurs prieres. Comme ils nous croyoient tous campés fort près d'eux, ils firent une décharge en l'air de cinq ou ſix cents coups de mouſquet pour nous épouvanter, & ils en tiroient encore un à chaque rédons des Litanies des Saints qu'ils chan-

toient. Nous poursuivîmes toujours notre route, & nous employâmes la nuit entiere, tant en descendant qu'en montant, à faire un demi-quart de lieue qu'il y avoit de distance entr'eux & nous, par un pays, comme j'ai dit, de roches, de bois, de montagnes & de précipices épouvantables, où le derriere & les genoux nous servoient beaucoup plus que les jambes, étant absolument impossible d'y marcher debout.

Le 14 à la pointe du jour, comme nous avions déja franchi les plus dangereux endroits de ce trajet, & que nous avions atteint une hauteur assez considérable de la montagne, en la grimpant avec un profond silence, ayant les retranchements des Espagnols à notre gauche, nous apperçûmes une ronde qui ne nous découvrit point, graces aux brouillards, qui sont, comme je l'ai déja remarqué, très-épais en ce pays-là jusqu'à dix heures. Dès qu'elle fût passée nous allâmes au lieu où elle avoit paru, & nous trouvâmes que c'étoit précisément le chemin que nous voulions joindre. Quand nous eûmes fait alte environ une demi-heure pour reprendre haleine, & qu'un peu de jour nous permit de marcher, nous suivîmes

ce chemin à la voix des Espagnols qui faisoient leurs prieres du matin. Nous ne commencions qu'à faire les premiers pas, lorsque malheureusement nous trouvâmes deux sentinelles sur lesquelles nous fûmes obligés de tirer. Nos coups avertirent les Espagnols, qui ne comptoient pas que nous dussions venir les prendre par leur retranchement d'en haut, car ils ne nous attendoient que par celui d'en bas; ainsi ceux qui le gardoient au nombre d'environ 500 hommes, s'étant trouvés au dehors lorsqu'ils croyoient être en dedans, & par conséquent à découvert & sans abri, ils en prirent l'alarme si chaude, que comme nous donnâmes tous en même temps sur eux, nous les fîmes éclipser de ce lieu en un instant, & qu'ils ne se sauverent qu'à la faveur du brouillard.

Cette aubade si imprévue troubla toute l'économie de leur plan, & renversa si fort leurs desseins, que ceux des deux autres retranchements passerent tous au dehors de celui d'en bas, où ils se préparerent à se défendre. Nous nous battîmes contr'eux une heure entiere à couvert du premier retranchement que nous venions de leur gagner, & qui les commandoit avantageuse-

ment à cause de son élévation sur la montagne ; mais comme ils ne lâchoient point pied, nous jugeâmes qu'il falloit que les coups que nous tirions sur eux ne portassent pas, tant parce que le brouillard nous empêchoit de les découvrir, que parce que nous ne pouvions faire feu que sur celui que nous voyions partir de leur côté ; de sorte que résolus de brusquer l'affaire & de tout hasarder, nous fonçâmes droit au lieu d'où partoit le feu ; nous les y battîmes fort & ferme, & ils ne nous quitterent la place que quand ils virent nos armes à bout touchant, dont jusques-là le brouillard leur avoit dérobé la vue ; pour lors l'épouvante les ayant pris, ils nous abandonnerent tout, & se sauverent dans la partie du chemin qui étoit au dessus des retranchements ; ce qui tourna à leur désavantage. Comme c'étoit le seul endroit par lequel ils avoient cru que nous pussions venir à eux, ils en avoient coupé tous les arbres, aussi-bien que ceux des environs, pour nous empêcher d'y venir à couvert ; & la précaution qu'ils avoient prise contre nous, se tourna si bien contr'eux, que de leurs retranchements dont nous venions de nous emparer, nous les découvrions

de maniere à ne perdre pas un seul des coups que nous leur tirions. Nous les poursuivîmes ensuite quelque temps toujours battant ; mais enfin étant las de courir après eux & de tuer, nous rentrâmes dans les retranchements, où les 500 hommes que nous avions repoussés au premier, étant revenus, tâchoient à forcer ceux que nous avions laissés pour le garder : mais nous les obligeâmes de prendre la route des autres. Ils nous fatiguerent extrêmement à les poursuivre ; parce qu'outre que le pays étoit mauvais & difficile, ils en avoient augmenté les difficultés en se servant des arbres qu'ils avoient abattus, comme de barricades, pour boucher jusqu'aux plus petites avenues des environs.

Nous reconnûmes que ces Espagnols avoient eu si peu d'envie de nous donner quartier, s'ils avoient eu le dessus, que malgré l'état où nous les avions réduits, ceux que nous rencontrions ne vouloient pas nous le demander eux-mêmes ; cependant nous le donnâmes à quelques-uns comme malgré eux, quoique d'ailleurs ils fissent tout leur possible pour se sauver de nos mains, & on ne doit pas s'en étonner ; car c'est une maxime parmi eux en ces quartiers,

& que nous avons éprouvée en plusieurs occasions, que soit par fierté naturelle, soit à cause du serment qu'ils en font entre les mains de leur Commandant avant que de combattre, ils ne veulent point se soumettre à demander quartier à ceux auxquels ils ont juré de n'en point faire. Cependant, touchés de compassion par la quantité de sang que nous voyions couler avec l'eau de la ravine, nous épargnâmes le reste, & nous rentrâmes pour une seconde fois dans les retranchements, n'ayant perdu qu'un seul homme, & eu deux blessés dans tout le combat. Les Espagnols perdirent entr'autres leur Général, vieux Officier Walon, qui leur avoit donné le plan de ce retranchement, & qui nous auroit infailliblement accablés, si nous les eussions attaqués par l'endroit où ils comptoient devoir l'être. Cependant un autre vieux Capitaine l'avoit averti de prendre garde au derriere ; mais il voyoit si peu d'apparence qu'on pût y aborder, qu'il lui répondit que si nous étions hommes, il nous défioit de passer en huit jours par quelque côté que ce fût ; mais que si nous étions des diables, de quelque façon qu'il se gardât, il seroit toujours pris. Il ne laissa pour-

tant pas à la ſollicitation de cet Officier d'y envoyer une ronde, & d'y poſer les deux ſentinelles que nous trouvâmes.

On fouilla ce Général, & on trouva dans ſes poches pluſieurs Lettres que lui avoient écrit les Gouverneurs de la Province, pour lui marquer chacun en particulier le nombre d'hommes qu'ils lui envoyoient. Il y en avoit une entr'autres du Général de la Coſta Ricca qui lui mandoit ce qui ſuit. La Lettre étoit datée du 6 Janvier 1688.

J'Ai cru faire un bon choix, lorſque je vous ai donné la conduite d'une affaire qui doit rétablir notre réputation, ſi vous avez l'avantage comme vous me marquez le croire. Je m'étois préparé à vous envoyer 5000 hommes, ſi vous ne m'aviez mandé que 1500 ſuffiſoient; je ne doute pas qu'un homme qui a autant ſervi que vous, ne conſerve bien ſon monde, particuliérement avec des gens où il ne va point de ſon honneur de ſe trop ménager.

Par le récit que vous me faites de vos retranchements, il eſt impoſſible que ces gens-là ne ſoient détruits avec l'aide de Dieu. Je vous conſeille de mettre mille

hommes dedans, & 200 proche de la riviere sur laquelle ils esperent se rendre à la mer de Nord. En cas qu'il s'en sauve quelques-uns au travers des montagnes, Dom Rodrigo Sermado, nouveau Gouverneur de Tiusignal, doit être à la tête de 300 hommes pour donner sur leur queue dès qu'ils vous auront attaqué, parce qu'immanquablement leur bagage y sera. Prenez bien vos mesures, car ces démons savent de finesses qui ne sont point à notre usage.

Lorsque vous les verrez à la portée de vos arquebuses, ne faites tirer vos gens que vingt à vingt, afin que le feu ne cesse point, & quand ils seront affoiblis, faites un cri pour les épouvanter, & foncez avec les armes blanches sur la tête, pendant que Dom Rodrigo donnera sur la queue. J'espere que Dieu favorisera nos desseins, puisqu'ils ne sont que pour le rétablissement de sa gloire, & pour la destruction de ces nouveaux Turcs. Donnez courage à vos gens, quoiqu'à votre exemple ils doivent en avoir assez; ils seront récompensés au Ciel, & s'ils ont l'avantage, ils auront beaucoup d'or & d'argent, car ces larrrons en sont chargés.

Après que nous eûmes chanté le *Te Deum* ſur le champ de bataille, en actions de graces à Dieu pour cette victoire, nous montâmes 60 hommes à cheval, pour aller avertir nos gens du bon ſuccès qu'il avoit plu au Tout-puiſſant de nous donner.

Nous les trouvâmes prêts à livrer un autre combat contre les 300 Eſpagnols dont nous avons parlé ; car dès que ceux-ci eurent entendu commencer celui des retranchements, ils ſe perſuaderent aiſément que faiſant notre attaque par cet endroit déſavantageux, dans l'impoſſibilité de la faire d'un autre côté, notre perte étoit infaillible ; de ſorte qu'au lieu d'entrer de prime abord dans notre camp, qu'ils auroient pu nettoyer en un moment, à cauſe du peu de monde que nous y avions laiſſé, ils ſe contenterent d'envoyer un de leurs Officiers aux gens de notre bagage pour parlementer. Mais cet homme fut mis en arrêt en attendant de nos nouvelles, pour pouvoir lui faire une réponſe conforme à ce qui nous ſeroit arrivé. Ainſi ce que j'avois prévu que nos 80 hommes nous ſuffiroient, fut amplement confirmé.

Ils nous informerent que lorſque

nous eûmes commencé le combat, ces 300 Espagnols s'étoient avancés peu à peu, & qu'ayant gagné une éminence qui commandoit dans ce camp, ils avoient mis pied à terre, & leur avoient envoyé cet officier pour leur faire la Harangue suivante.

Je viens ici de la part de mon Général, vous dire qu'il ne doute point que vous n'ayiez bien des forces, & que vous ne soyiez des gens de cœur, comme vous nous l'avez fait connoître toutes les fois que vous avez voulu vous rendre maîtres de nos terres : mais il ne faut pas que vous doutiez, que la quantité de monde que nous avons assemblé, ne vous accable. Il faut que vous sachiez qu'il y a mille hommes dans ce retranchement, contre lesquels vos gens viennent de se battre & de succomber ; 300 que nous voilà ici, & 200 qui sont sur la riviere que vous alliez chercher, pour y attendre ceux de vos gens qui pourront s'être échappés du combat. Voyez si vous voulez vous rendre prisonniers de guerre entre les mains de mon Général, qui est un homme de qualité, nous serons amis ensemble, & nous vous renverrons honorablement dans votre pays. A l'égard le vos gens

que les nôtres ont pris, en vie, leur Aumônier leur demanda hier, après les prieres, pour l'honneur du St. Sacrement & de la Glorieuse Vierge, de leur faire quartier: ce qu'ils lui promirent.

Nos gens l'entendant parler de la sorte, s'étoient déja un peu alarmés apréhendant qu'il dît vrai; mais d'aussi loin qu'ils nous virent arriver, avant que nous leur eussions parlé, ils reprirent courage, & lui firent la réponse fanfaronne qui suit.

QUand vous auriez assez de forces pour détruire les deux tiers de ce que nous sommes, vous auriez encore à faire à l'autre, & n'y en eût-il plus qu'un seul de reste, il se battroit encore contre vous tous.

Lorsque nous avons mis à terre en quittant la mer de Sud, nous nous sommes tous determinés de passer ou de périr, & quand vous seriez autant d'Espagnols comme il y a de brins d'herbes dans notre Savane, nous ne vous craindrions point; nous passerons malgré vous, & nous irons où nous voulons aller.

Ce Parlementeur ayant été congédié,

à notre arrivée, remonta à cheval pour s'en retourner. En nous voyant montés ſur les chevaux de ſes compagnons des retranchements, & bottés de leurs bottes, il hauſſa les épaules d'étonnement, & courut en porter la nouvelle aux ſiens. Dès qu'il fut arrivé vers eux, qui n'étoient qu'à la portée du mouſquet, nous partîmes & nous donnâmes deſſus, pour leur ôter tout-à-fait le deſſein de nous ſuivre. Nous eſſuyâmes leur premiere décharge, à laquelle nous ne répondîmes qu'avec nos piſtolets & nos coûtelats; & malheureuſement pour eux, n'ayant pu remonter à cheval, on en défit une grande partie; de maniere que Dieu couronnant dans ce dernier combat tout l'avantage que nous avions eu dans les autres, nous laiſsâmes aller le reſte, retenant ſeulement leurs chevaux. Enfin après avoir rompu toutes leurs armes, nous allâmes rejoindre avec notre bagage le reſte de nos gens qui étoient demeurés à garder les retranchements. Nous n'eûmes dans ce combat comme dans l'autre, qu'un homme de tué & deux eſtropiés.

Nous interrogeâmes quelques priſonniers, qui nous avertirent que nous trouverions encore un retranchement

ſur notre chemin, à ſix lieues de ceux que nous quittions; ce qui nous fit craindre avec raiſon, que les fuyards n'allaſſent s'en emparer pour nous diſputer le paſſage. En effet nous apperçûmes ſur le haut d'une montagne une groſſe fumée qu'ils faiſoient pour s'y raſſembler, & faire venir à ce ſignal ceux qui par la peur qu'ils avoient eue, ſeroient peut-être demeurés cachés plus de huit jours, nous croyant toujours ſur leurs talons. Mais ayant prévenu leur deſſein, nous allâmes coucher à deux lieues delà pour leur fermer le paſſage, n'y ayant que ce ſeul chemin par où ils puſſent s'y rendre, & dont les côtés étoient encore moins acceſſibles au delà, qu'ils ne l'étoient en deçà. Cependant nous avions coupé le jarret à 900 de leurs chevaux, pour les mettre dans l'impoſſibilité de nous pourſuivre. Mais nous en emmenâmes une pareille quantité, pour nous conduire commodément juſqu'à la riviere que nous allions chercher, & pour les ſaler quand nous y ſerions, afin de nous ſervir de nourriture le long de ſon cours.

Le 15 nous paſsâmes ce retranchement qui étoit imparfait, ſans y trouver aucune réſiſtance, apparemment par la terreur que le bruit de notre victoire

y avoit portée, & nous allâmes coucher à un Hato quatre lieues au delà. Le 16 nous couchâmes à un autre six lieues plus loin. Enfin le 17 qui étoit le seizieme jour de notre marche, nous arrivâmes à cette riviere tant desirée, & à l'instant on entra dans les bois qui bordent son rivage, où chacun se mit à travailler fort & ferme à couper des arbres, afin de construire des Piperies pour nous servir à la descendre.

On s'imaginera peut-être que ces ouvrages étoient quelques Vaisseaux commodes pour nous porter à l'aise sur cette riviere, ce n'étoit rien moins que cela. Ce que nous appellons Piperies étoient quatre ou cinq troncs d'une espece d'arbres qu'on appelle *Mahot d'herbe*, qui est un bois léger & flottant, dont nous ôtions l'écorce seulement, après quoi nous les joignions & attachions ensemble, au lieu de cordes, avec des liennes qui croissent dans ces bois, & embrassent comme le lierre tout ce qui les avoisine, principalement les arbres jusqu'au haut desquels elles s'élevent. Quand ces pieces sont assemblées, deux ou trois hommes montent dessus, selon que la Piperie avoit plus ou moins de consistance, & voilà l'équipage achevé.

La ſituation que nous trouvâmes la plus sûre fut de s'y tenir debout, encore enfonçoient-elles deux ou trois pieds ſous l'eau. On jugera par ce qui ſe verra dans la ſuite, ſi la crainte continuelle du péril où nous étions ſur ce ſujet, étoit bien ou mal fondée.

Nous ne conſtruiſîmes les nôtres que de capacité à porter deux hommes, afin qu'ils puſſent paſſer plus aiſément entre les rochers, que nous prévoyions bien, par ceux qui ſe préſentoient à nos yeux, devoir rencontrer avant que d'arriver à la mer. Quand cette plaiſante Flotte fut en état, nous la traînâmes à la riviere, après nous être pourvus de longues gaules pour nous défendre du plus fort abordage des roches, où nous appréhendions d'être emportés par l'impétuoſité du courant; comme il ne manqua pas auſſi d'arriver fréquemment.

Cette riviere prend ſa ſource dans les montagnes de Segovia, & va ſe jeter dans la mer du Nord au Cap Gracia à Dios, après avoir coulé durant un long cours avec une effroyable rapidité au travers d'un nombre infini de rochers d'une groſſeur prodigieuſe, & par les précipices les plus affreux que l'on ſe puiſſe imaginer, outre une quantité de

ſauts à piques au nombre de plus de cent, tant grands que petits, qu'on y rencontre de diſtance à autre; mais particuliérement trois, qu'il eſt impoſſible de regarder ſans effroi, & ſans que la tête tourne aux plus intrépides, quand on voit & qu'on entend l'eau ſe précipiter de ſi haut dans ces gouffres épouvantables. Enfin tout eſt ſi formidable, qu'il n'y a que ceux qui en ont fait l'expérience, qui le puiſſent bien concevoir; car moi qui y ai paſſé, & qui aurai toute ma vie l'imagination remplie des riſques que j'y ai courus, je ne puis cependant en donner une idée qui ne ſoit infiniment au deſſous de ce qui en eſt.

Ce fut donc ſur cette dangereuſe riviere que nous deſcendîmes, en nous laiſſant aller au gré de ſon cours, montés ſur ces chétives machines, dont la plupart enfonçoient, comme je l'ai dit, deux ou trois pieds ſous l'eau; en ſorte que nous en avions preſque toujours juſqu'à la ceinture. Mais cet inconvénient n'étoit rien en comparaiſon de ſa rapidité, qui nous entraînoit ſouvent malgré toute notre réſiſtance dans des bouillons d'eau écumante, où nous nous trouvions quelque temps enſevelis avec nos pieces de bois; ce qui faiſoit que la plu-

part de nos gens s'y faisoient lier, dans l'espérance que le bois, qui étoit flottant, les rameneroit sur l'eau ; mais quelques-uns y furent trompés.

A l'égard des grands sauts, ils avoient, par un extrême bonheur pour nous, à leur entrée & leur sortie, un grand bassin d'eau dormante qui facilitoit le moyen d'aborder le rivage, & de tirer nos Piperies à terre pour en enlever ce que nous y avions, & que nous portions tout trempé en sautant de rochers en rochers jusqu'au bout du saut, d'où un d'entre nous retournoit démarrer les boises de la Piperie, & les laissoit aller du haut en bas, où on les attendoit; mais si on manquoit d'attraper à la nage ces morceaux de bois avant qu'ils sortissent du bassin d'en bas, la violence de l'eau les emportoit en un clin d'œil, & pour lors il falloit recommencer à chercher des arbres pour en faire d'autres.

On avoit été d'avis en partant, de descendre l'eau tous ensemble, afin qu'en cas d'accident on pût se secourir les uns les autres ; mais au bout de trois jours que j'eus reconnu le danger où nous exposoit cette maniere de naviger de compagnie, qui nous avoit déja fait perdre

plusieurs Piperies, je m'oppoſai au deſſein qu'on avoit de la continuer de cette ſorte, en remontrant à tout notre monde, que n'ayant plus d'Eſpagnols à combattre en ces lieux, mais ſeulement les difficultés de cette périlleuſe riviere, il falloit au contraire donner à chacun de ces petits équipages quelque avance ſur celui qui devoit le ſuivre, & ainſi ſucceſſivement les uns aux autres; afin que ſi les premiers étoient encore portés, comme ils venoient de l'être, par l'impétuoſité du fleuve, ſur ces rochers à fleur d'eau, dont il eſt ſemé en une infinité d'endroits, ils euſſent le temps de s'en débarraſſer avant l'arrivée des ſuivants, qui avoient déja cauſé tant de déſordre par leurs débris, en tombant les uns ſur les autres, que tout avoit été dans un danger évident de périr.

Je reconnus, auſſi bien que pluſieurs de nos gens qui en firent l'épreuve, que cette prévoyance n'avoit pas été inutile; parce que ma Piperie ayant été jetée en pareil endroit, je fus obligé d'en délier les pieces de bois, & de me mettre à califourchon ſur l'une, pendant que celui qui étoit avec moi ſe mettoit ſur une autre pour nous laiſſer entraîner au gré du torrent, juſqu'à ce qu'il plût à

Dieu de nous faire trouver quelque endroit moins rapide où nous puſſions aborder le rivage ; ce que nous ne pouvions eſpérer, ſi ceux qui nous ſuivoient immédiatement étoient venus tomber ſur nous. Mon avis fut encore que ceux qui deſcendroient les premiers euſſent ſoin de mettre aux plus mauvais paſſages un petit pavillon ou banniere au bout d'une grande perche, afin qu'on l'apperçût de plus loin, non pour avertir ceux de derriere qu'il y avoit un ſaut, puiſqu'ils ſe faiſoient tous entendre preſque d'une lieue ; mais pour leur marquer le côté où il falloit qu'ils miſſent à terre, qui étoit celui du pavillon. Ces moyens, qui furent mis en pratique, ſauverent la vie à bien des gens : mais malgré toutes ces précautions nous en perdîmes encore pluſieurs.

La quantité de Bananiers que nous trouvâmes le long des bords de cette riviere, fut preſque la ſeule nourriture qui nous empêcha de mourir de faim ; parce que nos armes étant mouillées, & nos poudres entiérement gâtées, il nous étoit impoſſible d'aller à la chaſſe, quoiqu'elle y fût bonne ; car pour la chair de cheval que nous avions ſalée, il fallut la jeter au bout de deux jours,

n'ayant pu durer dans l'eau passé ce temps-là sans se corrompre.

Ces Bananiers ont été plantés en partie par des Indiens qui habitent le long de ces rives ; les débordements qui en ont entraîné d'autres, les ont ensuite laissés à sec ; ils ont repris racine, & se sont ainsi multipliés.

Nous trouvâmes quelques jours après que nous eûmes commencé à descendre la riviere, les Carbets d'une nation d'Indiens appellés *Albacuins*, & nous les en chassâmes pour profiter de leurs vivres. Il y en a une multitude d'autres qui sont habités plus loin de ses bords, du côté opposé aux précédents, & ceux d'une rive n'ont ni guerre ni commerce avec ceux de l'autre rive.

Ce fut en cet endroit que ceux de nos gens qui avoient perdu leur argent au jeu, exécuterent leur cruel dessein, & je reconnus alors que l'avertissement qu'on m'avoit donné n'étoit que trop véritable. Ces misérables ayant pris les devants, s'étoient allés cachés derriere des rochers qui sont sur les bords de la riviere, & devant lesquels nous devions tous passer. Comme chacun y étoit à sauve qui peut, & que par les raisons que j'ai dites, nous la descendions assez

éloignés les uns des autres, & ſans défiance, ils avoient eu le temps & la commodité de choiſir & de maſſacrer 5 Anglois qu'ils ſavoient être les mieux accommodés de butin, dont ils les dépouillerent. Nous trouvâmes, mon compagnon & moi, leurs corps étendus ſur le rivage, & j'avoue ingénuement que ce ſpectacle ne m'auroit pas donné une légere peur, ſi j'avois encore été le porteur de mon bien. Je remerciai Dieu de bon cœur de m'avoir inſpiré le deſſein d'en charger autrui ; car comme je deſcendois la riviere à la ſuite de ces Anglois, j'aurois infailliblement couru le même riſque. Perſonne de notre monde ne ſut rien de ce maſſacre, que lorſque nous fûmes tous raſſemblés au bas de la riviere, où je dis ce que j'avois vu; & mon récit fut confirmé, tant par l'abſence des morts, que par celle des aſſaſſins qui n'oſerent nous venir joindre, & que nous ne vîmes plus.

Le 20 Février nous trouvâmes la riviere beaucoup plus large qu'auparavant, & nous n'y rencontrions plus de ſauts ; mais elle étoit embarraſſée d'une ſi grande quantité d'arbres & de bamboches que le débordement y avoit apportés, que nos miſérables machines

ne pouvoient éviter de tourner de temps en temps. Cependant la profondeur qu'elle avoit moderant ſa rapidité, il s'en noya peu.

Enfin lorſque nous fûmes deſcendus quelques lieues plus bas, nous la trouvâmes très-belle, d'un cours plus lent, & ſans apparence d'y rencontrer davantage ni rochers ni arbres, quoiqu'il y eût encore plus de 60 lieues juſqu'au bord de la mer. Ainſi nous voyant garantis des dangers que nous avions courus dans des paſſages ſi terribles, & où l'image de la mort ſe préſentoit continuellement à nos yeux, chacun reprit de nouvelles forces, & nous eſpérâmes bien du reſte du voyage. Nous trouvant donc tous raſſemblés en ce lieu, où les premiers avoient attendu les derniers, & ayant réglé la maniere dont nous acheverions notre route, nous nous diſperſâmes en pluſieurs bandes de 40 chacune, pour faire des Canots de bois de Mapou, dont les arbres étoient en quantité ſur le bord de cette riviere.

Le premier Mars ayant achevé avec une extrême diligence quatre Canots, entre 120 hommes que nous étions

en un même canton, nous les mîme à l'eau, & nous nous y embarquâmes ſans attendre nos 140 autres Compagnons, qui achevoient les leurs. L'ardent deſir dont nous brûlions de nous aſſurer promptement dans notre doute, ſi nous deſcendions à la mer du Nord, nous engagea à les devancer; car ſuivant l'idée que nous avions conçue de notre marche, nous appréhendions de retomber dans celle du Sud, ne pouvant nous imaginer que nous ſerions aſſez heureux pour regagner une mer qui devoit nous porter en notre pays, après lequel nous ſoupirions depuis tant de temps.

Les Anglois, qui n'avoient point voulu faire de Canots, étoient arrivés avant nous ſur leurs Piperies au bord de la mer; ils y trouverent un Bateau Anglois de la Jamaïque, qui y étoit mouillé, & ils euſſent bien voulu que ce Bateau eût demandé pour eux au Gouverneur de cette Iſle une aſſurance pour y pouvoir retourner, parce qu'ils en étoient ſortis ſans commiſſion; mais le Bateau ne voulant point y aller à moins de ſix mille livres ſterlings payées d'avance, & eux n'étant point en état

de

de risquer cette somme, parce qu'à cause du renversement des Piperies, la plupart d'entr'eux avoient perdu, aussi-bien que plusieurs d'entre nous, l'argent qu'ils avoient. Ils demeurerent avec les Indiens de Moustique, qui habitent quelques lieues au vent de l'embouchure de cette riviere, & qui leur sont affectionnés à cause des petites nécessités qu'ils leur apportent de la Jamaïque.

Ainsi ce Bateau n'étant d'aucune utilité à nos Anglois, ils eurent par politique la considération de nous en donner avis, espérant qu'en reconnoissance de ce bon Office nous obtiendrions du Gouverneur de St. Domingue la grace de leur donner asyle dans cette Isle. Nous reçûmes donc cette nouvelle par deux Indiens Mousquiquois, qu'ils envoyerent dans une Navette à notre rencontre jusqu'à quarante lieues, & qui nous dirent de ne descendre qu'au nombre de quarante hommes, parce que ce Bateau n'en pouvoit prendre davantage, à cause de sa petitesse, & de peu de vivres dont il étoit pourvu. Nous ne laissâmes pourtant pas de descendre tous tant que

nous étions, c'eſt-à-dire cent vingt, parce que chacun prétendoit être du nombre des quarante.

Quoique cette riviere que nous allons quitter, ſoit marquée ſur quelques Cartes Eſpagnoles de quatre vingts lieues à droite route pour arriver à la mer du Nord, nous en avons néanmoins fait par nos eſtimes plus de trois cents, ayant preſque toujours couru au Sud-Eſt pour aller au Nord.

Le 9 nous arrivâmes heureuſement à l'embouchure de la riviere, au Cap Gracia à Dios, & nous entrâmes dans la mer que nous reconnûmes avec beaucoup de plaiſir être celle du Nord : nous fûmes obligés d'y attendre le Bateau Anglois qui étoit allé aux Iſles de las Perlas, éloignées de ce Cap de douze lieues à l'Eſt, & nous y demeurâmes juſques au 14 avec les Mulâtres qui habitent ce lieu, & qui nous nourrirent pendant quelques jours du poiſſon de leurs varres.

Ce Cap qui eſt en terre ferme, eſt habité depuis long temps par ces Mulâtres & par des Negres, tant hommes que femmes, qui s'y ſont extrêmement multipliés, depuis qu'un Navire Eſpa-

gnol, qui venoit de Guinée chargé de leurs Peres, s'étoit perdu pour avoir trop approché de la terre, qui eſt dangereuſe en ces endroits. Ceux qui échapperent du naufrage furent reçus humainement par les Indiens Mouſtiques des environs, qui furent ravis de la perte de ce Navire, & des Eſpagnols leurs ennemis qui le montoient.

Ces Indiens donnerent de la place à leurs nouveaux hôtes, qui la défricherent, & y bâtirent des cazes dans un très-beau pays de Savanes, qui s'étend aux environs du bord de la riviere, depuis ſon embouchure juſqu'à cinq ou ſix lieues en remontant ſon cours. Ils y planterent pour l'entretien de leur vie, du Mays, des Bananes & du Manioc, que les Indiens leur donnerent. Ils leur enſeignerent auſſi la compoſition d'une boiſſon fort nourriſſante, qu'ils appellent du Hoon. Ils la préparent avec un fruit qui croît ſur le haut du tronc d'une eſpece de palmier qui vient naturellement dans les bois, & dont la hauteur n'excede jamais dix pieds. Chacun de ces arbres ne produit qu'un gros bouquet ou grappe, dont la plupart ſont ſuffiſantes pour faire chacune la charge

entiere d'un homme, chaque grain eſt de la groſſeur & de la figure d'une olive ; les uns ſont jaunâtres, les autres rougeâtres, renfermant dans un noyau très-dur une amande extrêmement huileuſe. Ils pilent tout enſemble fruit, noyau & amande, qu'ils font enſuite bouillir dans l'eau, & c'eſt-là toute la préparation qu'ils y font. Lorſque tout eſt refroidi, ou encore tiede, ils en paſſent à meſure, ce qu'ils veulent boire, dans une calebaſſe percée de petits trous comme une écumoire. Outre que ce breuvage nourrit & engraiſſe beaucoup, c'eſt encore le plus agréable de tous ceux que j'ai trouvés chez les autres Indiens. Auſſi eſt-il particulier à cette nation-ci.

Les Mulâtres ſont tous de belle taille, & vont entiérement nus, à l'exception de ce que l'honnêteté veut que l'on couvre, la nature leur ayant donné pour cela une eſpece d'étoffe griſâtre, qu'ils dépouillent d'un arbre appellé le Palmiſte bâtard : il en eſt enveloppé à l'extrêmité de ſon tronc, de la longueur de quelques braſſes, depuis l'origine des branches juſqu'à quelques pieds au deſſous, ſuivant la groſſeur de l'arbre.

Cette étoffe leur est encore d'un grand secours pour faire des couvertures à se couvrir pendant la nuit ; cependant ceux d'entr'eux qui sont le plus à leur aise ont des chemises & des caleçons que les Anglois de la Jamaïque leur apportent. Ce sont les gens du monde les plus hardis à s'exposer aux périls de la mer, & sans contredit les plus adroits à la pêche ; ils y vont dans de petites Navettes, où un autre, quelque bon homme de mer qu'il soit, n'oseroit se risquer. Cependant ils y demeurent trois ou quatre tout debout, ne branlant non plus, quelque temps qu'il fasse, que s'ils étoient d'une même piece avec la Navette ; & pourvu qu'ils voient le Poisson, quelque enfoncé dans l'eau qu'il puisse être, ils sont assurés de le prendre en jetant leur varre dessus.

Ils rendent souvent de bons offices à nos Flibustiers, lorsqu'ils les prennent & les embarquent avec eux, sous promesse de participer aux prises qu'ils feront ensemble : ce qu'on ne manque pas d'exécuter fidélement ; car si on les avoit trompés une fois, il ne faudroit plus compter sur eux : & cela est annexé à presque toutes les Nations In-

diennes de ces climats, qui ne reviennent jamais lorſqu'on leur a manqué de foi.

Les anciens habitants de Mouſtique, qui reçurent ceux dont je viens de parler, ſont établis à dix ou douze lieues au vent du Cap Gracia à Dios, dans des endroits qu'ils nomment Sambey & Sanibey. Ils ſont fort pareſſeux, ne plantent, ni ne ſement que très-peu de choſe, & ſont perpétuellement couchés dans des hamacs, qui ſont des eſpeces de lits branlants, ſous leurs Ajoupas ou Baraques, pendant que leurs femmes les ſervent en beaucoup de choſes qu'ils devroient faire. Quand la faim les preſſe, ils vont dans leurs Navettes à la pêche du poiſſon, où ils ſont auſſi extrêmement adroits. Lorſqu'ils en ont pris, ils viennent le manger, & ne remettent pas les pieds hors de chez eux, que la faim ne recommence à les preſſer.

A l'égard de leurs vêtements, ils ne ſont ni plus magnifiques ni plus amples que ceux des Mulâtres du Cap. Il n'y en a que très-peu d'entr'eux qui ſoient établis & ſédentaires, les autres ſont errants & vagabonds le long du rivage de la mer, & n'ont pour toute maiſon, ou

pour se mettre à couvert, qu'une feuille de Latanier; de maniere que quand le vent chasse la pluie d'un côté, ils lui opposent leur feuille, derriere laquelle ils se mettent à l'abri, la tenant par la queue comme un écran. Quand le sommeil les prend, ils font un trou dans le sable, où ils se couchent, ensuite ils se recouvrent avec le même sable, & ils font la même chose pour se mettre à couvert des insultes des Moustiques dont l'air est le plus souvent tout rempli. Ce sont des petits moucherons que l'on sent plutôt qu'on ne les voit, & qui ont un aiguillon si piquant & si vénimeux, que lorsqu'ils l'appuient sur quelqu'un, il semble que ce soit un dard de feu qu'ils lui lancent.

Ces pauvres gens sont si tourmentés de ces fâcheux insectes, quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme lépreux, & je puis assurer, le sachant par ma propre expérience, que ce n'est pas un léger supplice que d'en être attaqué; car outre qu'ils font perdre le repos de la nuit, c'est que lorsque nous avons été réduits à aller le dos nu faute de chemises, l'importunité de ces animaux nous faisoit désespérer, & en-

trer dans des rages à ne nous plus posséder.

Quand ces Indiens vont en voyage, quelque court qu'il doive être, leurs femmes, leurs enfants, leurs chiens, & de petites bêtes fauves qu'ils ont apprivoisées, tout marche de compagnie. C'est une coutume que j'ai vu observer parmi toutes les nations d'Indiens de la terre ferme de l'Amérique : & quoique ceux dont je parle vivent aussi bestialement que tous les autres, ils sont cependant un peu moins farouches, à cause de la société qu'ils ont avec les Anglois, qui ne visent qu'à les attirer à eux pour tâcher de se rendre maîtres de leur pays, où ils ont déja quantité d'habitations.

Le 14 au soir le Bateau qui étoit allé aux Isles de Las Perlas, arriva au lieu où nous étions ; à peine eut-il pris fond, qu'on courut en foule à son bord, parce que nous devions tirer au sort à qui s'y embarqueroit. Malgré cela nous ne laissâmes pas d'y entrer au nombre de cinquante ; & comme nous avions été les plus alertes, nous ne jugeâmes pas à propos d'en descendre, pour risquer au hasard du jeu une chose dont nous nous trouvions déja en possession. Ce-

pendant nous étions les uns ſur les autres; mais de peur qu'il n'en entrât un plus grand nombre, nous levâmes l'ancre & nous partîmes.

Le maître du Bateau vouloit nous mener à la Jamaïque; mais ne ſachant pas en quels termes la France étoit avec l'Angleterre, nous l'obligeâmes de nous porter à Saint Domingue moyennant quarante pieces de huit par tête; nous allâmes faire nos eaux aux Iſles de Las Perlas, & nous en repartîmes le 16.

Le 17 nous doublâmes l'Iſle de la Catalina, appellée par les Anglois la Providence, & où les Eſpagnols avoient autrefois un beau Fort avec une petite Ville, qui furent pris par des François & des Anglois, ſous le Pavillon de ces derniers.

Le 18 nous nous mîmes à traverſer le Canal, quoiqu'il ventât une forte briſe d'Eſt. Le 24 nous terrîmes à Los Jardinos, qui ſont quantité de petites Iſles voiſines de celle de Cuba, & le 29 nous fîmes de l'eau au port de Portilla dans la même Iſle de Cuba, lequel n'eſt point habité.

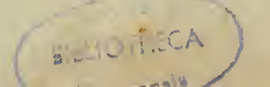
Le 30 nous prîmes fond au Sud-Sud-Eſt du Bourg de Baracoa, en la même

Isle où nous surprîmes des chasseurs du Bourg, que nous obligeâmes de traiter avec nous des viandes qu'ils avoient, en les payant comme ils voulurent. Mais cette largesse que nous leur faisions ne provenoit que de l'incertitude où nous étions, si la France étoit en guerre ou en paix avec les Espagnols depuis que nous n'avions pu prendre langue en terre Françoise ; ensuite nous en repartîmes & nous traversâmes à St. Domingue.

Le 6 Avril nous touchâmes à Nippes, qui est un petit Bourg en cette côte, distant de celui du petit Goave de sept lieues, afin d'y apprendre des nouvelles du pays. Pendant que nous y restâmes mouillés, quelques-uns de nos gens eurent l'esprit tellement égaré, & le cerveau si affoibli des miseres que nous avions souffertes, qu'ils n'avoient l'imagination remplie que d'Espagnols; en sorte que voyant de dessus le pont du Bateau, passer du monde à cheval le long du bord de la mer, ils couroient à leurs armes pour tirer dessus, croyant que c'étoient les ennemis, quoique nous les assurassions que nous étions au milieu de notre propre nation.

Le 8 nous quittâmes ce lieu, & nous allâmes mouiller dans le port du petit Goave, d'où nous étions partis il y avoit près de quatre ans ; mais avant que de nous mettre ſous ſon Fort, j'allai demander à Monſieur Dumas Lieutenant de Roi, une aſſurance qu'il nous octroya, en l'abſence de Monſieur de Cuſſy Gouverneur, en vertu de l'amniſtie qu'il avoit plu à Sa Majeſté d'envoyer en faveur de ceux qui avoient fait la guerre aux Eſpagnols depuis la paix ; car comme elle n'avoit été conclue qu'après notre départ, il nous avoit été impoſſible de l'apprendre en des lieux ſi éloignés, & où l'on nous croyoit entiérement perdus.

Enfin quand nous nous trouvâmes tous à terre avec un peuple qui parloit François, nous répandîmes des larmes de joie, de ce qu'après avoir couru tant de riſques, de dangers & de périls, il avoit plu au Souverain Maître de la Terre & de la Mer, de nous en délivrer, & de nous remettre parmi des hommes de notre nation, pour pouvoir enfin revoir notre patrie. A quoi je ne puis m'empêcher d'ajouter, qu'en mon particulier j'avois ſi peu eſpéré d'en re-



venir, que je fus plus de quinze jours à prendre mon retour pour une illusion ; jusques-là même que j'évitois de dormir, de crainte qu'à mon réveil je ne me retrouvasse dans les pays d'où je sortois.

Fin du troisieme Tome.

